HAL
open science

L'analytique politique de Gilles Deleuze et Félix Guattari : un projet critique ?

Maxence Dreux

To cite this version:

Maxence Dreux. L'analytique politique de Gilles Deleuze et Félix Guattari : un projet critique ?. Philosophie. 2014. dumas-01151328

HAL Id: dumas-01151328

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01151328v1

Submitted on 12 May 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE PARIS 1 PANTHEON-SORBONNE
UFR 10 – PHILOSOPHIE

L'analytique politique de Gilles Deleuze et Félix Guattari

Un projet critique ?

Mémoire présenté pour l'obtention du Master 2 de philosophie par Maxence Dreux

Sous la direction de M. Lapoujade

Mai 2014

Remerciements

Nous tenons d'abord à remercier M. David Lapoujade, directeur de ce mémoire, pour avoir accepté le projet sous ses auspices. Eu égard à sa connaissance de l'œuvre ici étudiée, il nous a paru un choix naturel et aura été d'une aide précieuse.

Ayant permis à ce travail de voir le jour et de s'effectuer dans des conditions optimales, l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne est également à saluer. Mes remerciements vont donc à son personnel, son corps enseignant et son administration.

Mes hommages vont également à Oriane, pour son soutien moral et sa relecture attentive.

Enfin, et puisque rien ici ne se fait sans passion, je remercie Hugo, Karim, Benjamin, Oussama, Martin, Tarek, David et Arsène.

SOMMAIRE

Introduction : lire Deleuze p.5

I. Un autre politique p.9

1. Crises du politique p.10
a) Les lendemains de Mai p.10
b) La critique des conceptions traditionnelles du politique p.12
2. Décentrer le politique p.15
a) L'étatique et le politique p.15
b) Permanence et immanence du politique p.16
c) La politisation du réel : infra-politique, relations de pouvoir et quotidienneté p.19
3. L'ontologie politique de Deleuze et Guattari p.22
a) « Le matérialisme historico-machinique » (Sibertin-Blanc): macrostructures politiques et processus machiniques p.22
b) Macropolitique et micropolitique. Penser la structuration politique du réel p.25

II. Le capitalisme au prisme guattaro-deleuzien. Ontologie, ordre global et processus de subjectivation contemporains p.28

1. La substance capitaliste. Historicité, axiomatique et plan de déploiement p.31
a) La dynamique historique du capitalisme p.31
b) Axiomatisation et capital p.34
c) L'illimitation capitaliste. p.37
2. Capitalisme néolibéral et ordre global contemporain p.41
a) L'englobement capitaliste p.41
b) La forme-Etat dans l'axiomatique capitaliste mondiale p.44
c) Néolibéralisme et archéo-capitalisme p.50
3. Capitalisme néolibéral et processus de subjectivation contemporains p.54
a) La production subjective du capitalisme contemporain : individualisation et pluralisation p.54
b) Assujettissement social et asservissement social p.56

III. La reformulation du projet révolutionnaire p.61

1. Penser la révolution en conjoncture défavorable p.63
a) La crise du marxisme et du projet révolutionnaire p.63
b) La crise de la subjectivité ouvrière p.65
c) La critique des formes d'engagement et de militantisme classiques p.68
2. L'élaboration d'une nouvelle subjectivité politique : le schizophrène p.72
a) La politisation de la psychanalyse p.72
b) Le schizophrène : politique et *praxis* p.74
c) Schizophrénie et nomadisme p.78
3. De nouvelles coordonnées politiques p.81
a) Le champ des luttes élargi p.81
b) Minorité et devenir-minoritaire : une alternative au projet révolutionnaire ? p.82
c) Problématisation et politisation : faire émerger le politique p.85
4. Stratégies politiques p.88
a) Changer le monde sans prendre le pouvoir ? p.88
b) La question organisationnelle chez Deleuze et Guattari. p.91

Conclusion p.94

Bibliographie p.96

Index des noms propres p.99

Introduction : lire Deleuze et Guattari

Tantôt assimilée à la pointe de l'avant-garde post-moderniste, tantôt dénoncée comme anachronisme soixante-huitard, l'œuvre de Deleuze et Guattari peine à outrepasser le seul champ philosophique. Rejetée au rang de philosophie *beatnik*, alliant néo-romantisme de la subversion et élitisme académique, elle constitue un héritage paradoxal, ambivalent et complexe. Utilisant un style elliptique, faisant du travail de la plume et de l'écriture un outil rhétorique et s'attachant, par une mise en forme et un agencement du discours originaux, à esquiver les contraintes de la logistique littéraire habituelle, sa lecture renvoie à deux difficultés principales.

Elle exige d'une part une connaissance relative des références utilisées par l'auteur qui, fréquemment implicites et sous entendues – Marx en tête –, confrontent le lecteur à un objet ésotérique dont l'abord est déroutant[1]. D'autre part, elle fait écho, pour une large part, à des contextes politique, centré essentiellement autour de Mai 68 et ses corollaires, et philosophico-universitaire (production foisonnante et émulation intellectuelle, renouveau des perspectives critiques, implications et engagements politiques) qui, là aussi, sont difficiles d'accès et peuvent, face à l'accélération des temps contemporains, des bouleversements politiques et de la contingence historique globale, paraître abusément lointains.

Ces éléments fondent alors, transversalement, une seconde contradiction tenant à la perspective d'approche et l'interprétation livrée des écrits de Gilles Deleuze et Félix Guattari. S'opposent ainsi deux lignes interprétatives, entre une lecture dépolitisante, prioritairement et uniquement focalisée sur l'ontologie et la métaphysique du désir, et ne percevant le versant politique de l'œuvre que comme marginal et périphérique, et, à rebours, une lecture politisante, ultra-politisée, engageante et engagée, correspondant à l'utilisation qu'en fait aujourd'hui une partie de la gauche radicale[2], à l'instar de Toni Negri.

C'est précisément le second parti que nous entendons ici légitimer en montrant que, bien au contraire d'un accessoire, le politique est, chez Deleuze et Guattari, et essentiellement dans les deux volumes de *Capitalisme et schizophrénie*, inlassablement présent, tout en étant repensé et réenvisagé radicalement. Sensible à la stimulation intellectuelle de leur époque, l'œuvre guattaro-deleuzienne n'en finit pas de se confronter aux questions politiques, tentant d'y répondre, les reformulant, les transvasant d'un référentiel critique à l'autre. Il s'agit alors d'interroger la profondeur et la nouveauté du discours politique guattaro-deleuzien, de manière à en dégager les perspectives critiques et l'originalité et afin de déterminer les apports, conceptuels, théoriques,

1 A ce titre, la rentrée dans *L'Anti-Œdipe* est exemplaire.
2 ZIZEK Slavoj ; *Organes sans corps – Deleuze et conséquences*, Éditions Amsterdam, Paris, 2003 p.11

idéologiques, qui ont été les siens. Il semble alors que l'œuvre, simultanément, propose une grille d'analyse critique innovante, échappant à tout corpus ou toute rhétorique déjà constitués, prenant en compte les dynamiques et tentant, dans le même mouvement, de rendre compte des dynamiques politiques contemporaines et d'élaborer et conceptualiser les moyens de leur transformation.

La situation de l'œuvre, c'est-à-dire, essentiellement, son rapport à l'état du champ philosophique et à l'agencement politique et idéologique macrosocial de la période, pose alors question. A la problématique traditionnelle de la production intellectuelle, de sa détermination par un contexte historique précis, ou de sa capacité à s'en extraire, s'ajoute ici celle de la nouveauté de l'œuvre, et de sa caractérisation comme innovation philosophique majeure. S'il s'agit d'un trait fondamental de la philosophie guattaro-deleuzienne, de ce qui la rend intéressante et aujourd'hui opérante, cette question de la nouveauté, sa surestimation et sa célébration béate tendent à passer sous silence et à masquer, non seulement la configuration dans laquelle le discours de Deleuze et Guattari se développe, mais, surtout, l'intensité avec laquelle il participe à cette configuration, l'intensité avec laquelle il s'y inscrit, possédant et répondant à des interlocuteurs précis, s'appropriant des problèmes que la période – là encore comme champ philosophique spécifiquement configuré et comme environnement social – rend possibles, intelligibles et pertinents, Plus précisément, l'œuvre répond à des débats que l'époque rend d'actualité. Elle est ainsi constamment en prise avec le marxisme et, même, ne peut y échapper, tant les spectres de Marx, du matérialisme historique et de l'expérience socialiste sont présents, tant ils définissent l'horizon des possibles philosophiques. Elle émerge et vit au contact de Sartre et Althusser, entend ce qui se fait outre-Rhin (Marcuse), écoute attentivement la psychanalyse, la linguistique et l'anthropologie. « Avec Félix, nous avons beaucoup lu. »[3] reconnaît Deleuze. Par conséquent, les problèmes abordés ne peuvent être radicalement différents. Bien au contraire, c'est bien à des problématiques identiques que fait face la philosophie deleuzienne. Il s'agit bien, comme l'affirme vigoureusement Guillaume Sibertin-Blanc, d'un « travail de réélaboration d'un certain nombre de problèmes nodaux de la pensée politique contemporaine »[4], qui, à rebours de l'abandon ou d'un quelconque dépassement de ces problèmes, les pose avec acuité et tente d'y apporter des réponses originales. Ainsi, la question de l'Etat, celle de la violence, de la guerre et leur articulation au droit, celle du capitalisme, de son émergence, de sa substance et de son redéploiement, etc... sont au cœur de la pensée guattaro-deleuzienne.

Il nous semble que cette pensée et son travail de réélaboration s'articulent prioritairement autour de la compréhension du politique, de sa signification et de sa délimitation. Axe fondamental

3 DELEUZE Gilles ; *Pourparlers*, Editions de minuit, Paris, 1990, p.

4 SIBERTIN-BLANC Guillaume ; *Politique et Etat chez Deleuze et Guattari. Essai sur le matérialisme historico-machinique*, PUF, Paris, 2013, p.7

de la pensée moderne, notamment en tant qu'elle n'a de cesse de questionner son objet, l'interrogation du politique, c'est-à-dire la détermination de ce qui est, ou n'est pas, politique, l'est aussi chez Deleuze et Guattari. Et, naturellement, une telle interrogation est typique des années 1960 et 1970 : si le problème est sûrement une constante de la vie des société modernes et pluralistes, il se pose alors, durant ces deux décennies, avec force, et ce notamment du fait de la confluence de deux conjonctures, l'une labellisée comme soixante-huitarde et post-moderne, l'autre néolibérale. La première avait politisé la situation des femmes, des minorités ethniques et sexuelles et de l'ensemble des subalternes, pris dans des dispositifs de domination totale (malades, prisonniers, jeunes, etc...), imposant au champ politique institutionnel de nouvelles problématiques politiques. La seconde n'aura de cesse de dépolitiser les lignes d'opposition traditionnelles ; organisation du travail, statut salarial, propriété des moyens de production : ces questions feront bientôt figure d'archaïsmes délirants.

Deleuze et Guattari mènent ensuite une analyse du capitalisme, l'envisageant selon une grille de lecture, des catégories et des processus sociaux spécifiques, envisagés selon un référentiel innovant. Réinvestissant l'analyse marxiste tout en rejetant le réductionnisme économique, s'inspirant des travaux historiques des décennies 1960 (école des Annales, histoire globale, Nouvelle histoire), les auteurs vont, notamment avec *Mille plateaux*, proposer un cadre analytique du capitalisme comme axiomatique, revisitant la dynamique de son développement historique, insistant sur les conditions de son déploiement mondial et montrant comment la machine capitaliste marque le réel et produit des processus de subjectivation hétéronomes. A rebours d'une analyse prenant pour référence ultime le capitalisme fordiste et industriel, la pensée guattaro-deleuzienne se manifeste alors comme anticipation de l'ordre néolibéral en formation, focalisant son regard sur ses nouvelles dynamiques et entrevoyant le nouveau régime qu'il impose

Enfin, conformément à une compréhension différenciée du politique et au nouvel agencement social imposé par la transformation contemporaine du capitalisme, les auteurs tentent de reformuler le projet révolutionnaire et, à l'inverse son abandon, en réaffirme la nécessité et la redéfinition. On trouve alors chez Deleuze et Guattari, une nouvelle fois sur le mode de la confrontation à Marx, mais également en vertu de l'évolution du champ philosophique à l'œuvre à parti de la seconde moitié de la décennie 1970 et de la disqualification de toute perspective révolutionnaire qui y correspond, une recherche de nouvelles potentialités d'émancipation et de nouveaux moyens d'action et de lutte susceptibles de rendre le projet révolutionnaire à nouveau signifiant.

Nous croyons alors que cette grille d'analyse dégage une fécondité heuristique conséquente, apte à permettre une appréhension pertinente des conditions socio-politiques qui sont les nôtres

aujourd’hui, et témoignant d'une proximité certaine vec diverses pensées critiques contemporaines. Nous avons ici tenté de dégager un certain trajet du discours politique guattaro-deleuzien qui, partant d’une redéfinition radicale du politique, développe un cadre d’analyse du capitalisme inédit, et tente de théoriser, au travers de la critique des modes d'action héritées du mouvement ouvrier, de nouvelles figures politiques et de la remise en cause des présupposés révolutionnaires, ce que pourrait être, aujourd'hui, une politique d'émancipation. Ces éléments se répercutent alors les uns sur les autres, s’alimentant en permanence, se relançant réciproquement et, finalement, construisant une structure discursive dont la nouveauté et l’inventivité sont maximales.

Chapitre I :

Un autre politique

1. Crises du politique

Le premier effort de la philosophie politique de Deleuze et Guattari consiste en la tentative, constante et toujours réitérée, de reformuler le politique, de le dire et le signifier autrement. Ce travail du politique nécessite, pour être compris, de saisir la dynamique historique dans laquelle il prend place, émerge et se développe.

a) Les lendemains de Mai

Indubitablement, la période, intellectuelle et politique, au sein de laquelle l'œuvre de Deleuze et Guattari se déploie, est marquée par Mai 68. L'événement ne constitue pas seulement une simple influence jouant, de manière vague et légère, sur la progression philosophique des deux auteurs. Il en détermine la production, l'inscrivant dans une trajectoire idéologique et une posture politique spécifiques. Leurs considérations politiques prennent consistance dans l'immédiat soixante-huitard et peuvent être comprises comme conséquences directes de Mai. « Une sorte de passage à la politique, je l'ai fait, pour mon compte, avec Mai 68 (…) » dira Deleuze[1]. L'évènement est, notamment en ce qui concerne Deleuze, le vecteur de la politisation de l'œuvre ; les journées de Mai sont le point de départ de l'implication politique pour une production philosophique qui demeurait jusque là cantonnée à l'exégèse et au travail du texte. Dès lors, et suite à la rencontre avec Félix Guattari – pour sa part déjà franchement politisé –, par ailleurs prélude à un engagement politique croissant[2], Deleuze de cesse de rendre explicitement politique sa création conceptuelle. Davantage qu'une œuvre qui viendrait simplement prendre le relais de Mai, la philosophie guattaro-deleuzienne en est donc l'héritage, étant investie des thématiques et orientations caractéristiques du mouvement, et de son état d'esprit, et s'attachant à le prolonger, à en théoriser les implications et à lui attribuer une signification *politique* conséquente :

> « Mai 68 a été un ébranlement pour Gilles et pour moi, comme pour tant d'autres : nous ne connaissions pas, mais ce livre [*L'Anti-Œdipe*], actuellement, c'est quand même une suite de mai. »[3]

Il y a là comme une prise de relais, comme une succession ; aux éruptions urbaines de Mai se substituent les expérimentations conceptuelles, fidèles parce que créatives et expérimentales. Mais cette fidélité tient prioritairement aux enjeux intellectuels et politiques dont participe, avec et à

1 DELEUZE Gilles ; *Pourparlers*, Éditions de minuit, Paris, 1990, p.230
2 Ou du moins élément déclencheur de l'accentuation de la teneur politique de l'œuvre. Sur ce point, voir notamment l'introduction de BUCHANAN Ian et THOBURN Nicholas (dir.) ; *Deleuze and Politics*, Edinburgh University Press, Edimbourg, 2009
3 DELEUZE Gilles ; *op. cit.* p.26

la suite de Mai, l'œuvre de Deleuze et Guattari. Ces enjeux concernent principalement le rapport au politique. Beaucoup plus qu'un événement politique, Mai 68 est l'événement de la crise du politique, des crises, multiples et hétérogènes, du politique. L'enseignement guattaro-deleuzien est conforme à ces crises et en prend acte, dérogeant aux énoncés politiques traditionnels et formulant un discours qui assume, amplifie et approfondit continuellement cette crise. L'ensemble du versant politique de la philosophie guattaro-deleuzienne dessine ce dépassement sémantique : le discours politique ne peut plus porter sur le politique, compris et constitué harmonieusement, mais se voit contraint de bifurquer vers la crise du politique, la prenant désormais pour objet premier et ayant pour tâche de l'interroger :

> « Sous sa [Deleuze] plume, le terme de politique désigne donc en réalité sa crise, l'amplifie, la répand (…) comme occasion d'entrer en résonnance avec des pratiques qui de leur côté se diversifient, se recomposent, mais aussi se décomposent. »[4]

Cette crise du politique se diffuse dans la globalité de l'œuvre, sous deux aspects majeurs. D'une part, est accentuée la défiance et la critique, tenace, du champ politique aménagé, sous sa forme partisane et institutionnelle. Une telle critique structure l'esprit de Mai, notamment dans son versant et sa dimension libertaires. Elle fonde une opposition générale aux organisations partisanes, même revendiquées comme révolutionnaires, et l'hostilité à toute utilisation ou récupération idéologiques. Ainsi, la mobilisation de Mai correspond largement au signal de l'essoufflement de la dialectique partisane, accueillant en son cœur la contestation du modèle représentatif. Ces éléments sont des constantes de l'œuvre et s'y prolongent, entourées et solidifiées d'une justification théorique mêlant refus de toute forme de délégation et de hiérarchisation, systématiquement jugé comme hétéronomes et assujettissantes. D'autre part, Deleuze et Guattari s'affrontent au déclin des forces politiques révolutionnaires ou de transformation, dont le marxisme est l'outil théorique principal et dont le PCF est le représentant quasi-hégémonique (autant socialement que symboliquement). Mai 68 est le point de départ de l'effritement du monopole du discours critique que détenaient l'ouvriérisme, le marxisme, et les structures s'en revendiquant et s'en réclamant directement. Dès lors, et conformément aux innovations politiques des années 1970, les deux auteurs tentent d'opposer à la rhétorique ouvriériste et au corpus marxiste une réélaboration des perspectives critiques, s'attachant à déployer une analytique originale et à formuler de nouveaux objectifs proprement politiques.

Ainsi, prenant le relais de Mai, y adhérant et tentant d'en détacher les diverses implications théoriques et politiques, la politique guattaro-deleuzienne tire son originalité du fait, simultanément, qu'elle dérive d'un politique en crise et qu'elle fait de cette crise du politique l'objet de son

4 GARO Isabelle ; *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : la politique dans la philosophie*, Démopolis, Paris, 2011

investigation, la systématisant, l'interrogeant, l'affirmant et l'assumant, et participant, finalement, à en faire une conséquence directe de son propre développement. La crise du politique est à la fois, pour l'œuvre de Deleuze et Guattari, la condition sociale, historique et intellectuel de son émergence et son résultat. La conséquence première en est la confrontation, directe et polémique, aux conceptions traditionnelles du politique.

b) La critique des conceptions traditionnelles du politique

Une telle confrontation passe prioritairement par la restriction du politique opérée par la modernité, et selon les deux principaux axes conceptuels qu'elle épouse, à savoir les référentiels libéral et marxiste. L'œuvre de Deleuze et Guattari participe activement de ce grand travail de rénovation et de réélaboration conceptuelle entrepris par la génération universitaire post-sartrienne des années 1960 qui, au travers de nouvelles approches, de regards rénovés échappant aux catégorisations et aux clivages idéologiques alors structurant (libéralisme/marxisme, complété par le positionnement vis-à-vis du socialisme, théorique et réel), entreprennent d'élargir les possibles politiques.

La première entreprise conceptuelle de l'œuvre de Deleuze et Guattari vise ainsi à s'opposer, intensivement, diamétralement, à la conception hégéliano-marxiste du politique, à cette « infâme dialectique »[5] :

> « Nous ne croyons plus à une totalité originelle ni à une totalité de destination. Nous ne croyons plus à la grisaille d'une fade dialectique évolutive, qui prétend pacifier les morceaux parce qu'elle en arrondit les bords. »[6]

Davantage que le corpus théorique, hégélien ou marxiste, l'opposition se déploie contre une conception conflictualiste du politique, où celui-ci est restreint au champ, au foyer accueillant la conflictualité collective, notamment les antagonismes sociaux, et tend à incarner une instance permanente de pacification. Il y a là, notamment chez Deleuze, une lecture délibérément polémique de Hegel, visant, par une interprétation radicale, à craqueler le système hégélien. Par conséquent, un tel politique devient, plus que l'accueil d'une conflictualité irréductible, le lieu de la « négation de ce qui diffère »[7], le lieu de la réduction de la différence et, plus que de simples oppositions binaires

5 DELEUZE Gilles ; *L'Ile déserte et autres textes*, Éditions de Minuit, Paris, 2002 p.399
6 DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix ; *L'Anti-Œdipe*, Éditions de Minuit, Paris, 1972 p.50
7 DELEUZE Gilles ; *Nietzsche et la philosophie*, PUF, Paris, 1962 p.181

résolus dans l'unicité d'une temporalité ultérieure, de « l'ignorance des mécanismes différentiels autrement subtils et souterrains »[8]. En privilégiant le conflit comme attitude politique unique, cette conception fonde le politique comme vaste entreprise de réduction des différences puisque, d'une part, celles-ci sont précisément outrepassées par la nécessité du conflit et de la conflictualisation – ceux-ci constituant, d'emblée, un cadre restrictif à l'intérieur duquel ces différences doivent faire sens ; ce qui déterminent par ailleurs des pratiques et des discours particuliers et prédéfinis – et, d'autre part, puisque le conflit n'existe qu'en vertu de sa réconciliation et de son effacement futurs. Ce référentiel est, pour Deleuze et Guattari, fondateur du politique moderne[9], et de l'insatisfaction qui en découle, essentiellement du fait de ce rapport à la différence et de la caricature qu'en présente la contradiction, prise dans un sens hégélien. Sa critique se fait donc ici au nom du rejet de toute cadre restrictif, du rejet de ce seul monde possible qu'aspire à figurer le politique moderne, de ce « lieu commun » dont parle Rancière où une nécessité conflictuelle, celle du *dissensus*, fait loi[10]. On peut alors y percevoir une première critique de la démocratie délibérative, où la sphère politique aménagée fait office de vaste *agora* apte à accueillir et résoudre cette conflictualité. La piste de recherche de Deleuze et Guattari trouve ici son fondement : il s'agit d'échapper au référentiel politique moderne, à l'impératif et l'hégémonie conflictuels, et d'entrevoir, afin de dégager de nouveaux possibles politiques, l'a coté, l'en-deçà du politique conflictuel[11].

Et c'est en vertu de ce même objectif, que les deux auteurs court-circuitent une deuxième constante du référentiel politique moderne, concernant, là encore, autant la conception marxiste que libérale du politique. En effet, le pouvoir, et le politique, y sont toujours conçus comme capacité d'action, comme instrument d'intervention[12] sur le réel. Dès lors, ils ne peuvent se concevoir autrement que comme champ autonome, différencié, auquel il s'agirait d'accéder et qui représenterait le pouvoir de la société sur elle-même. C'est la perspective de l'ensemble des mouvements socialistes des XIXe et XXe siècles ; il faut alors structurer une organisation qui, selon les conditions socio-politiques présentes, permettra de prendre le pouvoir et de conquérir l'autorité institutionnelle afin de transformer l'infrastructure économique. C'est aussi typique de la rhétorique libérale, où la conquête des institutions politiques est un enjeu dans l'objectif de permettre la mise

8 *Ibid.* p.224

9 La systématisation, par Claude Lefort, et par ailleurs contemporaine de l'œuvre de Deleuze et Guattari, de la démocratie comme mise en œuvre de la conflictualité collective en est un exemple éclatant. Voir notamment LEFORT Claude ; *Essais sur le politique XIXe-XXe siècle*, Seuil, Paris, 1986

10 RANCIERE Jacques ; *Aux bords du politique*, Folio, Paris, 2003. Il est par ailleurs logique que Rancière, en voulant revenir à la tradition la plus authentiquement révolutionnaire du mouvement ouvrier, demeurant ainsi pris dans le référentiel politique moderne, s'oppose à Deleuze et Guattari, dont la perspective conceptuelle et politique est précisément la sortie de ce référentiel.

11 Il faut ici préciser que la politique guattaro-deleuzienne ne renonce pas au conflit comme attitude politique mais refuse d'y restreindre cette dernière.

12 Ainsi parle-t-on d'intervention politique, avec, nécessairement, un sujet, essentiellement l'État.

en place et la pérennité de conditions optimales pour l'échange marchand. Foucault caractérise ces perspectives comme parties intégrantes d'une conception économiste du pouvoir, au sein de laquelle le politique est un bien qu'il s'agit de s'approprier[13]. Mais, plus largement, on peut y voir une conception du politique comme *exception*. Le politique, restreint à un champ spécifique, n'est agissant que par intermittence, recouvrant des enjeux et problématiques qui lui sont propres. Il y a alors une distinction nette entre ce qui est politique et ce qui ne l'est pas, ce qui a trait au politique et ce qui y est sans rapport, ce qui, politiquement, implique et ce qui ne mène, politiquement, à rien[14]. Cette conception *exceptionnaliste* est le paradigme fondateur du libéralisme, puisqu'il en constitue l'idéal (limitation de l'intervention et du pouvoir politiques, sphères d'actions propres, État limité). La modernité est tout entière travaillée par cette perception ; l'organisation politique est instauration d'espaces et de temporalités politiques propres (lieux aménagés, centres de pouvoir, moments politiques), qui sont autant de limites et de restriction de l'exception que constitue le politique. A l'inverse, le geste guattaro-deleuzien dessine précisément le refus du politique pensé comme exception. L'ensemble de la démarche vise à battre en brèche cet exceptionnalisme, en le dévoilant comme erreur, ainsi que comme conséquence, substituée au concept d'idéologie, d'investissements et d'effets de pouvoir.

On comprend ainsi difficilement la perspective si l'on omet ce rapport et ce mouvement critiques à la tradition politique moderne. Les innovations théoriques ne font sens qu'en vertu de ce donné, qu'en vertu du fait que Deleuze et Guattari sont contraints de se débattre avec de lourds héritages idéologiques, en tête desquels le marxisme. C'est à partir de ce donné qu'est entreprise leur tentative d'une reformulation du politique ; passage obligé et positionnement nécessaire, la critique des conceptions politiques classiques en est un des fondements.

13 De là découle alors un politique passant exclusivement par l'État. FOUCAULT Michel ; *Dits et écrits 1954-1988. II.1976-1988*, Gallimard, Paris, 2001, pp.258 à 281

14 La distinction paradigmatique est sûrement donnée par Arendt avec la dichotomie entre *pré-politique*, renvoyant aux sphères du travail, de l'action utilitaire et aux habitudes intériorisées et inconscientes, et *politique*, conçu comme délibération consciente, comme argumentation réflexive où se décide ainsi l'organisation de la société.

2. Décentrer le politique

a) L'étatique et le politique

La compréhension deleuzienne du politique, parce qu'elle est en accord avec l'héritage soixante-huitard, est d'abord une distinction, une précision sémantique, entre politique et institutionnel. L'ambition est claire, légitime et naturelle, et vise à désenclaver le politique, à l'extraire de son référentiel traditionnel. Là où l'institutionnel désigne donc une activité particulière, à la fois champ professionnel concurrentiel où des individus sont en compétition pour l'obtention de places ou de statut, et *agon* platonicien, confrontation argumentée et délibération collective, le politique n'est en aucun cas restreint à une série d'actions déterminées.

En toile de fond joue la distinction, plus polémique, plus signifiante, entre politique et étatique. On perçoit ici très clairement la portée pratique, et presque immédiatement stratégique, de cette politisation du réel. Il s'agit de pointer du doigt ce qui, traditionnellement, n'entre pas dans la considération politique, ce qui n'y est pas habituellement admis. Précisément, il s'agit d'éviter l'écueil d'un étato-centrisme, et de considérer ce qui fuit l'État, ce qui le déborde, en l'incluant comme politique :

> « D'énormes glissements de terrain se font *en deçà* de l'État, suivant des lignes de pente ou de fuite affectant principalement : 1° le quadrillage du territoire ; 2° les mécanismes d'assujettissement économique (nouveaux caractères du chômage, de l'inflation...) ; 3° les encadrements réglementaires de base (crise de l'école, des syndicats, de l'armée, des femmes...) ; 4° la nature des revendications qui deviennent qualitatives autant que quantitatives ("qualité de vie" plutôt que "niveau de vie") - tout cela constituant ce qu'on peut appeler un droit au désir. Il n'est pas étonnant que toutes sortes de questions minoritaires, linguistiques, ethniques, régionales, sexistes, juvénistes, resurgissent non pas seulement à titre d'archaïsmes, mais sous des formes révolutionnaires actuelles qui remettent en question, de manière entièrement immanente, et l'économie globale de la machine, et les agencements d'États nationaux. »[15]

L'État possède un objet déterminé, qu'il détermine lui-même et qu'il catégorise, qualifie et admet comme son objet ; en découle un ensemble fini de problèmes, de domaines d'action, d'éléments qui sont « de son ressort ». Ainsi, l'organisation du travail fut longtemps considérée comme extra-étatique, c'est-à-dire comme non politiques, jusqu'à ce que le vocable de la question sociale, à la fin du XIXème siècle, s'impose. Ainsi, est apparu – comme le montre par Foucault – un pouvoir biopolitique, qui ne limite plus la prérogative étatique au droit de vie et de mort sur ses sujets (souveraineté) mais l'étend à la prise en charge de la vie biologique (santé, hygiène et conditions

15 DELEUZE Gilles et PARNET Claire ; *Dialogues*, Flammarion, Paris, 1996, p.211

physiques d'existence). Ainsi a lieu, plus largement, un renouvellement permanent des questions politiques (ce que la langue administrative nomme agenda public, calendrier gouvernemental ou ordre du jour).

Dès lors, la perspective deleuzienne consiste à s'extraire de la qualification étatique, en soulignant sa partialité et son arbitraire ontologique et en relevant que la problématisation, la formulation et la mise en forme des objets de l'action étatique dérivent déjà d'une qualification / disqualification. Le politique déborde largement l'étatique et l'action institutionnelle. Il s'en échappe ontologiquement. On repère ici aisément la filiation soixante-huitarde. Interprétant les événements de Mai comme déstabilisation du politique légitime et officiel et ouverture des possibles politiques, Deleuze et Guattari conceptualise et généralise ce surgissement d'un autre politique, distingué de la dialectique partisane pour la conquête de l'État. Une telle conceptualisation marque profondément l'œuvre : les références historiques et historiographiques, l'appréhension de la spatialité, les répertoires philosophiques et idéologiques mobilisés, etc... sont autant d'applications à rendre visible l'incomplétude de l'appareil étatique, et entretiennent, à l'égard de celui-ci, une hostilité manifeste[16].

b) Permanence et immanence du politique

S'affrontant aux conceptions et catégories politiques traditionnelles, l'œuvre deleuzienne tente d'y opposer et d'y substituer une perception originale et différenciée qui a vocation à faire rupture et à radicaliser l'approche du politique. Simultanément, donc, elle propose une approche nouvelle tendant à réenvisager, entièrement, le politique, son statut, sa situation et son déploiement. Cette inclinaison intellectuelle parcourt l'ensemble de la production philosophique de l'époque qui, à l'aube des années 1970, se consacre, notamment sur le mode d'une confrontation à Marx et au marxisme, à formuler de nouvelles perspectives conceptuelles et politiques.

Cette redéfinition s'attaque d'abord précisément à la restriction du politique à une exception. Il s'agit, à rebours, pour Deleuze et Guattari, de l'affirmer comme permanence, comme donné permanent, toujours là, toujours présent, agissant de manière ininterrompue et extensive. Jamais le

16 Naturellement, cette hostilité n'est pas typiquement deleuzienne, puisqu'elle baigne aussi la philosophie althussérienne et qu'elle est un des fondements de la critique bourdieusienne. Néanmoins, il semble qu'elle soit, chez Deleuze et Guattari, accentuée, et qu'elle justifie de nombreuses références (des auteurs comme Sade ou Nietzsche jusqu'aux travaux historiques et anthropologiques mobilisés comme Dumézil ou, de manière éclatante, Clastres)

politique n'est absent, jamais il ne manque mais, au contraire, se manifeste inlassablement, quand bien même on arguerait de son inexistence. Deleuze et Guattari rejettent et effacent la distinction entre moments politiques et moments non politiques, refusant de soustraire à l'existence de temporalités politiques, de temporalités spécifiquement politiques qui se distingueraient du reste, précisément par leur nature ou leur caractère politiques. Le politique ne désigne pas l'exception d'une situation et ne se distingue en aucun cas comme extraordinaire, en tant qu'il désignerait tout autre chose que la quotidienneté et les devenirs pris dans la répétition de celle-ci. Il est précisément renvoyé à sa situation la plus ordinaire, et aux situations les plus ordinaires, qu'il structure nécessairement. Il est l'ordinaire, le permanent, non l'exceptionnel et l'éphémère. Il est, pourrait-on dire, une composante ontologique du réel, structurante et constitutive de celui-ci. En cela, la caractérisation politique de certains éléments, de certains événements, de certaines situations, n'a de sens seulement si elle demeure non exclusive, et ne s'effectue pas selon une disqualification, qui viserait à ôter à d'autres éléments, événements ou situations tout caractère, toute dimension politique. Est-ce à dire alors que tout est politique, que rien n'y échappe et que l'ensemble des relations et situations sociales, des agencements discursifs, de la parole et de l'expression, des mouvements physiques et des inclinaisons intellectuelles, etc.… sont politiques ? Lazzarato explique alors :

> « En agençant le point de vue de Michel Foucault avec ceux de Gilles Deleuze et Félix Guattari, nous pouvons dire que tout est politique, dans le sens que toutes les relations sont *politisables* »[17]

Ainsi, tout n'est pas directement politique, en ce sens que celui-ci est à mettre en évidence. L'ensemble des relations – sociales, intersubjectives, etc… - tendent donc à receler une dimension politique, dans la mesure où elles font elles-mêmes partie intégrante de dispositifs de pouvoir qui leur donnent sens, qui les rendent effectives et en norment la logique. C'est l'immersion ontologique du réel dans un cadre politique, dans une situation politique qui fonde l'extension deleuzienne du politique, sa diffusion et, finalement, sa généralisation. On peut alors percevoir ici un geste qui ne mène qu'à penser la dilution du politique ; si celui-ci est partout, alors il n'est nulle part. C'est l'objection de Rancière, à laquelle s'oppose Lazzarato[18] avec ce terme de « politisable », et en citant Guattari : « La politique n'est pas partout, mais il faut la mettre partout, dans nos relations stéréotypées de vie personnelle, de vie conjugale, amoureuse, professionnelle »[19]. Pourtant, la généralisation du politique, en tant qu'omniprésence de la dimension politique dans la structuration des devenirs, ne conduit en aucun cas à sa dilution, et semble être affirmée et assumée

17 LAZZARATO Maurizio ; *Expérimentations politiques*, Éditions Amsterdam, Paris, 2009 p.125
18 *Ibid.* p.125
19 GUATTARI Félix et ROLNIK Suey ; *Micropolitiques*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2007 p.95

par l'œuvre guattaro-deleuzienne. Précisément, ce n'est pas la détermination autoritaire de toute chose par le politique en tant qu'autorité extérieure qui est formulée mais bien plutôt le fait que le réel rentre nécessairement dans des configurations hiérarchiques et des relations de pouvoir qui, s'ils n'en sont pas nécessairement la cause directe, sont à prendre en considération ; il faut mettre partout la politique précise donc Guattari.

La nouveauté de la perspective deleuzienne se prolonge ensuite dans la façon de concevoir le statut du politique. Trivialement, on pourrait dire que Deleuze et Guattari répètent sur le plan spatial (localisation du politique) ce qu'il conceptualise sur le plan temporel (moment du politique, et sa permanence), et y développe une innovation similaire. A la conception d'un champ politique autonome qui constituerait une forme d'autorité extérieure et transcendante s'oppose ainsi l'inscription du politique au cœur du social, au cœur des existences quotidiennes, individuelles et collectives. Le politique est donc ramené à ce que l'on considère habituellement comme son objet, comme son matériau. Dès lors, il ne s'agit plus d'une instance dont l'action et l'efficience procèdent de manière verticale, mais d'une instance transversale, modelant et parcourant le réel. Le politique est assimilé à une instance immanente, agissant et fonctionnant ainsi, et ne témoignant d'aucune extériorité ni autonomie vis-à-vis du donné au sein duquel il se déploie. Il n'y est pas étranger, ni ne le surplombe mais, à rebours, en est une dimension, en est partie intégrante, l'influençant et le subissant, le structurant et en étant le produit. Le politique même en tant que champ est nié : aucune spécificité ne lui est attribuée. Il ne dispose, selon Deleuze et Guattari, d'aucun objet propre, d'aucun secteur d'intervention ou domaine d'activité spécifiques. Il y a là un véritable geste de détranscendantalisation du politique, le réimmergeant au sein du réel social et de la quotidienneté, le détachant donc de toute dimension transcendantale, de toute extériorité et de toute forme d'autorité surplombante. En ce sens, le politique est, pour Deleuze et Guattari, toujours biopolitique au sens foucaldien[20], en tant qu'il a nécessairement pour objet la vie même, entière et globale, et l'ensemble des comportements sociaux, individuels et collectifs.

La focale est donc radicalement décentrée, et le politique détrôné de son piédestal. Ce décentrement est fondamental et structure la redéfinition guattaro-deleuzienne du politique. En dérivent alors diverses conséquences et implications, en priorité desquelles la tentative de désenclaver la compréhension et l'action politiques de son acception étatique, institutionnelle et partisane. C'est ainsi sur un mode dynamique et relationnel, mélangeant des dynamiques hétérogènes et plurielles, que Deleuze et Guattari essaient de repenser le politique.

20 FOUCAULT Michel ; *Naissance de la biopolitique. Cours de 1978-1979*, Seuil-Gallimard, Paris, 2004

c) La politisation du réel, l'infra-politique et le politique archéologique

En l'affirmant comme permanent et immanent, Deleuze et Guattari soumettent le politique à un regard différent. Détaché d'un champ aménagé ayant vocation à accueillir la conflictualité collective, il éclate et se duplique. Le regard se déporte alors vers les pratiques quotidiennes, vers ce continent, souterrain, invisible, inaudible, longtemps ignorée par la grande Histoire, de la banalité et de l'insignifiance sociales. La matière politique est là, dans ces relations de pouvoir, formées – ou déformées – entre les individus, les institutions, les groupes sociaux, dans la multiplicité des dispositifs hiérarchiques, etc... C'est là, dans l'ensemble de relations sociales, que le politique acquiert une réalité, là qu'il prend corps et structure le réel. Il est ce travail du réel, cet exercice de la relation qui mène à la constitution d'un ordre – interpersonnel, social ou autre – et de positions (donc d'une hiérarchie ou, potentiellement, de son absence).

La démarche est foucaldienne : elle vise à faire éclater les catégories d'analyse habituelles, de manière à politiser le réel, à le rendre politiquement signifiant. Domination sexuelle, inégalités raciales, distinctions socio-professionnelles, mais également gestuelle, postures et protocoles sont politiquement investis :

> « Comme disait Gabriel Tarde, il faudrait savoir quels paysans, et dans quelles régions du Midi, ont commencé progressivement à ne plus saluer les propriétaires du voisinage »[21]

L'insignifiant politique, l'élément habituellement disqualifié et dépolitisé, est donc investi d'une valeur, d'une consistance politique ; l'anodin salut, en exprimant ici une évolution des rapports socio-hiérarchiques durant le XIXème siècle, correspond alors ici à une transformation fondamentalement politique. L'extension deleuzienne du politique s'applique donc au réel tout entier ; fragmenté, éclaté et molécularisé, il ne connaît désormais aucune restriction.

Mais la démarche est également braudélienne. En accordant de l'importance, voire la prépondérance, aux structures du quotidien, en affirmant la centralité de la vie quotidienne, dans ses fondements matériels et symboliques, Braudel lève le voile sur tout un monde infra-économique oublié et le relie au développement d'un système d'échanges mondial[22]. La philosophie politique deleuzienne semble procéder d'une même logique : l'insignifiant politique, la quotidienneté des relations de pouvoir et, finalement, un véritable ensemble infra-politique deviennent fondamentaux. Ainsi, le politique

> « s'exerce sur un tissu micrologique où il n'existe plus que comme diffus, dispersé, démultiplié, miniaturisé, sans cesse déplacé, agissant par segmentations fines, opérant dans le détail et le

21 DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix ; *Mille plateaux*, Éditions de minuit, Paris, 1980 p.264

22 BRAUDEL Fernand ; *Civilisation, économie matérielle et capitalisme. XV-XVIIIème siècle. Tome 1. Les structures du quotidien : le possible et l'impossible,* Armand Colin, Paris, 1980, pp.17 à 26

détail de détails. »[23]

Ce sera l'estampillée micropolitique guattaro-deleuzienne, attention à l'invisibilité, au non-répertorié, à ce qui échappe à la statistique. A côté des grands ensembles, à côté des systèmes sociaux autonomes et macropolitiques, existe donc une micropolitique, vie quotidienne des masses, qui fonde la réalité pratique du politique et qu'il faut, à ce titre, souligner et mettre en lumière.

Il nous semble alors que le politique acquiert un statut particulier. Objet flou, nié, finalement, comme objet, le politique est dissout en tant qu'activité, en tant que démarche. Lorsqu'il est explicitement précisé, il demeure elliptique, toujours laconique, toujours vague. D'avantage, il en vient à correspondre à cette ellipse. La difficulté de cibler le politique chez Deleuze et Guattari est là ; il court partout et nulle part, toujours présent mais rarement mentionné, toujours postulé mais rarement affirmé. Il est un présupposé permanent et, finalement, doit être compris comme contexte, comme environnement ambiant, en vertu duquel se meut toute réalité sociale, toute activité humaine. Il est un arrière-fond sur lequel prennent nécessairement appui les réalités interpersonnelles, l'activité des diverses institutions existantes, l'évolution des rapports sociaux eux-mêmes. Il est la caractérisation d'une situation, en cela que celle-ci est toujours elle-même située, englobée dans des relations de pouvoir, dont elle dépend et qu'elle déstabilise, pérennise ou transforme. « Car, avant l'être, il y a la politique »[24]. L'affirmation est radicale, et exprime cette volonté de ne comprendre les situations et les devenirs qu'en vertu d'un support politique. Le politique est tout, mais n'est dans rien, et n'est contenu ni dans certaines activités ni dans un périmètre limité – d'où l'extension et la généralisation typiquement deleuzienne du politique. Deleuze et Guattari livrent donc une définition archéologique du politique ; le politique comme archéologie, comme ensemble de relations de pouvoir qui se sédimentent, se formulent ou demeurent implicites, dessinent un cadre rigide ou ne se composent que de fines assignations.

Conséquence directe, le politique est en mouvement perpétuel, à la fois présupposé et finalité (potentiellement transformée par rapport à un état antérieur), tenant et aboutissant non-identiques. La question de l'évolution du politique, de la transformation de la réalité pratique, des cadres relationnels et des situations de coexistence, est donc nécessairement centrale, et permet d'évoquer les questions qu'une telle perception du politique implique. Émerge d'abord une interrogation stratégique évidente, que la galaxie critique contemporaine se charge d'exacerber, et vulgarisée comme choix simplifié entre organisation disciplinée et spontanéité libertaire et messianique – nous y reviendrons. Ensuite, nous l'avons évoqué, cette caractérisation archéologique du politique, son illimitation, contre-intuitive et relativement originale dans la tradition politique

23 *MP,* p.274
24 *MP*, p.249

moderne, appelle la polémique et la controverse, notamment soulignée par Rancière, et dilue complètement le politique, le confondant délibérément avec des éléments habituellement autonomisés (rapports de production, processus de domination, etc...). Pourtant, cette dilution, connotée négativement, est l'objectif assumé de la perception deleuzienne du politique, de manière à réimmerger celui-ci dans un tissu social, dans la vie pratique. Mais, surtout, cette perception se confronte au problème de l'existence de grands systèmes, de macrostructures et d'ensemble totalisant ; en gros d'une macropolitique. En effet, si le politique est à comprendre comme support, comme agencement caractérisant toute situation réelle, comment appréhender l'État ? Comment appréhender, également, le capitalisme ? Plus précisément, en réenvisageant complètement le politique, comment répondre aux grandes questions de la théorie politique moderne. Il faut alors veiller à ne pas célébrer abusivement la micropolitique, à ne pas y limiter l'ontologie politique guattaro-deleuzienne et à la confronter à la thématisation explicite des questions politiques traditionnelles, c'est-à-dire à ne pas oublier que, si le regard et la focale se dupliquent, ils continuent aussi à conceptualiser une macropolitique, par ailleurs non moins importante.

3. L'ontologie politique de Deleuze et Guattari

a) "Le matérialisme historico-machinique" (Sibertin Blanc): macrostructures politiques et processus machiniques

La focalisation, apologétique ou vivement critique, sur la micropolitique conduit à une compréhension restrictive, et infructueuse, de l'apport philosophique, conceptuel, et politique de l'oeuvre de Deleuze et Guattari. Pourtant – il faut le répéter – l'insistance sur le moléculaire est solidaire d'une analyse, non moins remarquable et non moins innovante, des dynamiques macropolitiques, des systèmes globaux de détermination du réel. Ceux-ci ne sont ni ignorés, ni faussement dépassés, mais constitue, à l'inverse, un terrain d'investigation central de la pensée de Deleuze et Guattari. Ainsi, si les auteurs signalent des préoccupations nouvelles et de la philosophie politique, ils en investissent également, et avec force, les champs principaux et se confrontent aux problématiques politiques les plus fondamentales.

Moins canonique donc, plus difficilement repérable, cette confrontation présente néanmoins une inventivité certaine et construit un référentiel analytique spécifique, des catégories propres, ainsi qu'une perspective critique globale s'attachant autant à distinguer la spécificité des différents grands systèmes d'organisation macropolitiques qu'à penser leur interaction, leur trajectoire historique ainsi que le régime social général que leur coexistence, selon les époques, implique et détermine. L'œuvre de Deleuze et Guattari développe alors une lecture globale de l'évolution historique des configurations socio-politiques. D'avantage, l'appréhension de ces dernières aboutit à l'élaboration d'un véritable système historique, offrant un cadre analytique global. En effet, si l'évocation et l'approfondissement des divers systèmes d'organisation peut paraître elliptique et périphérique, leur analyse donne lieu à la formulation d'une grille de lecture et d'une approche systématique des époques, des régimes sociaux et des diverses aires de civilisation.

Ce système s'apparente alors à un "matérialisme historico-machinique", selon la qualification de Sibertin-Blanc[25]. Précisément, il construit une lecture de l'histoire comme produit des devenirs de machines sociales qui, en tant que telles, constituent des puissances, des formes d'organisation et de structuration du réel selon des processus différenciés. Ainsi, la qualification et le traitement machiniques, les références multiples aux machines – primitive, étatique, urbaine, capitaliste, de guerre – ne relèvent pas d'un recours à l'image et à la métaphore, mais bien d'une herméneutique des formations sociales, dès lors considérées et appréhendées comme des machines en tant que telles, c'est-à-dire comme des formes propres structurant le réel selon des processus

25 SIBERTIN-BLANC Guillaume; *Politique et État chez Deleuze et Guattari*, Actuel Marx, Paris, 2013

spécifiques. Nous souscrivons donc ici pleinement à la qualification de Sibertin-Blanc de la macro-politique guattaro-deleuzienne comme matérialisme historico-machinique. Outre le fait qu'elle labellise l'existence, chez Deleuze et Guattari, d'un système d'analyse macro-politique, une telle qualification présente deux intérêts exégétiques majeurs. D'une part, elle resitue la production philosophique des auteurs dans un champ intellectuel déterminé, marqué, en priorité, par l'omniprésence du marxisme et, par conséquent, du matérialisme historique. Ainsi, c'est bien en fonction du matérialisme historique, et en héritant de celui-ci comme interlocuteur principal, que Deleuze et Guattari construisent leur propre lecture de l'histoire, pour aboutir, finalement, non à sa condamnation en bloc, mais à son réinvestissement et à sa reformulation relative. D'autre part, elle permet de souligner ce qui fonde la nouveauté de l'analyse macro-politique guattaro-deleuzienne, à savoir la conceptualisation de la forme machinique, son application aux formes d'organisation macro-structurelles et sa prépondérance historique. Ainsi, le matérialisme historico-machinique reprend le matérialisme historique marxien / marxiste et substitue à la dialectique transhistorique du maître et de l'esclave et à son évolution formelle et statutaire la coexistence de machines sociales qui, en fonction de l'hégémonie de l'une sur les autres – qu'il s'agisse d'une hégémonie mondiale, mais aussi territorialement limitée – structure le devenir historique.

Quels sont alors les termes du matérialisme historico-machinique? En effet, si un système macro-politique existe bel et bien chez Deleuze et Guattari, il demeure relativement implicite et doit être reconstruit. Cinq formes de puissance, cinq types de machines sont, au fil de l'oeuvre, développées: formations primitives (ou lignagières), formations étatiques, formations urbaines, formations œcuméniques mondiales, machines de guerre. Celles-ci forment les catégories transhistoriques à l'aide desquelles les auteurs élaborent leur lecture historique. Chacune de ces puissances est alors substantielle et possède une consistance propre. Elles sont irréductibles les unes aux autres. Si l'une peut bien tendre à devenir hégémonique, si elle peut être dominante et placer sous son contrôle telle autre formation, l'ensemble des puissance témoignent, les unes par rapport aux autres, non d'une extériorité systématique, mais d'une différence ontologique et d'une existence propre et singulière. C'est là une perspective opposée à celle qui court, dans l'analyse historique de la domination, dans le matérialisme historique, où le régime d'organisation est uniforme et mono-structurel, privilégiant la distinction entre l'exécutant et le bénéficiaire (la dialectique du maître et de l'esclave) et excluant d'autres modes de structuration du réel; l'organisation de l'activité productive et du travail étant ainsi instituée comme infra-structure et arrière-fond déterminant, en dernière instance, les rapports sociaux. Exemple typique, l'État moderne n'est, chez Marx, qu'un simulacre, qu'une institution fantôme et qu'un appareil légitimant, de manière autoritaire, l'activité, l'appropriation et l'exploitation capitalistes. Ne possédant aucune autonomie, il est inconsistant et

dissimule la réalité des rapports sociaux autant qu'il y est soumis. Or, pour Deleuze et Guattari, chacune des puissances, chacune des machines possède sa propre réalité. Et toute conception instrumentaliste des formes sociales est rejetée. Le matérialisme historico-machinique assume la coexistence des puissances tout en laissant ouverte la possibilité de leur hiérarchisation et de la domination globale de l'une d'entre elles. C'est même cette perspective, celle du changement de l'ordre hiérarchique entre les puissances, qui fonde la périodisation historique.

Le matérialisme historico-machinique lie alors les formations sociales à des processus machiniques. « Nous définissons les formations sociales par des processus machiniques, et non par des modes de production (qui dépendent au contraire des processus) » indiquent les auteurs[26]. Plus précisément, le processus machinique est lui-même une catégorie pouvant correspondre à plusieurs formations sociales, mais dont le rapport au réel s'effectue toujours sur le mode de ce processus. C'est donc la spécificité de leur rapport au réel, de la manière dont elles agissent sur lui, le déterminent et le structurent, qui définit les processus machiniques, et caractérisent les formations sociales correspondantes. Ce sont ces processus qui distinguent les puissances comme machines, comme ensembles machiniques. Une formation sociale, en correspondant à un processus machinique spécifique, engage ainsi, par rapport au réel et en vertu de sa structuration, un type d'action particulier au travers de vecteurs eux-mêmes spécifiques. La combinaison est la suivante:

- mécanismes d'anticipation / conjuration : sociétés primitives lignagières
- processus de capture : société à Etat
- phénomènes de polarisation : formations urbaines
- puissance d'englobement : formations œcuméniques mondiales
- puissances de machine de guerre : machines de guerre diverses

Le processus machinique constitue une formation sociale; c'est par le processus machinique que la formation sociale existe en tant que telle, qu'elle existe comme puissance. Cette conceptualisation pose alors explicitement la question de leur champ d'application et, par conséquent, de leur interaction. Et c'est, nous semble-t-il, en vertu de l'impératif de penser la diversité simultanée des formations sociales différentes, hétérogènes et pluri-machiniques, qui fonde la nécessité et la pertinence, pour Deleuze et Guattari, de la perspective historico-machinique. Ainsi, là encore, le processus machiniques ne sont pas exclusifs et cohabitent, coexistent les uns avec les autres. Si les formes de puissance interagissent entre elles et sont en permanence confrontées aux autres, elles peuvent également accueillir en leur sein, c'est-à-dire sur un territoire où elles sont dominantes, d'autres processus machiniques, les faire passer, à leur tour, sous sa propre domination, et se les

26 *MP*, p.542. En ce qui concerne la caractérisation des diverses formations sociales selon les processus machiniques, nous renvoyons à *MP*, pp.540 à 590

réapproprier. Le lien entre processus machinique et formation sociale lui-même n'est pas exclusif. Il s'agit uniquement d'une filiation à laquelle peut, éventuellement, s'ajouter une hybridation.

Le matérialisme historico-machinique est donc une typologie. Plus précisément, il est une typologie des modèles d'organisation sociale. Ainsi, en tant qu'élaboration de modèles, cette typologie n'unanimise pas la caractéristique des régimes sociaux effectifs, précisément parce qu'elle n'est pas exclusive et qu'un régime social réel est nécessairement une cartographie différentielle de ces divers modèles et de leur déploiement et qu'il se compose d'une pluralité de formes de puissance. Ainsi, tout en identifiant un nombre limité de puissances, le matéralisme historico-machinique permet également de penser la pluralité des régimes sociaux selon les divers et infinis agencements possibles de ces puissances.

b) Macropolitique et micropolitique. Penser la structuration politique du réel

La macropolitique guattaro-deleuzienne, sous les traits du matérialisme historico-machinique, s'attache à poser un regard innovant sur l'historicité des formes d'organisation collective et à restaurer leur complexité et la pluralité de leurs modes de structuration. On aurait pourtant tort de la considérer comme investigation philosophique autonome. Nous l'avons évoqué, la macropolitique, si elle doit être soulignée et affirmée comme pan majeur de l'œuvre de Deleuze et Guattari, ne doit pas être autonomisée de la micropolitique, dont elle est fondamentalement solidaire.

Nous touchons ici à un des apports conceptuels, analytiques et politiques majeurs des deux auteurs – et, plus largement, de la séquence philosophique des années 1960-1970, dont Foucault est le développement exemplaire. D'avantage que deux formes politiques hétérogènes et indépendantes, macropolitique et micropolitique renvoient aux dimensions fondamentales du politique, en cela que celui-ci est, ontologiquement, irrémédiablement, macro ET micro, qu'il lie, nécessairement, ces deux ordres. Ainsi, ces dimensions

> "sont inséparables, (...) coexistent, passent l'une dans l'autre, suivant des figures différentes comme chez les primitifs ou chez nous – mais toujours en présupposition l'une avec l'autre. Bref, tout est politique mais toute politique est à la fois *macropolitique* et *micropolitique*."[27]

Et il n'y a, entre les deux, aucune causalité, mais plutôt une co-détermination, naissant

27 *MP*, p.260

simultanément et s'entretenant, se renforçant ou s'effilochant réciproquement. Nulle macropolitique qui ne soit micropolitique, nulle micropolitique qui ne soit macropolitique. Une configuration politique globale a nécessairement trait à l'agencement de micro-organisations, plongeant dans le tissu social et le modelant, y opérant des "adaptations et conversions relatives"[28].

On perçoit ici nettement l'influence de la "microphysique du pouvoir" foucaldienne. Celle-ci, soulignent Deleuze et Guattari, ne renvoient pas seulement à l'existence de disciplines moléculaires, de "mécanismes miniaturisés", mais est aussi opérateur et fonction d'un ordre global, qu'elle constitue et dont elle dérive à la fois, et participe d'un "diagramme abstrait, coextensif à tout le champ social"[29]. Ainsi, les puissances machiniques ne constituent pas de "grands systèmes autonomes", tels que les qualifie Stéphane Haber[30], et qui pourraient fonctionner hors d'un ancrage et d'un enracinement sociaux et physiques. Si elles correspondent à des ordres globaux, à des organisations macro-structurelle de la vie collective, elles ne doivent pas y être réduits, précisément parce qu'elles correspondent et concourent, également et irrémédiablement, à une investigation du réel matériel et symbolique, à une imprégnation du tissu social quotidien. Qualifiant des ordres macropolitiques, les puissances machiniques entretiennent une micropolitique, un réseau micropolitique. Pas de puissances machiniques sans colonisation du quotidien, sans action sur les corps et les esprits, sans constitutions de territoires (d'une aire géographique l'espace-temps le plus parcellaire, le plus individuel). Finalement, pas de puissances machiniques sans processus de subjectivation correspondants. L'allusion des auteurs aux nouvelles politiques sécuritaires offre ainsi une exemple de cet agencement des dimensions micro et macropolitique:

> "L'administration d'une grande sécurité molaire organisée a pour corrélat toute une micro-gestion de petites peurs, toute une insécurité moléculaire permanente, au point que la formule des ministères de l'intérieur pourrait être: une macro-politique de la société pour et par une micro-politique de l'insécurité."[31]

Faisant explicitement référence à Virilio et à la complémentarité d'une macro-politique de la sécurité et d'une micro-politique de la terreur, Deleuze et Guattari systématisent cette complémentarité et l'instituent comme caractéristique ontologique de toute politique. Naturellement, comme l'intensité avec laquelle les "relations descendent loin dans l'épaisseur de la société"[32], ces processus de subjectivation sont plus ou moins rigides, plus ou moins déterminés mais renvoient bel et bien à la structuration micropolitique de toute politique macro-physique, et inversement. Cette rigidité, cette intensité et la profondeur et l'assise moléculaire d'une puissance sont différentes, selon

28 *MP*, p.264
29 *MP,* p.265 note 16
30 HABER Stéphane; *Penser le néocapitalisme. Vie, capital et aliénation*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2013
31 *MP*, p.263
32 FOUCAULT Michel; *Surveiller et punir*, p. 32

les puissances, certes, mais selon, également, l'agencement des mêmes puissances, la domination des unes sur les autres, l'hégémonie de l'une d'entre elles. Ce seront aussi – on le verra – l'une des variables centrales de la transformation du capitalisme.

Bien qu'elles expriment deux dimensions différentes du politique et qu'elles se différencient par la "nature du système de référence envisagé"[33], micropolitique et macropolitique ne peuvent donc être radicalement dissociées. Précisément, c'est en soulignant leur complémentarité et leur agencement que Deleuze et Guattari pensent un politique qui, toujours, articulent l'ordre global des grands systèmes d'organisation (le diagramme abstrait) à son effectivisation dans le tissu social. Nous aurons l'occasion d'y revenir à propos de l'analyse guattaro-deleuzienne du capitalisme et de l'intuition de son réagencement néolibéral, mais notons une première fois qu'une telle perspective est d'une nouveauté conséquente. En liant ordres globaux et processus de subjectivation, les auteurs ébauchent une analyse qui permet d'envisager la perpétuation des régimes sociaux hétéronomes autrement que comme consentement forcé ou manipulation idéologique. Là encore, l'interlocuteur est le marxisme, autant sa vulgate que sa version originelle (Marx) et ses ajustements contemporains (notamment Althusser). L'analyse offre ainsi de nouvelles pistes d'analyse et inaugure une perspective critique fructueuse; citons ainsi les œuvres de Hardt et Négri, qui lient expressément néolibéralisme et états subjectifs hétéronomes[34], ou de Lazzarato, qui systématise la figure de l'homme endetté comme condition subjective néolibérale[35] et qui, chacune, revendiquent expressément l'héritage de Deleuze et Guattari et en tentent d'en prolonger les intuitions.

33 *MP*, p.264

34 Voir, outre *Empire* et *Multitude*, la typologie ébauchée dans *Déclaration*. Ceci n'est pas un manifeste, dissociant, à l'ère de la crise du capitalisme néolibéral quatre formes subjectives structurantes (homme endetté, homme médiatisé, homme sécurisé, homme représenté). HARDT Michael et NEGRI Antonio; *Déclaration. Ceci n'est pas un manifeste*, Raisons d'agir, Paris, 2013, pp.17 à 42

35 LAZZARATO Maurizio; *La Fabrique de l'homme endetté. Essai sur la condition néolibérale*, Amsterdam, Paris, 2011

Chapitre II :

Le capitalisme au prisme guattaro-deleuzien. Ontologie, ordre global et processus de subjectivation contemporains

Nous voudrions ici proposer une lecture de l'analyse guattaro-deleuzienne du capitalisme selon trois axes qui, par ailleurs, s'inscrivent pleinement dans la perspective décrite précédemment. En effet, c'est en tant que puissance machinique, en tant que forme macro-structurelle d'organisation du réel, que le capitalisme doit être, chez Deleuze et Guattari, appréhendé. Le capitalisme renvoie alors à une formation œcuménique mondiale, différencié des formes antérieures de la vie marchande autant que des autres puissances machiniques, en tête desquels l'État, dont il ne saurait être un appendice ou une conséquence. A ce titre, possédant une substance propre, il correspond à une structuration spécifique de la vie collective et constitue un objet ontologiquement et intensément politique[1]. Il se déploie alors de manière molaire et moléculaire, macro-politique et micropolitique, en tant qu'ordre global et agencement moléculaire de la vie collective et des pratiques sociales. Trois axes, donc ; l'essence du capitalisme, la constitution d'un ordre global (mondial) et la production de processus de subjectivation spécifiques.

L'analytique guattaro-deleuzienne se confronte ainsi à la question capitaliste en y appliquant sa grille de lecture des processus sociaux et son matérialisme historico-machinique. « S'affrontant directement ou indirectement aux conceptions héritées du marxisme »[2] dont elle se démarque réinvestissant les dynamiques qu'il avait mis en lumière (accumulation primitive, contradictions, subsomption(s) des rapports sociaux), la perspective guattaro-deleuzienne se déploie en développant un langage et une sémantique originaux. Un véritable travail terminologique est ainsi à l'œuvre, mélangeant références savantes et implicites à Marx et vocabulaire hérité d'horizons scientifiques non-philosophiques. (biologie moléculaire, géographie qualitative, psychanalyse hétérodoxe, anthropologie structurale, cybernétique etc...). Les processus sociaux autant que leur appréhension vont s'en trouvés transformés, dessinant dès lors une ingénierie mobile et changeante, un mécanique complexe et en mouvement permanent. Tout un vocabulaire, emprunté notamment aux sciences dures, à la biologie moléculaire et à la physique quantique et mobilisant également la géographie qualitative (alors largement minoritaire), la psychanalyse hétérodoxe et l'anthropologie structurale, est ainsi mobilisé, réinvesti, retraduit et réimplanté dans le champ de l'analyse du capitalisme. L'effort vise alors à proposer un prisme lexical nouveau, jugé plus à même d'en signaler l'originalité propre et, par conséquent, la manière dont il se déploie, se maintient, se renouvelle.

---

1 C'est un des aspects importants de la confrontation de Deleuze et Guattari au marxisme. A l'inverse du réductionnisme économique marxiste qui restreint le capitalisme à un système économique d'échange ou à un mode de production uniquement centré sur l'organisation du travail, les auteurs le prennent en compte comme dynamique globale, politisent la machine capitaliste et en font, conformément à leur propre conception du politique, un objet politique à part entière.

2 GARO Isabelle ; *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : la politique dans la philosophie*, Démopolis, Paris, 2011, p.211

Nous croyons alors que la nouveauté de l'analyse est, en dernier lieu, elle-même guidée par les transformations objectives du capitalisme et que le réinvestisssement du système marxien répond à la nécessité d'identifier et de conceptualiser le tournant dont les auteurs sont contemporains et ont l'intuition. Il faut alors veiller à bien identifier la référence de l'analyse guattaro-deleuzienne, de manière à prendre la mesure d'une analyse qui, finalement, n'a pas le capitalisme fordiste référence, mais bien plutôt sa crise, c'est-à-dire les balbutiements du régime capitaliste néolibéral[3].

3 A ce titre, nous nous nous focalisons ici essentiellement sur les 12ème et 13ème des *Mille plateaux* qui, en prenant pour objet, au travers des dynamiques qui s'esquissent à la fin de la décennie 1970, la pointe (devenue désormais régime à part entière) du développement capitaliste, nous paraissent fondamentaux.

1. La substance capitaliste. Historicité, axiomatique et plan de déploiement

a) La dynamique historique du capitalisme

Attachés à proposer une perspective critique originale, Deleuze et Guattari élaborent une lecture de la dynamique du capitalisme qui, largement inspirée du renouveau historiographique des années 1960, tente de décentrer le regard des catégories historiques marxistes[4]. Marqués par l'école des Annales, les travaux de Fernand Braudel, Georges Dumézil, Georges Duby ou Maurice Dobb, conjugués à l'anthropologie structurale et l'œuvre de Pierre Clastres, les auteurs souscrivent à l'idée de la nouveauté historique du capitalisme en la radicalisant. Il s'agit alors de proposer un schème historique qui prenne en compte, à la fois, les facteurs sociaux rendant possible le développement du capitalisme et la dimension quasi-immédiate de son émergence et de son avènement. Plus précisément, il s'agit de coupler une analyse historique cohérente – d'où le recours aux travaux historiques – et une appréhension de la forme du capitalisme, de son mystère et de l'intense rupture qu'il représente pour l'histoire humaine.

En même temps qu'ils affirment sa nouveauté, Deleuze et Guattari vont faire du capitalisme un objet historique ambivalent, échappant à la rationalité historique et qui, simultanément, prend racine sur un temps long tout en apparaissant instantanément. A l'inverse de la forme-État, toujours déjà là, le capitalisme est historiquement absent, décelable, en tant que tel, dans aucun objet historique antérieur, ne se laissant ainsi en aucun cas résoudre à un quelconque système d'échange, quand bien même celui-ci serait mondial. Et c'est presque de manière intemporelle qu'est appréhendée l'émergence du capitalisme ; on ne sait même dans la description de son mouvement, ce qui relève d'un moment non encore capitaliste (un avant, un précédent historique) et ce qui en fait déjà partie (un après, un capitalisme effectivement développé). Ces ambivalences visent alors à figurer, au delà de sa nouveauté, la coupure que représente le capitalisme. Il s'agit d'une véritable *schize*, d'une coupure radicale qui tient certes à ses conséquences et à la spécificité des rapports sociaux qu'il instaure mais, surtout, à la brutalité, à l'instantanéité et à la surprise de son émergence :

> « (…) les capitalistes surgissent tout à tout dans une série qui fonde une sorte de créativité de l'histoire, étrange ménagerie : temps schizoïde de la nouvelle coupure créative. »[5]

Surprenant, ébahissant, le capitalisme fait irruption. Il est un surgissement, s'imposant avec force, évidence et rapidité, en un instant. Il est une création historique neuve, indéterminée et qui, en dépit d'une historicité, d'une causalité sociale large, vient soudainement à être, éclos d'une coquille invisible.

4 Isabelle Garo parle d'une « autre philosophie de l'histoire ». GARO Isabelle ; *op. cit.* p.243
5 DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix ; *L'Anti-Œdipe*, Editions de minuit, Paris, 1972, p.268

Plus précisément, le capitalisme incarne une forme de contingence radicale. Produit de la rencontre de multiples flux de désirs qui se télescopent, il donne à voir un phénomène proche du big bang des astronautes, improbable et aléatoire au possible. Désenglué de toute nécessité historique, de toute logique de modernisation, de tout postulat évolutionniste ou historiciste, le capitalisme correspond alors à un vaste ébranlement, à une gigantesque en mouvement des hommes et des choses. Cette mise en mouvement des flux est alors fondamentale, et fonde la conception du capitalisme comme résultat d'innombrables coïncidences, à la fois flux décodés et rencontre de ces flux. « Que de rencontres pour la formation de la chose, l'innommable ! » s'exclament ainsi Deleuze et Guattari[6].

Comment émerge alors le capitalisme ? Comment, à partir d'un état de fait précis et situé, prend-il racine et s'impose-t-il au réel ? Bien que l'écriture donne à penser un surgissement soudain outrepassant le moment féodal, la causalité historique n'est, en dépit d'une absence de détail et de suivi précis des évolutions des rapports sociaux, évacuée ni délaissée. L'élément décisif est le décodage des flux, la persistance de flux de désir qui ne se laissent plus recoder :

> « Flux de propriétés qui se vendent, flux d'argent qui coule, flux de production e de moyens de production qui se préparent dans l'ombre, flux de travailleurs qui se déterritorialisent : il faudra la rencontre de tous ces flux décodés, leur conjonction, leur réaction les uns sur les autres, la contingence de cette rencontre, de cette conjonction, de cette réaction qui se produisent une fois, pour que le capitalisme naisse (…). »[7]

Le capitalisme apparaît alors comme « décodage généralisé des flux »[8], vaste entreprise de déterritorialisation, c'est-à-dire, non seulement séparation des populations de leurs territoires et de leurs lieux de vie – ce sera le grand déracinement de la société capitaliste – mais également destruction des formes féodales de propriétés, transformation des rôles et des hiérarchie, des rapports interpersonnels, des assignations sexuelles des statuts et des titres. Situé, de manière volontairement imprécise et à la suite de Braudel[9], entre les Xe-XIVe siècles, lorsqu'on voit « se précipiter les facteurs de décodages et les vitesses de déterritorialisation »[10], ce décodage généralisé se présente à la fois comme causalité historique, comme condition rendant possible le capitalisme, et comme le signe, déjà, de son développement, de son effectivité. Il signe ainsi la fin de l'ordre féodal, de ses hiérarchies fixes et *traditionnelles*, de son immuabilité et de son immobilité

6 *AŒ* p.271
7 *AŒ,* p.268
8 *AŒ,* p.180
9 Braudel nomme ainsi précapitalisme cette période qui, jusqu'au XIVème siècle et l'accélération décisive de la construction des États-nations modernes, voit s'esquisser les marchés nationaux autour de places fortes (centres urbains et cités- États) et croître de manière significative la mobilité des personnes et des capitaux. BRAUDEL Fernand ; *La Dynamique du capitalisme*, Arthaud, Paris, 1985 p.26
10 DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix ; *Mille plateaux*, Editions de minuit, Paris, 1980, p.268

matérielle, avec hégémonie de la noblesse et la seigneurie comme unique espace de référence. L'époque observe les débuts de la croissance de la bourgeoisie alors que la noblesse voit son autorité se déliter progressivement et que l'Église subit le travail et l'effet de multiples forces centrifuges, en priorité desquelles la Réforme protestante. Les territorialités traditionnelles se craquellent, les lignes de fuite sont intensément suivies, les flux de désirs sont lentement décodés ; désencastrés de leurs référentiels (physiques, territoriaux, technologiques, intellectuels, religieux, politiques, etc…) habituels, ils migrent vers des champs différents. Déterritorialisations physiques, sémantiques, de champs d'activité ; le capitalisme émerge donc comme grand déplacement, comme grand bouleversement des référentiels d'action et des univers relationnels, dessinant un tableau de formes mouvantes et mutantes se précipitant dans la mobilité :

> « (…) masses paysannes qui quittent les domaines seigneuriaux ; masses seigneuriales qui doivent elles-mêmes trouver des moyens d'exploitation beaucoup moins territoriaux que le servage, masses urbaines qui se séparent de l'arrière pays (…) ; masses féminines qui se détachent de l'ancien code passionnel et conjugal ; masses monétaires qui cessent d'être objet de thésaurisation pour s'injecter dans de grands circuits commerciaux. »[11]

La confrontation de ces masses en mouvements sera décisive ; c'est la jonction de ces mouvements, leur *connexion*, leurs interactions les uns avec les autres, les relances respectives qu'elles engendrent, et finalement leur *conjugaison* commune qui donnent consistance à la dynamique du capitalisme, qui permettent son apparition[12].

Deleuze et Guattari distinguent ainsi le capitalisme comme dynamique de désencastrement des activités humaines des systèmes – moraux, éthiques, hiérarchiques – dans lesquels elles demeuraient figées. Le décodage des flux, la quantité inédite de flux qui ne sont ni recodés ni surcodés, assimilé à la sortie de l'époque féodale reconduise l'hypothèse d'une émergence du capitalisme liée au craquèlement de toute une série de dispositifs (codes seigneuriaux, guildes, monopoles, etc...) touchant à l'ensemble des domaines de la vie (habitudes de vie, propriété, travail, rapport au corps), qui la structurait de manière rigide et qui, progressivement s'étiolent et vont cesser d'être des systèmes séparés. Les auteurs rejoignent ici la généalogie que fait Polanyi du capitalisme dans *La Grande Transformation*, en l'identifiant comme désencastrement du travail, de la nature et de la monnaie, progressivement autonomisé de leur charge morale et de leur intrication dans des systèmes de valeurs qui en normaient l'usage)[13]. Le concept de « décodage » permet alors aux auteurs de réinvestir l'idée d'un désencastrement de l'activité humaine, en figurant le

11 *MP,* p.269
12 Sur les deux mouvements, de connexion et de conjugaison, voir *MP*, p.269
13 POLANYI Karl ; *La Grande Transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris, 2009

mouvement, et l'accélération, auquel il correspond.

b) Axiomatisation et capital

Pourtant, s'il correspond à, une déterritorialisation massive – d'où une puissance révolutionnaire – et s'il libère, notamment en tant qu'il détruit les hiérarchies féodales, le capitalisme ne correspond pas à la grande libération des flux de désir, permettant autodétermination et autonomie. « Le capitalisme libère donc les flux de désir, mais dans des conditions sociales ui définissent sa limite »[14] indiquent Deleuze et Guattari. Ces « conditions sociales », déterminées et structurantes, exprime la réimmersion instantanée des flux de désirs dans un référentiel et une organisation du réel nouveaux.

Conformément au matérialisme historico-machinique où il est intégré à la catégorie de puissance d'englobement, le capitalisme est alors caractérisé comme axiomatique ; une axiomatique des flux décodés, spécifiant la particularité de la puissance d'englobement et du processus machinique capitalistes. Distingués des procès de codage / recodage / surcodage, l'axiomatique exprime une intervention directe sur les flux de désir décodés, ceux-ci demeurant ainsi tout en étant réappropriés, captés, conduits, et, finalement, réintégrés à un plan d'immanence. Ici est toute la différence entre la machine capitaliste et les autres formations sociales. Alors que celles-ci se caractérisent par l'inclusion mutuelle du code et des flux, par des flux immédiatement codés, l'axiomatique capitaliste intervient *sur* le désir, s'y greffe et s'y superpose. Il qualifie le désir et le catégorise. Le capitalisme développe avec l'axiomatique, une modalité d'intervention ayant pour objet des flux de désirs déjà décodés, déjà libérés. L'obsession capitaliste est celle, non du codage du désir, mais de son enregistrement, de son inclusion catégorielle et de son intégration permanente à la machine de production :

> « Mais la *machine capitaliste* […] se trouve dans une situation toute nouvelle : le décodage et la déterritorialisation des flux. Cette situation, le capitalisme ne l'affronte pas du dehors, puisqu'il en vit, y trouve à la fois sa condition et a matière, et l'impose avec toute sa violence. »[15]

Distingués des procès de codage / recodage / surcodage, l'axiomatique exprime une intervention directe sur les flux de désir décodés, ceux-ci demeurant ainsi tout en étant réappropriés, captés,

14 *AŒ,* p.167
15 *AŒ,* p.43

conduits, et, finalement, réintégrés à un plan d'immanence.

C'est alors l'identité de ce plan de référence qui distingue le capitalisme comme tel. Ce plan d'immanence est en effet constitué par le capital lui-même, en tant qu'il constitue la territorialité nouvelle des flux décodés. Le capital, argent décodé, mis en mouvement et en circulation, investi et potentiellement rendu rentable et expansif, intègre les flux à un plan de référence partagé, immanent et intégratif se manifestant ainsi comme agent de conversion, comme dénominateur commun. Le capital fait ainsi entrer sous sa domination les flux désirants et, finalement, réussissant à les placer sous sa conduite :

> « Il se rabat sur toute la production, constitue une surface où se constituent les forces et les agents de production, si bien qu'il s'approprie le surproduit et s'attribue l'ensemble et les parties du procès qui semblent maintenant émaner de lui comme d'une quasi-cause. »[16]

Devenant hégémonique, le capital s'érige en plan de référence unique et absolu, grand opérateur de l'activité humaine, constituant, permettant et catégorisant celle-ci. Et c'est, finalement, les flux de désir tout entier qui deviennent objet d'appropriation du capital, opérant de nouvelles distinctions entre eux, parmi lesquelles la principale concerne le travail, résultat exemplaire de l'intégration des flux décodés au plan du capital et rendus productifs.

Dès lors, le capital va constituer le désir en travail, en le rendant productif, en l'axiomatisant comme force de travail. Il saisit ainsi les flux de désirs, se les approprie, pour les orienter et les déverser sur l'appareil de production. Les flux de désirs, et leur puissance productive, sont détournés vers la production marchande. La spécificité du mode de production capitaliste est là ; l'ensemble des flux sont rassemblées et accumulés autour d'un impératif de production, grande et permanente mobilisation du corps social autour du produire. Ils deviennent une matière productive, non pas seulement en tant qu'agent de fabrication, mais également en tant que force de production intégrale, tournés à la fois vers l'activité manufacturière, la réalisation du fantasme d'une production sans limite – ô combien vivace, par ailleurs, dans le messianisme contemporain de la « société d'abondance » – la consommation, etc.… Ainsi le capitalisme « rabat tous les flux décodés sur la production dans un "produire pour produire" »[17] ; la production ne renvoie alors pas uniquement à la fabrication de biens matériels et de produits finis, mais à l'ensemble de la production désirante elle-même, à l'ensemble de son action sur le réel. Le capitalisme est une vaste entreprise d'homologie, ayant vocation à établir l'identité des flux désirants avec leurs propres effets, d'où « le produire pour produire », à savoir un flux de désir ininterrompu qui n'a pour fin que lui-même. Il ne s'agit pas de désirs qui tournent à vide mais bien de désirs qui, surcodés,

16 *AŒ,* p.18
17 *AŒ,* p.270

reterritorialisés et finalement réencastrés dans des conditions sociales déterminées, s'auto-alimentent. Il y a donc chez Deleuze et Guattari, une interprétation du capitalisme comme gestion et détournement du désir. A rebours du concept d'idéologie, vaste paravent basé sur les notions cardinales d'illusion, de méconnaissance ou de duplicité, le désir vient structurer une lecture du procès capitaliste elle-même axée autour du travail des flux décodés vers le processus de production, fonctionnant précisément comme une machine de surcodage. Le désir se fait alors, sous l'influence du capitalisme, immédiatement production désirante, et « produit au lieu de rêver ou de manquer »[18].

Et c'est le travail lui-même qui est institué comme tel, comme travail, représentant déjà l'opération réalisée du capital. La production désirante devient alors production laborieuse, rivé à l'outil et à la fabrication manufacturière et structuré par cet impératif :

> « C'est de lui [*le capital*] que Marx dit : il n'est pas le produit du travail, mais son présupposé naturel ou divin. Il ne se contente pas en effet de s'opposer aux forces productives en elles-mêmes. »[19]

Deleuze et Guattari livrent ici, en y voyant un processus fondamental et fondateur de la machine capitaliste, une analyse originale de la dualité capital / travail. Dans l'analyse marxiste, le capital fonde la domination économique, et donc globale, de la classe bourgeoise, du fait que celle-ci en détient la propriété. Conçu comme force de production, il s'agit alors essentiellement d'un arrière-fond financier complété par le travail et antagoniste à lui, permettant l'appropriation de la plus-value et étant l'agent d'extension de la marchandisation à l'ensemble des sphères de la société. Ici, le capital est pensé tout autrement, devenant « surface d'enregistrement », processus social permanent, d'orientation, de reterritorialisation globale. Force de création, il constitue le travail comme tel, l'érige en force de production et distingue le désir comme agent de production. Deleuze et Guattari en font ainsi une relation sociale, un travail du réel qui se manifeste, dès lors qu'il prend le dessus, comme fabuleux agent d'intégration. Reprenant en filigrane les travaux de l'opéraïsme italien et les thèses de Tronti, les auteurs, en qualifiant le capital comme axiomatique, le distingue comme instance créant, en intégrant, digérant et réorientant les flux de désir décodés, le travail. Agent d'investissement du réel et d'appropriation du désir, il n'a de cesse d'étendre et d'élargir sa surface, sa surface principal de reterritorialisation ; flux de désir du travailleur déterritorialisé donc, surcodé comme production laborieuse et réorienté vers la machine productive, mais aussi flux de désir de réduction du temps de travail surcodé par le loisir à partir du XXème siècle, flux de désir de singularisation surcodé par la formation de clientèles et de micro-marchés de consommation, etc.…

18 *AŒ,* p.269
19 *AŒ,* p.18

L'appréhension guattaro-deleuzienne du capitalisme, directement liée aux flux de désir décodés et à leur axiomatisation, réactive l'analyse marxienne du capital, réaffirmant sa centralité, son caractère totalisant et le travail du réel qu'il mène en permanence. Le schéma binaire d'une relation antagonique à deux termes éclate et laisse place à une réalité globale déterminée par un capital érigé en sujet. Le processus d'axiomatisation est alors lui-même permanent, et la relation du capital et des flux de désir, l'opération d'appropriation et d'intégration à un plan d'immanence dont le capital, de manière auto-référentielle et tautologique, est lui-même la référence unique et indépassable – ce qui explique que le capital est à la fois convertisseur, opérateur, bref, relation, et terme de cette relation (par sa matérialisation potentielle).

c) L'illimitation capitaliste

Abordé par Deleuze et Guattari comme système d'organisation de la vie collective à part entière, détaché d'une acception simplement économique qui ne renverrait qu'à l'organisation du travail et au mode de production, le capitalisme est intégré, dans le matérialisme historico-machinique, aux formations œcuméniques mondiales, fonctionnant par l'axiomatisation des flux de désir et fonctionnant ainsi de manière déterritorialisée. Cette caractérisation permet alors aux auteurs de développer une théorie du capitalisme comme illimitation ; formation sociale dont l'absence de limite est caractéristique.

Cette illimitation est d'abord une illimitation spatiale, une absence de fondement territorial. Il faut ici bien comprendre la catégorisation du capitalisme comme formation œcuménique mondiale et sa détermination comme axiomatique, comme processus généralisé d'axiomatisation de l'activité humaine. Et, en premier lieu, il faut prendre ces qualifications au mot. Le capitalisme est lui même un oecumene, en tant qu'il ne connaît aucune limite territoriale et qu'il a, immédiatement, le monde entier comme plan de déploiement. L'absence de base territoriale du capitalisme est fondamentale et ontologique. Il ne connaît ni frontière ni appartenance territoriales. Cela ne signifie, en aucun cas, l'absence de fondement matériel du capitalisme ; les auteurs liant toujours l'opération de déterritorialisation à une opération de reterritorialisation, c'est-à-dire à l'effectivisation spatio-temporelle et matérielle du capital. Il s'agit d'avantage de montrer la différence fondamentale de la formation sociale capitaliste par rapport aux autres puissances machiniques. Là où les sociétés primitives, l'État ou les formations urbaines font nécessairement face à une limitation territoriale, là

où l'appareil étatique, par exemple, fonctionne sur le mode de la souveraineté et de la capture d'un ensemble territorial clos et délimité par des frontières, le capitalisme est une machine fonctionnant sur un principe non-territorial :

> « Mais, quelles que soient les dimensions et les quantités actuelles, c'est dès le début que le capitalisme a mobilisé une force de déterritorialisation qui débordait infiniment la déterritorialisation propre l'État. Car l'État, dès le paléolithique ou le néolithique, est déterritorialisant dans la mesure où il fait de la terre un objet de son unité supérieure (…). Mais c'est précisément en ce sens que l'État est dit «territorial ». Tandis que le capitalisme n'est pas du tout territorial même à ses débuts (...). »[20]

L'affirmation de l'illimitation territoriale capitaliste est une prise de position vis-à-vis de l'émergence d'un capitalisme effectivement et objectivement mondialisé. Le thème de la globalisation, apparu à partir de la fin des années 1970, en ces temps de crise pétrolière, de libéralisation du système économique d'après-guerre et de la levée des restrictions à la mobilité du capital, est ici central. A rebours d'une lecture privilégiant le phénomène de globalisation comme contingence, Deleuze et Guattari l'inscrivent dans l'ADN du capitalisme. Plus précisément, l'absence de base territoriale confère au capitalisme un « devenir-monde » ontologique. A l'instar de ce que défendra plus tard Alain Bihr[21] - auquel nous empruntons ici la notion - et à l'inverse de la lecture privilégiée aujourd'hui par une tendance du marxisme anglo-saxon[22], les auteurs soulignent la tendance immédiatement globalisante du capitalisme. Et si la lecture est philosophique, elle est aussi historique, permise et fortement influencée par Braudel, dont l'œuvre montre comment dès le XVème siècle, dès les prémices du capitalisme, celui-ci s'appuie sur de vastes circuits d'échanges inter-continentaux et mondiaux, implique une mise en mouvement de l'humanité entière – jusqu'à ses ressources animales – et se déploie déjà et directement sur un plan mondial (importations alimentaires, approvisionnements métalliques et monétaires, transports de longues distances, etc...) :

> « Et ces jeux ne se bornent pas à l'Europe. C'est à l'échelle du monde que se projette et s'explique le système, vaste filet jeté sur les richesses des autres continents (trésors d'Amérique exportés jusqu'en Extrême Orient et se convertissant en monnaies locales) »[23]

---

20 *MP*, p.566-567

21 BIHR Alain ; *La Préhistoire du capital. Le devenir-monde du capitalisme*, vol. 1, Pages deux, Lausanne, 2006

22 MARTINEAU Jonathan (dir.) ; *Marxisme anglo-saxon : figures contemporaines*, Lux, Paris, 2013. Voir essentiellement le chapitre sur Robert Brenner. Précisons également que Deleuze et Guattari se démarquent complètement des débats autour des capitalismes nationaux (américain, chinois, français ou autre) ou régionaux (rhénan, anglo-saxon, nord-américain, etc...) ; en témoigne, notamment, le réinvestissement, à contre-emploi et non-territorial, de la notion de *mode de production asiatique*.

23 BRAUDEL Fernand ; *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XVème-XVIIIème siècle. Tome 1. Les structures du quotidien*, ed.cit., p.402, voir également pp.102-103

L'historiographie braudélienne offre ainsi à Deleuze et Guattari les fondements matériels et sociaux d'une analyse du capitalisme comme machine mondiale, non selon une transformation / extension récentes, mais dès son surgissement[24].

Mais l'illimitation du capitalisme ne renvoie pas uniquement à ce devenir-monde immédiat et se déploie sur un second front, celui du caractère schizophrénique du capitalisme. Ce sera l'une des affirmations majeures et constantes – et peut-être son apport fondamental, eu égard au titre – des deux volumes de *Capitalisme et schizophrénie* : le capitalisme est une formation sociale qui se définit par l'affrontement et le déplacement réitérés de ses propres limites. Plus précisément, il ne connaît aucune limite absolue, seulement des limites immanentes et relatives (parce que toujours susceptibles d'être repoussées). Aucun seuil précis ne définit, dans le capitalisme, une limite, une contradiction éternelle. Sa dynamique consiste même, précisément, en le dépassement de sa propre limite, en le dépassement de ses propres contradictions. Ainsi, la limite, immanente, se voit toujours repoussée, réagencée et retransposée. En cela, le capitalisme est un mouvement créant son propre plan de déploiement, auquel on ne peut astreindre aucune limite ontologique. L'affirmation peut ainsi se comprendre, concrètement, comme la transposition philosophique de la capacité de la machine capitaliste à créer ses propres marchés, à entretenir ses propres conditions de développement. L'hypothèse de la schizophrénie capitaliste correspond donc à la réinterprétation du sous-corpus marxien formé par le couple conceptuel de *contradiction interne / baisse tendancielle du taux de profit.* Distingués par Marx comme caractéristiques ontologiques du capitalisme, ceux-ci imposent une perception du capitalisme comme système d'organisation tourné vers sa propre destruction, voué à s'écrouler en vertu de sa non-viabilité ontologique et de son incapacité à surmonter ses contradictions. A rebours, en substituant le concept de limite immanente à celui de contradiction, Deleuze et Guattari, s'extrayant du messianisme de la fin annoncée du capitalisme, réinvestisse la notion de *contradiction du capitalisme*, non comme anticipation de sa fin future, mais comme sa dynamique motrice ; le déplacement de la contradiction – en tant qu'il faut toujours la repousser, qu'il faut toujours remettre à plus tard – étant ce qui fonde le développement même du capitalisme. Une nouvelle fois donc la position philosophique à laquelle font directement – et bien que souvent implicitement – face et référence Deleuze et Guattari, est bien le marxisme, et c'est bien en réaction à sa colonne vertébrale conceptuelle et à ses outils d'analyse qu'ils formulent cette théorie du capitalisme schizophrénique.

Cette lecture du capitalisme, à la fois comme machine mondiale et comme déplacement de sa limite et négation de ses contradictions, permet aux auteurs de déplacer la question de sa

24 On peut ainsi faire l'hypothèse que la catégorisation du capitalisme comme machine mondiale provient directement des travaux de Braudel.

transformation contemporaine. Dès lors, celle-ci n'est pas envisagée en terme d'extension mondiale, de mondialisation / globalisation mais bien plutôt comme édification d'un ordre mondial nouveau caractérisé par une nouvelle division internationale du travail, un réagencement et un éclatement des relations centres / périphérie et une reconfiguration des rapports entre les puissances machiniques, notamment entre machines étatique et capitaliste.

2. Capitalisme néolibéral et ordre global contemporain

Fondamentale, l'approche ontologique du capitalisme développée par Deleuze et Guattari est complémentaire d'une lecture du phénomène capitaliste, tel qu'il est contemporain aux auteurs et tel qu'il se transforme sous leurs yeux. Se pose alors la question de la référence pratique de cette analyse et, surtout, de la période qu'elle cible, du régime capitaliste qu'elle entend éclaircir. Il nous semble alors, comme évoqué précédemment, et en suivant Sibertin-Blanc, que cette analyse enregistre « la mise en crise de [la] séquence keynésiano-fordiste » ainsi que « les assauts d'un néolibéralisme développant déjà son entreprise de démantèlement du compromis de classe issu de la Seconde Guerre mondiale »[25]. Au travers, essentiellement du second volume de *Capitalisme et schizophrénie* et, plus précisément, des 12ème et 13ème plateaux, les auteurs tentent ainsi de penser la reconfiguration des équilibre / déséquilibres capitalistes, anticipant ainsi l'ordre néolibéral en formation.

a) L'englobement capitaliste

Distingué, dans la typologie historico-machinique, comme puissance d'englobement œcuménique, le capitalisme, tel qu'il est appréhendé par Deleuze et Guattari, doit néanmoins être spécifié, notamment en ce qu'il représente une formation sociale et un mode d'organisation collective qui, en dépit de cette appartenance et de la comparaison possible qu'il entretient avec d'autres formes d'englobement œcuménique, sont inédits. On perçoit ici l'ancrage de la pensée guattaro-deleuzienne dans les débats de son époque ; la réélaboration de l'analyse du capitalisme allant de pair avec la nécessité d'en dégager la spécificité et de distinguer, à la suite de Marx, et contre une perspective, portée notamment par André Gunder Frank[26] et, plus récemment , quoique d'une autre manière, par David Graeber, qui en relativise la nouveauté, comme objet historique sans précédent.

Formulée dans les termes du matérialisme historico-machinique, la question de la spécificité du capitalisme se pose alors d'abord en vertu de l'intégration de celui-ci à la catégorie de puissance d'englobement œcuménique, et par rapport aux actualisations historiques antérieures de celles-ci puisque « dès le néolithique, même dès le paléolithique, on trouve les traces d'organisation

25 SIBERTIN-BLANC Guillaume ; *op. cit.* p10-11

26 Voir FRANK GUNDER André ; « l'histoire laisse voir qu'un même historique mondial, économique et inter-étatique, existe depuis au moins cinq mille ans », in « De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel ? Commentaires sur l'article de Wallerstein », *Sociologie et société*, vol XXII/2, avril 1990, p.210. David Graeber insiste, quant à lui, sur l'existence d'une structuration sociale par la dette depuis cinq mille ans (contre l'idée d'un système généralisé d'échange, ou même de don). GRAEBER DAVID. *Dette : cinq mille ans d'histoire*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2013

œcuméniques qui témoignent d'un commerce à longue distance »[27]. Cette spécificité tient alors, prioritairement, à l'axiomatique, en tant que celui-ci renvoie à une forme d'englobement spécifique et qu'il implique le réagencement des relations entre les autres puissances, c'est-à-dire qu'il conduit à l'émergence de modalités différentes de coexistence entre les formations sociales. Les formations œcuméniques non-capitalistes « traversent simultanément les formations sociales les plus diverses »[28], structurant leur coexistence, assurant leur inter-dépendance et se développant en profitant de rapports différentiels :

> « (…) elle [l'organisation internationale] constitue un milieu intermédiaire entre différents ordres coexistants. Aussi bien n'est-elle pas économique ou commerciale exclusivement, elle est aussi bien religieuse, artistique, etc. C'est en ce sens qu'on appellera organisation internationale tout ce qui a l'aptitude de passer par des formations sociales diverses, simultanément, États, villes, déserts, machines de guerre, sociétés primitives. »[29]

C'est donc bien la gestion de la coexistence de formations sociales hétérogènes qui caractérise une formation œcuménique. Ainsi, confirme Sibertin-Blanc, le problème est bien de « savoir comment le capitalisme, comme organisation internationale, s'insère dans ce processus de ce type tout en lui imprimant une allure inédite »[30]. Inscrit ontologiquement dans un devenir-monde, puissance mondialisante, le capitalisme met nécessairement en rapport des formations sociales différenciés, structurant donc leur coexistence, agençant des modes et des rapports de production divers et, finalement, jouant et se développant lui-même sur leur hétérogénéité. Cependant, il ne se restreint pas à un rapport de coexistence extrinsèque, et n'est pas seulement un « milieu intermédiaire ». Il est intermédiaire mais tout en s'immisçant, simultanément, dans le fonctionnement même des autres formations sociales. L'axiomatique capitaliste, en même temps qu'elle surcode les relations extérieures entre formations sociales, s'intègre, aussi, à ces formations, et tout en les traversant, s'y déploie en tant que forme d'organisation collective autonome et différenciée. C'est ce passage d'un ordre de coexistence extrinsèque à un ordre de coexistence d'intrinsèque et, finalement, cette socialisation active de la puissance d'englobement, qui distingue le capitalisme de toutes les autres formations œcuméniques. Là où la puissance d'englobement se déployait entre des formations sociales hétérogènes, elle se déploie désormais, avec le capitalisme, à la fois *entre* et *à l'intérieur de* ces formations sociales. En découle la modification et l'inversion du schème de détermination.Alors que les formations sociales faisaient résulter l'émergence, le développement et la structure des formations œcuméniques, c'est désormais la formation œcuménique capitaliste qui organise, détermine et agence leur développement, leur activité et leurs structures sociales :

27 *MP*, p.542
28 *MP*, p.542
29 *MP*, p.543
30 SIBERTIN-BLANC Guillaume ; *op. cit.* p.164

> « C'est pourquoi le capitalisme marque une mutation des organisations œcuméniques ou mondiales, qui prennent une consistance en elles-mêmes : au lieu de résulter des formations sociales hétérogènes et de leurs rapports, c'est l'axiomatique mondiale en grande partie qui distribue ces formations, fixe leurs rapports, en organisant une division internationale du travail. »[31]

D'où des formations sociales qui, désormais, ne valent plus par et pour elles-mêmes, mais sont vouées à occuper une place, un rôle spécifique dans cette division internationale du travail. Non plus un développement autonome structuré par des facteurs endogènes mais la soumission à des contraintes hétéronomes, extérieures à la formation sociale. Reformulée en termes marxistes, l'analyse guattaro-deleuzienne fait de l'axiomatique capitaliste mondiale un processus, à la fois, de *subsomption formelle* (gestion différentielle de l'hétérogénéité des formations sociales) et de *subsomption réelle* (production / renforcement / effacement de cette hétérogénéité et auto-institution de lui-même en tant que mode d'organisation collective structurant); l'ajout de la seconde à la première distinguant le capitalisme des autres formations œcuméniques et fondant donc sa spécificité historique et ontologique[32].

Cette conceptualisation du capitalisme comme puissance d'englobement œcuménique spécifique permet alors aux auteurs de tenir ensemble deux positions analytiques *a priori* difficilement conciliables. D'un côté, elle lie une lecture du capitalisme comme entreprise de colonisation du monde, avec une axiomatique n'ayant de cesse d'élargir son cadre de développement et de déploiement, avec, d'un autre côté, une lecture qui appréhende son rapport aux autres formations sociales et qui affirme le caractère fondamental, pour l'analyse, de ce rapport. Plus précisément, la conceptualisation guattaro-deleuzienne du capitalisme coordonne l'idée d'un capitalisme sans dehors, en extension permanente et illimité, se substituant, assez agressivement par ailleurs, aux autres formations sociales, et la coexistence, évidente empiriquement, de l'axiomatique et des rapports sociaux capitalistes, avec des formations et des rapports sociaux hétérogènes, appuyant ainsi l'idée du capitalisme tolérant, en en profitant, l'hétérogénéité sociale (voire en l'entretenant et en la produisant).

On perçoit ici l'exigence, nécessitée par la constitution d'un nouvel ordre mondial et l'intégration – et la reconfiguration qu'elle induit – des États post-coloniaux au marché mondial, de penser la tendance de l'axiomatique capitaliste à coloniser *effectivement* le monde entier et, ainsi, sa confrontation à d'autres modes de production, à des rapports sociaux non-décodés et des

31 *MP*, p.567

32 Plusieurs fois explicitement évoquées, les deux formes de subsomption des rapports sociaux signalent, une nouvelle fois, l'importance de l'analyse marxienne et marxiste (puisqu'il s'agit de catégories largement appropriées par les divers courants du marxisme) sur la lecture guattaro-deleuzienne du procès capitaliste.

organisations collectives et communautaires profondément hétérogènes (et parfois non-étatisées). C'est ainsi, plus largement, la question de la transition économique – qui, une décennie après *Mille plateaux*, se posera avec une intensité inédite et des enjeux nouveaux – qui est abordée et qui, finalement, oblige l'analyse à penser le capitalisme de manière non-uniforme, en prenant en compte le fait qu'il n'est pas l'unique réalité sociale[33]. D'où l'inconsistance d'une exégèse assimilant l'œuvre à une analyse du capitalisme fordiste tel qu'il s'est développé jusqu'aux années 1960 et 1970, avec l'ordre mondial, l'agencement des équilibres de classe et la division international du travail correspondants ; c'est, à l'inverse, en vertu d'un capitalisme qui, déjà, se redéploie, de manière à laisser ouverte la question du devenir du capitalisme et en suivant l'intuition des dynamiques néolibérales que l'analyse guattaro-deleuzienne est élaborée.

b) La forme-Etat dans l'axiomatique capitaliste mondiale

La question générale du rapport au capitalisme aux autres puissances machiniques, et son contact avec des formations sociales hétérogènes, implique alors, en priorité, celle, plus spécifique, du rapport du capitalisme à l'État. Sur ce point, la conjoncture est une nouvelle fois déterminante. Si la question est une constante des débats théoriques depuis le XIXème siècle – chez et Engels, chez les marxistes du début du siècle, au sein du SPD allemand, mais aussi chez Weber, chez Keynes ou chez Polanyi – elle constitue un enjeu central, renouvelé par le phénomène fasciste, les expériences du « socialisme réel » à l'Est et l'évolution du PCF depuis 1920[34].

Une tendance du rapport capitalisme / État est d'abord dégagée, déterminée par l'axiomatique capitaliste et corrélée à l'ontologie de l'appareil étatique :

> « Dans la mesure où le capitalisme constitue une axiomatique (production pour le marché), tous les États et toutes les formations sociales tendent à devenir isomorphe, au titres de modèles de

33 La question rejoint les principales thématiques posées par l'analytique guattaro-deleuzienne ; accumulation primitive, constitution d'une main d'œuvre productive, répartition travail / surtravail, etc...

34 Rappelons qu'à la création du PCF en 1920, et jusqu'à à la stratégie d'alliance avec les gauches réformistes au début des années 1930, son intégration au champ institutionnel (reconnaissance en tant que parti politique, participation aux élections, légalité) n'était pas du tout évidente. Or, dès la fin des années 1960 (avec 1968 en exemple), le PCF, institutionnalisé, bureaucratisé, tend à ne devenir qu'un appareil électoral, ne fonctionnant que dans l'objectif de la conquête de positions de pouvoir, interrogeant ainsi quant à sa capacité – lorsque la question se pose encore – à relayer les dynamiques subversives et à assurer l'avènement d'une autre société.

réalisation : il n'y a qu'un seul marché mondial centré, le capitaliste, auquel participent même les pays socialistes. »[35]

Les États sont ainsi distinguées comme foyers d'accueil du capitalisme, permettant la réalisation de l'axiomatique, lui offrant un cadre de reterritorialisation. En fait, l'État permet et facilite l'axiomatique capitaliste du fait de sa substance, en tant qu'il est une puissance machinique particulière, de capture. Constituant un plan d'immanence uniforme, créant un milieu relativement homogène (codage juridique, contrôle du territoire, uniformisation des processus de subjectivation comme citoyen, comme population active, etc...), la capture étatique édifie une « unité supérieure, un ensemble forcé de coexistence au lieu du libre jeu des territoires entre eux et avec les lignages »[36] , c'est-à-dire, à l'inverse du codage immanent des sociétés primitives lignagières, recode les flux décodés, les adjoints au sein de cette « unité supérieure », sous l'égide du droit et de la loi, amis également en fonction d'une dynamique d'inclusion / exclusion formant un même mouvement, une même capture, concourant à la formation de masses / groupes / classes sociaux profitant, en fonction de leur statut, de ressources différentielles et entretenant ainsi des rapports conflictuels et des antagonismes. L'État est déjà un recodage, confronté à des flux décodés, tentant de se les approprier, échouant à le faire complètement :

« C'est même l'équivoque de ces appareils : à la fois ils ne fonctionnent qu'avec des flux décodés, et pourtant ne les laissent pas concourir ensemble, opère les conjonctions topiques qui valent pour autant de nœuds ou de recodages. »[37]

En découle, finalement, une binarité entre les flux décodés que l'appareil étatique parvient à recoder, et ceux qu'il échoue à s'approprier, et qui continuent de couler. C'est dans cet écart de la capture étatique que le capitalisme va trouver les conditions de son propre développement. C'est seulement en vertu de flux non recodés, que l'appareil étatique ne peut capturer, que le capitalisme est pensable. Ainsi, pour Deleuze et Guattari, le capitalisme n'est réalisable qu'en vertu de la présence et du développement avancé d'un appareil étatique (condition nécessaire non suffisante) :

« D'où l'impression des historiens quand ils disent que le capitalisme « aurait pu » se produire dès ce moment-là – en Chine, à Rome, à Byzance, au Moyen Age – que les conditions en étaient données, mais qu'elles n'étaient pas effectués ni même effectuables. »[38]

L'État est donc un préalable du capitalisme, le rend possible et lui est, semble-t-il, nécessaire, sans en être le facteur déclencheur ou le déterminant principal. Parce qu'il lui faut « toute une intégrale des flux décodés, toute une conjugaison généralisée », et parce que ces flux décodés ne peuvent

35 *MP*, p.544
36 *MP*, p.567
37 *MP*, p.564
38 *MP*, p.564

exister qu'en vertu de l'échec du surcodage étatique, qu'en vertu de flux qui fuient le plan général de recodage, le capitalisme entretient ontologiquement un lien de dépendance relative (et ambiguë) à l'égard de la forme-État (et de son incomplétude, incapacité de tout recoder). L'axiomatique se réalise alors sur des flux, décodés et non recodés, de travail et de richesse (« le flux de richesse non qualifié rencontre le flux de travail non qualifié »[39])

Pourtant, parallèlement, le capitalisme témoigne également, selon les auteurs, d'une tendance inverse, plus tardive, observable à compter du franchissement d'un nouveau seuil de déterritorialisation. Nécessitant l'État, émergeant en conséquence de la capture étatique, le capitalisme constitue également une formation sociale qui s'oppose à lui, en tant que son développement lui permet de s'en passer, en tant que son développement tend, à partir d'un certain point, et pour assurer sa continuité, à s'opposer à l'État :

> « Quand les flux atteignent à ce seuil capitaliste de décodage et de déterritorialisation (travail nu, capital indépendant), il semblerait précisément qu'il n'y ai plus besoin d'État (…). On peut faire aujourd'hui le tableau d'une énorme masse monétaire dite apatride, qui circule à travers les changes et les frontières, échappant au contrôle des États, formant une organisation œcuménique multinationale, constituant une puissance supranationale de fait, insensible aux décisions des gouvernements.»[40]

Le capitalisme inclut donc une dépendance originelle vis-à-vis de l'État et lui manifeste, au fil de son développement, une hostilité véhémente. Deleuze et Guattari proposent donc ici une lecture de la tendance néolibérale à restreindre le rôle de l'appareil étatique. D'où une conceptualisation de la dynamique capitaliste prenant en compte, dans *Mille plateaux*, les transformations néolibérales déjà à l'œuvre à la fin des années 1970. L'exemple de la masse monétaire circulant librement l'illustre. Enregistrant la fin du système monétaire internationale et la levée des conditions de restriction de la circulation du capital, les auteurs lient dynamique ontologique du capitalisme et contingence néolibérale, distinguant cette dernière comme *tendance* fondamentale :

> « Sous tous ces aspects, on dirait que le capitalisme développe un ordre économique qui pourrait se passer d'État. Et en effet le capitalisme ne manque pas de cris de guerre contre l'État, non seulement au nom du marché, mais en vertu de sa déterritorialisation supérieure. »[41]

Ainsi, le capitalisme néolibéral, engageant une déterritorialisation supérieure, c'est-à-dire correspondant à la subjectivation effective du capital (« quand le capital devient un droit actif »), s'assimile à une reconfiguration de grande ampleur des rapports entre État et capitalisme ; ce dernier, désormais détaché de son cadre fordiste et keynésien (avec ce qui le caractérisait :

39 *MP,* p.565
40 *MP,* p.566
41 *MP,* p.567

compromis de classe, maintien d'un équilibre relatif entre capital et travail, développement de mécanismes de redistribution sociale, importance et les prérogatives de l'État social).

Cette reconfiguration correspond alors à l'hégémonie du capitalisme par rapport aux autres formations sociales. Néanmoins, Deleuze et Guattari ne concluent pas pour autant au dépérissement et à la fin prochaine de l'État :

> « Avec le capitalisme, les États ne s'annulent donc pas, mais changent de forme et prennent un nouveau sens : modèles de réalisation d'une axiomatique mondiale qui les dépasse. Mais dépasser, ce n'est nullement se passer de... »[42]

Ici, les auteurs anticipent le thème, typiquement néolibéral, du dépassement des États, autant dans leur version éditoriale (analyse de la mondialisation comme dépassement et obsolescence de la forme-État) qu'idéologique (promotion anarcho-capitaliste d'un État libéral). A rebours de ce dépassement, c'est bien plutôt une reconfiguration de l'appareil et de la capture étatiques à laquelle nous assistons, structurée par la complète à la logique du capital et à l'entretien des conditions de son développement et de l'extension de son axiomatique (c'est-à-dire, en gros, l'accumulation).

Comment alors comprendre, analyser et caractériser cette reconfiguration ? Deux tendances sont dégagées par Deleuze et Guattari. 1/ D'une part, impliquée par l'hégémonie de l'axiomatique capitaliste, une tendance à l'*isomorphie* des États, réduits à des modèles de réalisation de l'axiomatique, hôtes du capital ayant vocation à lui offrir les meilleures conditions d'accueils possibles. La capture étatique et le pouvoir biopolitique sont mises au service de l'accumulation capitaliste, permettant d'identifier une dynamique de fond néolibérale (réduction du « coût du travail », course des gouvernements à l'investissement, politiques fiscales favorables, mécanismes de redistribution revus à la baisse, remise en cause de la part socialisée du salaire). C'est une des caractéristiques centrale de l'Empire, distinguée par Hardt et Négri (et fortement inspiré de l'appareil conceptuel guattaro-deleuzien), où l'État se mue en opérateur devant assurer la reterritorialisation nationale du capital, délaissant ses prérogatives économiques, n'étant destiné, en cas de besoin, qu'à la création de marché, créant, finalement, les conditions de marchés libres et dérégulés et se rabattant, en grande partie, sur ses fonctions répressives, guerrières et policières[43]. 2/ D'autre part, une tendance à la *polymorphie* / *hétéromorphie* des États qui, tout en étant intégrés au marché mondial, ne peuvent être réduits les uns aux autres, se développent différemment et sont objectivement hétérogènes[44].

---

42 *MP,* p.568

43 HARDT Michael et NEGRI Antonio ; *Empire*, Exils, Paris, 2000, pp.395 à 424

44 Les deux tendances ne sont pas contradictoires, mais se complètent ; l'isomorphie (c'est-à-dire l'intégration en tant que modèles de réalisation du marché mondial) n'étant pas homogénéisante (intégration différentielle et modèle de réalisation non identiques).

Si la première tendance est la conséquence directe de la subsomption réelle des États par le capitalisme, la seconde tendance permet l'identification de spécificités étatiques, rendant elle-même possible une catégorisation des États capitalistes contemporains. Deleuze et Guattari identifient alors deux pôles, deux sous-formes étatiques, respectivement social-démocrate et totalitaire :

> « Il y a dans le capitalisme une tendance à ajouter perpétuellement des axiomes (…). Il y a notamment multiplication d'axiomes quand on organise un marché intérieur intégré qui concourt avec les exigences du marché extérieur. Des axiomes pour les jeunes, pour les vieux, pour les femmes, etc. On pourrait définir un pôle d'État très général, « social-démocratie », par cette tendance à l'adjonction, à l'invention d'axiomes en rapport avec des domaines d'investissement et des sources de profit (…). La tendance inverse n'est pas moindre dans le capitalisme : tendance à retirer, à soustraire des axiomes. On se rabat sur un très petit nombre d'axiomes qui règlent les flux dominants, les autres flux recevant un statut dérivé de conséquence (fixé par des théorèmes qui découlent des axiomes), ou laissés dans un état sauvage qui n'exclut pas l'intervention brutale du pouvoir d'État, au contraire. C'est le pôle d'état « totalitarisme » qui incarne cette tendance à restreindre le nombre d'axiomes, et qui opère par promotion exclusive du secteur externe, appel aux capitaux étrangers, essor d'une industrie tournée vers l'exportation de matériaux bruts ou alimentaires, effondrement du marché intérieur. »[45]

Les catégories « social-démocrate » et « totalitaire » sont donc réinvesties et ironiquement subverties par rapport à leur usage dominant (notamment pour ce qui est du second, servant alors à qualifier les États socialistes). La catégorie « totalitaire », dont la référence explicite est le Chili de Pinochet – laboratoire néolibéral et création de l'école de Chicago – vient répondre à l'interrogation analytique posée par l'émergence – Chili en tête, donc – d'États ultra-répressifs et pratiquant, par ailleurs, des politiques économiques, disqualifiant l'État comme acteur économique (privatisation massive, dérégulation des flux financiers, fin de l'indexation des salaires, etc.) et le réduisant à son rôle policier (avec accentuation et radicalisation et de la violence d'État et de ses formes). Mais, surtout, les auteurs, avec ces deux catégories et, d'avantage, en affirmant la possibilité de la simultanéité des deux tendances, donnent à penser un des éléments fondamentaux de l'ère néolibérale. 1/ D'une part, précisant que le pôle l'État capitaliste social-démocrate multiplie les axiomes « en rapport avec des domaine d'investissement et des sources de profit », ils enregistrent le fait que l'État n'agit désormais sur les rapports et le mode de production qu'en deuxième main, soumis à leur détermination par l'axiomatique et réduit, finalement, non à encadrer, mais à favoriser, cette axiomatique (accumulation et profit). État social actif, politiques de retour à l'emploi, prise en charge et appropriation, parfois productive et quasi-informelle, des chômeurs, développement d'une législation ayant pour objet les questions culturelles, conduite dune économie de guerre en temps de

45 *MP*, pp.577-578

paix, création de marchés fictivement libres et non-faussés, etc... ; ces éléments forment la nouvelle constellation des domaines d'action gouvernementale, à côté donc de l'organisation de la production, à côté d'une axiomatique désormais structurante – et c'est en cela, en référence à ce qui a été dit précédemment que le capitalisme manifeste une capacité à subsumer réellement les rapports sociaux ; le capitalisme néolibéral incarnant la réalisation de cette tendance vis-à-vis de l'appareil étatique. 2/ D'autre part, ils intègrent à l'analyse la question de l'État minimal – comme tendance, rappelons-le – en présentant, contre la théorie éliasienne de la civilisation (pacification des rapports sociaux et triomphe de l'État de droit)[46], « l'intervention brutale du pouvoir d'État » comme prise en charge des flux non axiomatisés, comme recodage autoritaire.

Il nous semble alors que la dynamique néolibérale doit se lire comme coexistence de ces deux tendances, qui se complètent :

> « Or l'une [tendance] ne va pas sans l'autre, soit en deux lieux différents mais étroitement liés, toujours en prise l'une sur l'autre, et même l'une dans l'autre, constituant la même axiomatique. Un exemple typique serait le Brésil actuel, avec son alternative ambiguë « totalitarisme-social démocratie ». »[47]

Et c'est partout, aujourd'hui, certes avec des degrés, une répartition et une distribution par tendance différents, que l'on voit fleurir cette ambiguïté, avec des appareils étatiques qui, à la fois, s'appliquent à offrir les meilleures conditions d'accueil au capital (mise à disposition potentielle d'une main d'oeuvre, zones défiscalisées, subventions diverses, mise à disposition d'infrastructures) tout en développant des systèmes répressifs innovants, souvent structurés par la volonté de concilier sanction pénale et activité productive, en assurant, notamment dans les pays sous-développés, la périclitation des révoltes ouvrières et paysannes, voire en légalisant certaines formes de violence d'État[48].

46 ELIAS Norbert ; *La Dynamique de l'Occident*, Presses Pocket, Paris, 2003

47 *MP*, p.579

48 On pourrait même considérer que l'État capitaliste social-démocrate se renouvelle au travers d'un pôle totalitaire, à savoir par l'adjonction d'axiomes de contrôle des populations, d'une version modulatoire (État social actif et entretien biopolitique de la main d'œuvre en vertu des besoins potentiels du capital) jusqu'à une version autoritaire (répressions ouvertes et de masse, ségrégation ethnico-raciale). En fait, il y a là une dialectique permanente dont les termes sont indiscernables, puisque même « les flux laissés dans un état sauvage » (MP, p.578) sont codés par cette sauvagerie, avec la forte probabilité de leur axiomatisation, de leur intégration différentielle au plan du capital (avec la permanence / reconstitution de flux sauvages, et ainsi de suite).

c) Néolibéralisme et archéo-capitalisme

En prenant en compte la persistance de termes hétérogènes à l'intérieur du marché mondial intégré et de l'axiomatique, l'analyse guattaro-deleuzienne assimile le capitalisme à un mouvement permanent, à la fois réagencement constant et complémentaire des formations sociales et détermination et appropriation plus ou moins rigides des rapports sociaux et des modes de production. La question de la nouveauté du capitalisme, non par rapport aux formes antérieures d'organisation collective, mais par rapport à l'antériorité de son propre développement (qu'est-ce qui distingue le régime capitaliste contemporain ?), est donc centrale. Si le capitalisme invente inlassablement et « est toujours par nature néo-capitalisme »[49], l'interrogation autour de la manière dont est produite la nouveauté, dont l'axiomatique innove et crée nécessite une réponse spécifique. Ne faisant en aucun cas face à des contradictions donnés une fois pour toutes et étant un néo-capitalisme dans la mesure où il n'a de cesse d'affronter et de déplacer ses limites immanentes, le capitalisme doit être appréhendé à la lumière de ses pointes et de la façon dont il se confronte à ses ces limites. Il nous semble alors que Deleuze et Guattari perçoivent, dans le capitalisme néolibéral, une tendance à affronter et à déplacer ses limites par la réactivation d'archaïsmes, par le déploiement de néo-archaïsmes, concernant autant les formations sociales qu'il réinvestit que les processus qu'il met lui même en œuvre pour assurer la nouvelle phase de son développement.

Le premier néo-archaïsme du capitalisme néolibéral se manifeste par la réappropriation et le réinvestissement, par l'axiomatique, de formations sociales que la dynamique capitaliste avait eu tendance à effacer. Deux d'entre elles semblent alors, selon la lecture de Deleuze et Guattari, être privilégiées.1/ « Le capitalisme a réveillé l'Urstaat, et lui donne de nouvelles forces »[50] indiquent en premier lieu les auteurs. Alors que le capitalisme avait pu se développer en fonction d'u appareil étatique largement développé, son nouvel état d'avancement fait réémerger un Etat originaire, non parce que des État seraient, ici ou là, nouvellement créés – l'Urstaat ne désigne pas un avancement temporel – mais parce que, au sein des État déjà existants, se développe des sous-ensembles, segments de l'appareil étatique, se comportant comme État originaire, occupé à la reconstitution de stocks, recodant l'unit territoriale qui prévaut. Et c'est l'axiomatique qui commande, ou du moins appelle, le phénomène, et l'impératif de l'intégration optimale au marché mondiale qui le nécessite.
2/ Deleuze et Guattari notent ensuite le développement d'une machine de guerre mondiale, l'identifiant comme penchant du marché mondial intégré, « puissance du continu, liée à l'axiomatique, et pourtant qui la déborde »[51]. Renvoyant à la « macropolitique de la sécurité – micropolitique de la guerre » précédemment évoquée, la machine de guerre est également réveillée

49 *AŒ*, p.30
50 *MP*, p.575
51 *MP*, p.582

par le capitalisme, à la fois politique de la guerre et politique de la paix, axiomatisation du conflit et de sa potentialité. « Puissance de destruction, de guerre », cette machine de guerre est saisie par le capital, « incarnée dans des complexes technologiques militaires, industriels et financiers, *en continuité les uns dans les autres* »[52] (nous soulignons). Prenant en cmpte la course à l'armement de la guerre froide et le régime civil ambigu qui l'accompagne (à la fois guerre et paix, paix parce qu'il y aura guerre, guerre parce qu'il faut la paix) et qui est en fait un régime de guerre totale (avec sa déclinaison sur la plan de l'ordre et de l'ennemi intérieurs), mais également l'émergence des conflits localisés, des politiques anti-terroristes et de la généralisation de l'ennemi quelconque, Deleuze et Guattari perçoivent donc le développement d'une machine de guerre mondiale d'un nouveau genre qui pérennise en temps de paix, et qui ne peut, fondamentalement, exister qu'en temps de paix, mais qui radicalise, parallèlement, la perspective de la guerre – une guerre totale et apocalyptique. Plus précisément, la machine de guerre mondiale est un fascisme sans référence étatique, déterritorialisée et niant la possibilité même de sa reterritorialisation. D'où une guerre qui sera la dernière et qui, du point de vue de son approvisionnement, n'a pas de limite. On comprend ainsi aisément le lien établi par les auteurs entre le capitalisme contemporain et cette machine de guerre mondiale : la guerre devient objet privilégié d'accumulation de manière non plus ponctuelle et périphérique (ouverture de marchés ou déplacement des contradictions) mais permanente, jusqu'à l'indistinction du temps de paix et du temps de guerre (« Les guerres étaient devenues des parties de la paix »[53]). Et on pourrait ajouter à cela la réinvestissement des formations urbaines, ou néo-urbaines, qui se sont, ces dernières décennies, développer de façon exponentielle[54]. Les grandes métropoles[55] constituent désormais des formations sociales à part entière, dont le développement est structuré par l'intégration et l'acquisition de positions stratégiques dans le marché mondial. Ces formations néo-urbaines semblent également fonctionner, conformément à la qualification guattaro-deleuzienne, sur le mode de la polarisation, développant un centre ainsi que des zones périphériques allouées à des segments productifs limités, parfois même mono-sectorielles, et laissant apparaître des sous-territoires extrêmement différenciés (activités, mais aussi infrastructures, populations). Elles sont elles-mêmes de nouveaux modèles de réalisation du capital ; réalisation qui s'effectue de manière spécifique, souvent en rapport avec l'organisation d'événements culturels (eux-mêmes en rapport avec les douces politiques de « réhabilitation urbaine ») et selon un schème particulier (implantation

52 *MP*, p.582
53 *MP*, p.583
54 En témoigne le développement, ces dernières années, d'une sociologie urbaine critique (Henri Lefebvre, David Harvey, Mike Davis), de laquelle se détache un modèle urbain à la fois autonome et intégré au marché mondial et sur lequel se greffe l'axiomatique capitaliste.
55 Nous pensons notamment, et de manière symptomatique, à Rio, Marseille, Istanbul, Manchester, Marrakech, Los Angeles.

capitalistique massive et éphémère, mise à disposition publique d'infrastructures, arrivée d'un capital fixe)[56].

Le second néo-archaïsme se manifeste, quant à lui, par l'importance de mécanismes contemporains d'accumulation déstabilisant les distinctions territoriales et tendant à confondre, en un même lieu, à l'intérieur même des formations sociales, des logiques de sous-développement et de développement de pointe :

> « Et les États du centre n'ont pas seulement affaire au tiers-monde, ils n'ont pas seulement chacun un tiers-monde extérieur, mais il y a des tiers-mondes intérieurs qui montent en eux et les travaillent du dedans. »[57]

Alors que l'axiomatique capitaliste avait développé, selon un long processus historique, une division nette entre son centre et sa périphérie – division matérialisée politiquement par l'impérialisme colonial – sa transformation contemporaine déstabilise et tend à estomper ce grand partage. La nouvelle dynamique opère de nouvelles distinctions au travers même des ensembles (centre et périphérie) déjà constitués, remettant en cause leur catégorisation comme tels. D'une part, la périphérie (États post-coloniaux et sous-développés) devient source d'investissement, avec l'introduction parcellaire de modes de production capitalistes (agriculture intensive, haute industrie) et la génération d'une plus-value importante. D'autre part, le centre historique, simultanément, se transforme en économie post-industrielle, accueillant, de manière exclusive, les industries de pointe (informatique, électronique, aérospatiale...) et privilégiant le secteur tertiaire (services, mais également conception de produits et travail cognitif dont la confection est délégué aux pays sous-développés), et assiste au développement de périphéries intérieures, centrales par leur position géographique, mais au statut subalterne et au développement retardé par apport au(x) centre(s) du centre :

> « Plus l'axiomatique mondiale installe à la périphérie une haute industrie et une agriculture hautement industrialisée, réservant provisoirement au centre les activités dites post-industrielles (automation, électronique,informatique, conquête de l'espace, surarmement...), plus elle installe dans le centre aussi des zones périphériques de sous-développement, des tiers-mondes intérieurs, des Sud intérieurs. »[58]

Nous assistons donc, avec la dynamique néolibérale, à un phénomène de « périphérisation intérieure » : à la colonisation de la périphérie, à sa centralisation, opérée par l'axiomatique

56 HARVEY David ; *Géographie de la domination*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2011. Harvey montre comment, en prenant notamment l'exemple de Barcelone, comment les villes, à la fois, mettent en avant et scène leur « patrimoine culturel » afin d'attirer les investissements et impulsent, au travers de l'action publique ou de projets de rénovation, une intense ségrégation spatiale, ethnique et sociale.

57 *MP*, p.585

58 *MP*, p.585

capitaliste correspond la reconstitution de la périphérie dans le centre historique, dans les pays-développé – c'est cela le tiers inclus, le tiers-monde intérieur. La binarité des antagonisme éclatent ainsi. Non seulement a la distinction géographique entre centre et périphérie perd son centre, mais les antagonismes internes, notamment dans les pays développés où ils étaient centrés sur le travail, volent également en éclat. La « périphérisation intérieure » du centre implique alors la naissance de masses nouvelles, essentiellement constituées par les nouvelles formes de travail (et l'organisation de son manque et de son inexistence relative) : masses précarisées et allocataires de l'assistance étatique, zones de pauvreté accrue (bidonvilles, ghettos urbains), nouvelles marges, réémergence d'un *lumpenprolétariat*, restructuration du prolétariat par l'arrivée de populations immigrées (qui, ironiquement, représentent la majeure partie du tiers-monde intérieur ; réactualisation, dans le centre, de la périphérie et du tiers-monde historiques). D'où un ordre extrêmement fragmenté, pouvant paraître étranger à toute cohérence d'ensemble : périphéries à l'intérieur des Etats développés, périphéries continentales (illustré par la situation européenne et la clivage et l'intgréation différencié au marché mondial entre l'est et l'ouest), centres et périphéries réagencées à l'intérieur des pays sous-développés, etc... Et le *patchwork* se prolonge à des dimensions inférieures (à l'intérieur des villes, notamment).

Proposant, en la confrontant aux thèses d'Etienne Balibar (« hypothèse coloniale généralisée ») et de David Harvey (« accumulation par dépossession »), une lecture extrêmement stimulante de l'analyse guattaro-deleuzienne, Sibertin-Blanc lie ce phénomène de périphérisation intérieure aux nouvelle formes d'accumulation capitaliste à l'œuvre dans le centre historique, ou plutôt à la réactualisation des formes primitives de l'accumulation[59]. On rejoint bien là l'hypothèse, défendue par Deleuze et Guattari et déjà présente chez Rosa Luxembourg, de la permanence de l'accumulation primitive, de son éternel recommencement[60]. Les deux dynamiques – réactivation de formations sociales et périphérisation intérieure – semblent alors dessiner un capitalisme contemporain qui, pour affronter et déplacer ses limites, se renouvelle par son origine. Le capitalisme néolibéral se présente alors, chez Deleuze et Guattari, comme « archéo-capitalisme », reproduisant certains des processus sociaux qui avaient caractérisé son émergence (nouvelle vague de prolétarisation, nouvelles *enclosures* et nouvelles formes de propriété privée, phase exponentielle d'accumulation et de concentration des richesses, expropriations brutales...)[61].

59 SIBERTIN-BLANC Guillaume ; *op.cit.* p.193

60 En découle une lecture totalement différente de la théorie des cycles économiques.

61 Insistant, sur le caractère violent de la nouvelle phase d'accumulation à l'œuvre depuis les années 1980, Sibertin-Blanc caractérise ainsi également le néolibéralisme comme archéo-libéralisme, renouant avec la brutalité avec laquelle s'était constitué l'économie de marché à partir du XVIIème siècle. Sur cette question voir également LOSURDO Domenico ; *Contre-histoire du libéralisme*, La Découverte, Paris, 2013

3. Capitalisme néolibéral et processus de subjectivation contemporains

a) La production subjective du capitalisme contemporain : individualisation et pluralisation

En tant que machine sociale et forme d'organisation collective, le capitalisme, non seulement, définit un ordre globale de coexistence (des activités, des individus, des formations sociales hétérogènes), une macropolitique mondiale d'ensemble, mais correspond également à une micropolitique, à une structuration normative de l'ensemble des activités humaines et sociales, normant le quotidien, produisant le cadre des relations interpersonnelles et marquant les corps. Parce qu'il est un objet politique, le capitalisme engage un système d'organisation macroscopique (macropolitique) et un ensemble de processus de subjectivation, plus ou moins différenciés, relativement complémentaires (micropolitique) ; ces deux dimensions, ces deux référentiels s'alimentant et se répondant.

Par conséquent, ces processus de subjectivation connaissant également des dynamiques multiples, des tendances évolutives, elles-mêmes correspondant, dans u rapport de dépendance et de causalité réciproques, aux transformations structurelles du capitalisme. Ainsi, au tournant identifié dans *Mille plateaux* et au changement de régime du capitalisme, correspondent de nouveaux processus de subjectivation, caractéristiques de cette évolution et y faisant écho.

Deleuze et Guattari distinguent alors, comme évolution majeure, la transformation des conditions mêmes de la production subjective. La transformation du capitalisme et les nouvelles caractéristiques de déploiement de l'axiomatique conduisent au bouleversement du cadre d'application de cette production. Ce cadre d'application semble désormais se faire toujours plus précis, toujours plus détaillé :

> « Quand la machine devient planétaire ou cosmique, les agencements ont de plus en plus tendance à se miniaturiser, à devenir de micro-agencements. Suivant la formule de Gorz, le capitalisme mondial n'a plus comme élément de travail qu'un individu moléculaire, ou molécularisé, c'est-à-dire de masse. »[62]

C'est là une transformation fondamentale. Un mouvement de molécularisation, d'individuation, caractérise la production subjective capitalisme. Celle-ci n'agit plus sur des classes ou des groupes sociaux, mais travaille désormais sur l'individu lui-même, le constituant comme tel et s'y adaptant. De manière similaire à Foucault, Deleuze et Guattari prennent ici acte du fait que la production subjective, en l'occurrence capitaliste, ne va pas sans la production spécifique d'un sujet lui-même,

62 *MP*, p.263

en tant que référentiel d'application de la production subjective. La production subjective ne s'applique pas à un objet prédéterminé (homme, individu, capitaliste, consommateur, etc...) mais constitue cette objet. Ainsi la production de l'homme enfermé foucaldien est autant une production de l'enfermement et de l'enfermé que de l'homme lui-même. Et c'est bien ce second terme qui, avec le nouveau régime capitaliste, se voit modifié, pour être considéré de manière autonome, toujours détaché de son environnement et de sa socialité, toujours détaché de la masse et du groupe social auxquels il appartient.

Deleuze et Guattari entrevoient ainsi le renouvellement du capitalisme par individualisation de l'axiomatisation. Celle-ci s'attache désormais à produire un individu qui se pense comme tel ; individu autonome, débarrassé du carcan des appartenances collectives, autonome parce qu'individu, libre parce qu'ayant le libre choix de ses options et parce qu'aucune communauté de référence ne commande désormais ce choix. Ceci implique alors un rapport nouveau du capitalisme aux devenirs individuels[63]. Le capitalisme industriel enfermait et confinait les devenirs, leurs ôtant toute possibilité de bifurcation, toute possibilité de différenciation et les restreignant à des assignations identitaires strictes et rigides. Le grand enfermement décrit par Foucault, fut ainsi tout autant celui des corps et des âmes que des trajectoires de vie. D'où un capitalisme essentiellement répressif, disciplinaire, condamnant la possibilité même d'une différence et où « ce qui est enfermé c'est le dehors »[64]. A rebours, le capitalisme contemporain ne limite plus son action, et son axiomatique, au strict enfermement de la différence. Désormais, « au croisement de toutes sortes de formation (…), il invente »[65] et procède, d'avantage qu'à leur répression, à la modulation différentielle des devenirs. C'est alors précisément la différence, le dehors et le virtuel que le capitalisme contemporain s'attache à capturer ; non plus à réprimer, à neutraliser, à empêcher mais à réguler, à conduire.

On voit bien là émerger un nouveau cadre de référence ; L'individualisation et le travail d'un individu moléculaire vont de pair avec la captation des différences, avec leur modulation. Ce cadre de la production subjective du capitalisme inaugure alors un capitalisme de la vente, c'est-à-dire tourné vers la captation de marchés de consommation, toujours plus ciblés, toujours plus individualisés, micro-marchés avec leurs micro-publics au travers desquels se constituent des consommateurs. En ce sens, le capitalisme contemporain correspond, d'avantage qu'à une société de la consommation, à une société des consommations, et des consommateurs, et dont on peut certes,

63 Cet élément est en lien direct avec le développement de sociétés de contrôle et du renouvellement des techniques d'encadrement des comportements qui, eux mêmes, « ne sont pas des évolutions technologiques sans être plus profondément une mutation du capitalisme », DELEUZE Gilles ; *Pourparlers,* Editions de minuit, Paris, 1990, p.244

64 DELEUZE Gilles ; *Foucault*, Éditions de minuit, Paris, 1986 p.103

65 *MP,* p.30

dénoncer l'accroissement exponentielle de production / destruction, mais qui, surtout, tend à imposer une communauté de sujets-consommateurs, définis par leurs différences réciproques et par l'accès différencié – plus ou moins intensif, plus ou moins aisé et selon des « préférences » - à des marchés démultipliés et miniaturisés.

Avec le capitalisme contemporain, Deleuze et Guattari distinguent donc un nouveau régime de subjectivation où l'axiomatique fonctionne désormais par la pluralisation pluralité des régimes et processus de production subjective, tolérant et produisant de subjectivités différenciés dont elle détermine elle-même les conditions de différenciation et l'univers des possibles. D'avantage, l'axiomatique s'érige en unique instance de différenciation – différenciation par le marché et la consommation – et le plan d'immanence du capital, tout en demeurant comme tel, se parcellise et intègre les subjectivités de manière plurielle et différenciée[66]. Il s'agit désormais de gérer le comportement de manière différentielle, de « l'onduler, de le mettre en orbite, sur faisceau continu »[67]. Ainsi, les auteurs anticipent, avec cette analyse de la pluralisation de l'axiomatique capitaliste, l'une des dynamiques fondamentales du capitalisme contemporain, à savoir la diversification des conditions sociales, à commencer par celles des formes de travail. Alors qu'il pouvait se concevoir comme instance unifié, comme processus d'enregistrement et d'axiomatisation unifié, le travail perd son uniformité : multiplication des statuts, formes de travail précaire, main d'œuvre organisée ne flux tendus, etc... Les multiples références aux travaux opéraïstes (analysant les nouvelles formes du travail comme processus de subjectivation potentiellement nouveaux) montraient déjà la préoccupation guattaro-deleuzienne pour ce phénomène ; l'insistance sur l'individu molécularisé comme élément de travail du capitalisme contemporain la confirme et ouvre une piste d'analyse comme renouvellement de l'axiomatique – la diversification des formes de travail et l'éclatement de la norme salariale étant centraux dans ce renouvellement.

b) Assujettissement social et asservissement machinique

En conséquence de ce capitalisme qui subjectivise autrement et selon une dynamique globale à d'individualisation et de pluralisation, la substance des processus de subjectivation

66 En faisant une lecture similaire de Deleuze et Guattari, Lazzarato inverse alors la définition du capitalisme comme mode de production pour le qualifier comme « production de mondes ». LAZZARATO Maurizio ; *Les Révolutions du capitalisme*, Éditions Amsterdam, Paris, 2004, p.261

67 DELEUZE Gilles ; *Pourparlers*, ed.cit. p.244

contemporains est également modifiée, impliquant des configurations différentes et formant une constellation inédite. Ainsi, précisons-le, ces tendances d'individualisation et de pluralisation ne supposent en rien la disparition de conditions subjectives partagées.

Celles-ci ont alors prinipalement trait, selon Deleuze et Guattari, au rapport qu'instaure l'axiomatique entre les sujets, entre les individus, et la constitution de la machine sociale, c'est-à-dire, essentielllement à la manière dont les sujets font société, et machine, à la configuration que cela implique entre les individus et les objets et, finalement, au statut, objectif et symbolique, de l'individu en tant qu'il est intégré au plan du capital (comme producteur, comme consommateur, etc...). L'axiomatique capitaliste contemporaine et, par conséquent, la manière dont les individus sont intégrés au plan d'immanence du capital, signalent alors, selon Deleuze et Guattari, deux processus de subjectivation majeurs, appréhendés selon les notions d'*asservissement machinique* et d'*assujettissement social.*

L'assujetissement social renvoie à la constitution d'un sujet en rapport avec un objet extérieur, en référence à une extériorité autonome :

> « Il y a assujettissement lorsque l'unité supérieure constitue l'homme comme un sujet qui se rapport à un objet devenu extérieur, que cet objet soit lui-même une bête, un outil ou même une machine : l'homme n'est alors plus composante de la machine, mais ouvrier, usage..., il est assujetti à la machine (…). »[68]

L'axiomatique capitaliste implique un processus de subjectivation dont la référence extérieure est le capital, par rapport auquel on se situe (qu'on y est accès ou non, qu'on en possède ou qu'on en soit dénué). Cela implique un assujettissement dans la mesure où la référence bien une référence extérieure à l'individu lui-même et, surtout, dans la mesure où ce n'est plus l'individu qui est sujet (dans un sens positif, unité supérieure qu'il conviendrait de satisfaire) mais bien le capital[69] :

> « Quant au travailleur « libre » ou nu du capitalisme, il pousse l'assujettissement à son expression la plus radicale, puisque les procès de subjectivation n'entrent même plus dans les conjonctions partielles qui en interrompraient le cours. En effet, le capital agit comme point de subjectivation constituant tous les hommes en sujets, mais les uns, les « capitalistes », sont comme les sujets d'énonciation qui forment la subjectivité privé du capital, tandis que les autres, les prolétaires, sont les sujets d'énoncé, assujettis aux machines techniques où s'effectue le capital constant. »[70]

Néanmoins, l'assujettissement social est essentiellement opéré par l'appareil étatique ; opération

68 *MP*, pp.570-571

69 On rejoint ici l'affirmation centrale de la *Wertkritik* (Vincent, Kurz, Jappe) actuelle, qui peut être résumé ainsi : dans le capitalisme, l'unique sujet est la valeur, soit le capital lui-même et non les capitalistes ou autres entrepreneurs, travailleurs, propriétaires.

70 *MP*, p.571

dont l'État-Providence de la période fordiste, avec l'institutionnalisation du salariat auquel il correspond, est caractéristique. Ainsi l'assujettissement social n'est qu'indirectement fonction de l'axiomatique, et demeure corrélé à un ensemble de contingences nationales (compromis, état des résistances collectives, cadre juridique) :

> « Or l'assujettissement social, comme corrélat de la subjectivation, apparaît beaucoup plus dans les modèles de réalisation de l'axiomatique que dans l'axiomatique elle-même. C'est dans le cadre de l'État-nation, ou des subjectivités nationales, que se manifestent les procès de subjectivation et les assujettissements correspondants. »[71]

L'État opère l'assujettissement social concomitant à l'organisation capitaliste du travail, opérant les ruptures de classe, officialisant et institutionnalisant le salariat et permettant son organisation territorial. La tendance contemporaine à la subsomption de l'appareil étatique par l'axiomatique implique alors l'adaptation de l'assujettissement social aux nouveaux modes d'axiomatisation des flux. La référence demeure le capital et, même, pourrait-on ajouter, devient unanimement, le capital (érosion, de fait, du sujet-citoyen), et l'opérateur demeure l'appareil étatique. Celui-ci réeffectue alors un travail d'institutionnalisation, en prenant acte de l'éclatement du salariat, en intégrant à son appareil juridique des formes précarisées du travail[72] et plus globalement, en s'adaptant aux nouvelles exigences du capital. Ainsi, pour Deleuze et Guattari, tout comme ils continuent d'avoir une réalité dans l'ordre mondial, les États continuent à marquer les processus de subjectivation, demeurant un agent intégrateur et un référent subjectif signifiant. En prolongeant l'analyse dans le domaine du travail, on peut remarquer que l'appareil étatique contemporain est, au vu de l'organisation contemporaine du travail, un vecteur majeur de subjectivation, notamment en tant qu'instance de prise en compte du chômage. La gestion du non-travail et des sujets exclus du marché du travail constitue alors une production subjective à part entière, destiné à entretenir une main d' œuvre susceptible d'être réintégré, à la maintenir dans un état métastable et flottant entre activité et passivité. L'État met alors en œuvre, dans cette optique, et sous couvert d'État social actif et de politiques de retour à l'emploi, un ensemble de dispositifs (contrôle de l'activité de recherche d'emploi, droits sociaux restrictifs, bilans personnels réguliers...) et de discours (culpabilisation, gestion active de son temps d'inactivité). Les politiques de gestion du chômage sont alors les vecteur d'un processus de subjectivation spécifiques, au travers duquel l'individu subit les injonctions être entrepreneur de soi et à disposer efficacement de son capital humain[73]. L'exemple

71 *MP*, pp.571-572

72 Anne-Sophie Beau montre ainsi que les formes de travail précaire existaient, de manière informelle, depuis le début du développement du salariat, notamment dans les emplois tertiaires et féminisées. Le tournant néolibéral n'invente pas ces formes, mais correspond à leur institutionnalisation, à leur officialisation et à leur légalisation. BEAU Anne-Sophie ; *Un Siècle d'emploi précaire,* Payot, Paris, 2004

73 Sur ce point, voir LAZZARATO Maurizio ; *La Fabrique de l'homme endetté. Essai sur la condition néolibérale*, ed.cit., pp.76 à 94

est alors typique d'une subjectivation impliquée par l'axiomatique, générée par elle (chômage) et répondant à ses besoins, mais opérée par les modèles de réalisation, à savoir les États, qui en sont les opérateurs directs.

La nouveauté de la production subjective du capitalisme contemporain réside alors dans la réactualisation d'un asservissement machinique, d'un nouveau type et aux formes nouvelles. L'asservissement machinique correspond à la formation d'un sujet lui-même intégré à une machine, lui-même partie d'un objet social global :

> « Il y a asservissement lorsque les hommes sont eux-mêmes pièces constituantes d'une machine, qu'ils composent entre eux et avec d'autres choses (bêtes, outils), sous le contrôle et la direction d'une unité supérieure. »[74]

L'asservissement machinique sert donc à désigner l'intégration de l'individu à un dispositif d'ensemble, jusqu'à crée un écosystème autonome par le concours de l'intégration des autres individus (et celle des objets, des outils, des bêtes). Plus précisément, il désigne l'agencement des individus permettant le développement d'une machine productive à laquelle, précisément, cet agencement est soumis. Alors que le capitalisme industriel tendait, avec le concours de l'État, à substituer à l'assujettissement social à l'asservissement machinique, la tendance contemporaine néolibérale, tout en adaptant l'assujettissement, réinvestit, au travers de nouvelles conditions technologiques, l'asservissement machinique :

> « Quant à l'axiomatique même, dont les États sont les modèles de réalisation, elle restaure et réinvente, sous de nouvelles formes devenues techniques, tout un système d'asservissement machinique. »[75]

Dès lors, les individus ne sont pas usagers de la machine en question, mais les parties constituantes, ils n'utilisent pas cette machine mais y sont intégrés de manière quasi-organique. En soulignant l'importance des nouveaux outils techniques (informatique et cybernétique), Deleuze et Guattari les lient à une production subjective à part entière, inaugurant des « systèmes-machines, réversibles et récurrents »[76], au sein desquels les individus deviennent des « pièces intrinsèques ». Ainsi, l'asservissement machinique contemporain reconfigure la machine elle-même ; celle-ci n'étant plus un objet extérieur mais, en intégrant l'individu, le couple à la machine et correspond à un système anthropo-mécanique. Il n'y plus d'utilisation mais un fonctionnement de l'un par l'autre, activation de l'objet par l'homme, activation de l'homme par l'objet. La mutation subjective est conséquente. L'individu se dissout dans ce système anthropo-mécanique, jusqu'à devenir un « *dividuel* »[77],

74 *MP*, p.570
75 *MP*, p.572
76 *MP*, p.572
77 DELEUZE Gilles ; *Pourparlers*, Editions de minuit, Paris, 1990, p.244

fonctionnant avec l'objet, avec les machines cybernétiques et informatiques, et en vertu d'elles. L'asservissement machinique est un processus de subjectivation qui, finalement, désubjectivise, rendant flous les contours de la distinction homme / machines, établissant entre eux une complémentarité rigide, et rendant impossible toute existence humaine hors d'un lien permanent avec les machines. Les sujets et les énoncés d'énonciation se brouillent, jusqu'à correspondre à des flux indéterminés d'information en circulation. Deleuze et Guattari montrent ainsi, à travers cet asservissement machinique, la manière dont l'axiomatique inaugure un nouveau champ d'axiomatisation ; l'axiomatique intégrant les flux décodés par cet asservissement machinique. L'axiomatisation se fait alors par contact permanent, au travers d'un système d'ensemble d'inter-connexion et sur le mode d'une intégration par la machine. D'où un éclatement de l'espace à partir duquel se faisait une partie de l'axiomatisation des flux (usine), une axiomatique du travail sur un espace ouvert (symbolisé par l'entreprise) et, plus généralement, une axiomatisation à l'air libre, selon des micro-agencements machiniques, selon une multitude d'objets aujourd'hui quotidiens. Dans cette optique, Lazzarato exemplifie l'asservissement machinique au travers du fonctionnement du réseau bancaire et des objets et micro-agencements (guichet automatique, paiement par carte bancaire) qu'il met en œuvre, montrant que l'individu en devient un rouage, d'emblée relié à un système d'ensemble et ainsi toujours intégré au plan du capital[78].

Avec l'asservissement machinique et l'assujettissement social, Deleuze et Guattari affirment la centralité, dans le capitalisme néolibéral, des processus de subjectivation et, surtout, l'intensité avec laquelle ceux-ci sont directement reliés au capital et, finalement, n'y échappent pas. En découle un approfondissement et un affinement de la subsomption réelle des rapports sociaux qui, dorénavant, tend à être l'unique processus machinique producteur de subjectivité et à en faire un procès fondamental de son axiomatique[79]

78 LAZZARATO Maurizio ; *La Fabrique de l'homme endetté. Essai sur la condition néolibérale*, Éditions Amsterdam,Paris, 2011, pp.110 à 113

79 On trouve une perspective similaire chez Negt. NEGT Oskar ; *L'Espace public oppositionnel*, Payot, Paris, 2007

Chapitre III :

La reformulation du projet révolutionnaire. Conjonctures, subjectivités, perspectives et stratégies

L'affirmation de la présence, chez Deleuze et Guattari, d'un projet et d'une théorie critique ayant pour référence un capitalisme qui se redéploie et annonce son régime néolibéral, doit nécessairement aborder la question des perspectives d'émancipations. Si on a pu voir, de manière générale, dans la philosophie française des années 1960 et 1970, le renoncement à toute perspective révolutionnaire et, en particulier, dans l'oeuvre de Deleuze et Guattari, l'entérinement de l'abandon de tout projet politique d'ensemble au profit d'un recentrement sur les micro-résistances et la subversion micropolitique, nous voudrions ici prendre le parti inverse en démontrant que les deux auteurs, à l'inverse de ceux qui, marxistes, trotskystes ou maoïstes jusqu'au début de la décennie 1970 et, à la fin des années 1980, acquis au néolibéralisme et chantant les louanges de la société libre du marché (desquels on a pu, par ailleurs, rapprocher Deleuze et Guattari), ne renoncent en aucun cas au projet révolutionnaire, mais vont, dès lors qu'il deviendra pure folie et obsolessence archaïque, y réaffirmer leur attachement et tenter, toujours sur le mode d'une confrontation permanente à Marx au marxisme, d'en redéfinir les contours et de l'adapter aux réalités sociales contemporaines.

Il nous semble alors que le décentrement et la détranscendantalisation du politique et l'élaboration d'une analyse et d'une critique originales du capitalisme visent aussi, dans le prolongement des expérimentations soixante-huitardes[1], à penser de nouvelles modalités d'action politique, de nouvelles formes d'opposition au capitalisme et ses dynamiques contemporaines. Ces dynamiques intellectuelles, critique et créative, sont inséparables et, autonomisées, deviennent incompréhensibles ; l'œuvre de Deleuze et Guattari est, dans les limites qui sont celles de la philosophie et en tenant compte du fait que celle-ci « n'est pas une Puissance »[2], à visée politique, inséparable de perspectives et d'implications politiques.

Deleuze et Guattari tentent alors de conceptualiser de nouvelles cordonnées d'émancipation, prenant acte d'un contexte politique entérinant l'inadaptation et l'incapacité des modes d'action classiques, essentiellement ouvriéristes, à mener une expérimentation authentiquement révolutionnaire, et s'attachant à élaborer de nouvelles modalités de lutte. Ainsi, à l'inverse du défaitisme romantique et mortifère de certains – nouveaux philosophes en tête – l'œuvre guattaro-deleuzienne essaie, avec toujours plus d'insistance et d'acuité, de penser à nouveaux frais les conditions d'une action politique qui se voudrait *effectivement* transformative, évitant la reproduction des erreurs du mouvement ouvrier et l'intégration au cadre étatique et prenant appui sur un répertoire, conceptuel, idéologique et d'action, rénové.

1 Nous entondons soixante-huitard au sens large, autant en référence à ce qui se passe en France (formes d'organisation iinovante, autogestion, structure coordinatives) qu'à ce qui se développe ailleurs (notamment en Italie avec les mouvements ouvriers autonomistes).

2 DELEUZE Gilles ; *Pourparlers*, Editions de Minuit, Paris, 1990, p.7

1. Penser la révolution en conjoncture défavorable

a) La crise du marxisme et du projet révolutionnaire

De la même manière que l'analyse du capitalisme formulée par Deleuze et Guattari se confronte, de manière quasi-constante, au référentiel analytique marxiste, n'ayant de cesse d'en réinterprêter l'enseignement et d'en réinvestir les catégories, la question de la perspective révolutionnaire ne peut faire impasse sur sa surdétermination marxiste.

Plus précisément, la conjoncture, intellectuelle, politique et idéologique, à laquelle font face les auteurs, consacre l'entrée en crise du marxisme et, avec lui, et à la lumière de ce qui se passe à l'Est, du projet révolutionnaire tel qu'il avait été conçu depuis le XIXème siècle. Progressivement, le discrédit jeté sur les pays du "socialisme réel", alimienté par les débuts de l'offensive néolibérale, restructure le champ des positions philosophiques et tend à disqualifier d'avance tout attachement à la perspective révolutionnaire. Ainsi, la critique de Marx et la remise en question du projet révolutionnaire tel qu'il fut privilégié par le marxisme et, socio-politiquement, par les organisations du mouvement ouvrier, fait, dans la période d'écriture de Deleuze et Guattari, à savoir les années 1970 (pour ce qui concerne *Capitalisme et schizophrénie*) et au delà, fait nécessairement face à ce donné, à la condamnation, en voie d'automatisation, de toute entreprise de transformation d'ensemble du monde.

Il nous paraît alors essentiel de souligner combien la reformulation du projet révolutionnaire s'ancre, chez Deleuze et Guattari, dans cet espace. D'avantage, elle ne se comprend qu'en vertu de cette structuration des champs intellectuel et politique, répondant ainsi à une exigence double. D'une part, Deleuze et Guattari formulent explicitement, avec *Capitalisme et schizophrénie*, la nécessité, non de l'abandon du projet révolutionnaire, mais du réinvestissement critique de sa version marxiste, «d'abattre le capitalisme» et de «redéfinir le socialisme»[3]. D'autre part, ils subissent les premiers assauts néolibéraux, et voient s'imposer une position philosophique disqualfiant d'entrée toute perspective révolutionnaire, au motif de son archaïsme, de son impossibilité ou de la catastrophe qu'il porterait nécessairement. La critique que fait Deleuze des nouveaux philosophes signale en 1977, déjà, la conscience de cette conjoncture:

> «A partir de là, tout y passe, marxisme, maoïsme, socialisme, etc., non pas parce que les luttes réelles auraient fait surgir de nouveaux ennemis, de nouveaux problèmes et de nouveaux moyens, mais parce que LA révolution doit être déclarée impossible, uniformément et de tout temps.»[4]

3 DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix ; *Mille plateaux*, Editions de Minuit, Paris, 1980, p.590

4 Interview de Gilles Deleuze, in *Minuit*, n°24, mai 1977, consultable sur

Ainsi, si la conjoncture peut être jugée, en vertu du positionnement philosophique et intellectuel de Deleuze et Guattari, défavorable durant les années 60 jusqu'au début des années 1970 et, ensuite, à partir de la fin des années 1970, elle n'est en aucun cas similaire. Alors que, durant la première séquence, le marxisme demeure dominant, il s'agir pour les auteurs d'en proposer une lecture différente, de s'y opposer plus ou moins frontalement et d'élaborer une perspective révolutionnaire qui sorte de l'autoritarisme stratégique (contestation du marxisme-léninisme), qui prend acte des transformations sociales (contestation de la classe ouvrière comme agent historique de la révolution, intégration de nouvelles problématiques) et qui ne laisse confondre avec les appareils de pouvoir et les machines sociales (Etat et capitalisme). Une telle opposition, nourrie de la remise en cause du socialisme réel, puisant dans le marxisme hétérodoxe et dénonçant l'autoritarisme et le conservatisme des forces prétendument révolutionnaires, est largement formulée dans *L'Anti-Oedipe*. Néanmoins, avec *Mille plateaux*, en 1980, la conjoncture est d'une différence notable, puisque la remise en cause de Marx a, pour ainsi dire, changé de camp, s'est muée en réquisitoire intransigeant et sa critique s'apparente de plus en plus à une condamnation unanime. On voit ainsi comment la lecture de Marx, notamment par les nouveaux philosophes qui lient marxisme et "totalitarisme" soviétique, alimente la crise du projet révolutionnaire et est prétexte à la condmantation, rigide et sans appel, de ce dernier. On voit surtout prendre sens l'appui et la répétition, de plus en plus nets, de la référence de Deleuze et Guattari à Marx, jusqu'à cette affirmation qui, de fait, est militante:

> «Je crois que Félix Guattari et moi, nous sommes restés marxistes, de deux manières différentes peut-être, mais tous les deux (...). Les droits de l'homme ne nous feront pas bénir les "joies" du capitalisme libéral auquel ils participent activement.»[5]

Percevant la manière dont la politique des droits de l'homme se muent en apologie du marché[6], stigmatisant implictement la position des nouveaux philosophes, Deleuze indique expressement son attachement, ainsi que celui de Guattari, à Marx et au marxisme.

La reformulation guattaro-deleuzienne du projet révolutionnaire est donc incompréhensible si l'on oublie ce basculement d'une séquence hitporique à une autre, entraînant la restructuration du champ philosophique et redistribuant les positions politiques. Loin de signer la célébration messianique de la micropolitique, et à rebours du renoncement à une philosophie ayant vocation, pour paraphraser Marx, à transformer le monde, les deux auteurs tiennent une position philosophie et politique qui joint une critique du marxisme et de la perspective révolutionnaire telle celuic-ci l'a historiquement développée tout en en maintenant la substance et en tentant de la reformuler

http://www.generationonline.org/p/fpdeleuze9.htm

5 DELEUZE Gilles; *op.cit.,* p.234

6 Sur ce point, voir également GAUCHET; *La Démocratie contre elle-même*, Gallimard, Paris, 2002

autrement, selon de nouveaux impératifs. C'est alors ainsi qu'il faut comprendre la critique du marxisme et des forces sociale correspondantes.

b) La crise de la subjectivité ouvrière

La critique guattaro-deleuzienne est d'abord une critique de l'hégémonie de la subjectivité ouvrière et prolétaire, visant les modalités d'investissement du politique privvilégiéées par le marxisme et le sujet politique à partir duquel sont traditionnellement pensées et structurées la pensée critique et la rhétorique révolutionnaire. Le référentiel ouvriériste et marxiste fait du travailleur industriel, à savoir de l'ouvrier qui n'a que sa force de travail à proposer, le prolétaire, l'unique sujet politique. C'est en tant que positionnement hiérarchique et statut socio-économique, marqué par l'exploitation salariale et l'appropriation permanente, par le capitaliste, du fruit de son travail, que l'ouvrier a vocation à investir le champ politique. La constitution d'une communauté revendicative, à savoir la classe, le prolétariat, basée sur le partage de conditions de vie similaires et sur la conscience d'un tel partage, permet alors l'implication politique, dont l'horizon est la conquête du pouvoir et l'instauration de la société communiste. Dès lors, la classe ouvrière devient elle-même une subjectivité politique, hégémonique et structurante, agent historico-politique à part entière, ayant vocation à renverser l'ordre social et acquérant le monopole de la subversion et du discours critique et révolutionnaire.

A rebours, Deleuze et Guattari vont mettre en cause cette construction du sujet révolutionnaire élaborées, à la suite de Marx, par la rhétorique ouvriériste, s'opposant à son cadre restrictif et à l'édification de la catégorie transcendantale à laquelle il correspond, c'est-à-dire la classe ouvrière. Ils participent alors de la remise question générale de celle-ci comme agent historique du projet révolutionnaire, qui se traduit, durant la période, par l'apparition de forces et de groupes politiques révolutionnaires à partir de cet élément. En effet, les années 1970 voit émerger de nombreux groupuscules à l'extrême gauche, maoïstes, trotskystes, anti-staliniens, libertaires, néo-anarchistes, autogestionnaires, etc… qui fragmentent le discours révolutionnaire. Les forces politiques émergeant durant les décennies 1960 et 1970, qu'il s'agisse de la nouvelle gauche et de la tentative, à partir du rejet du marxisme, de procéder à une analyse rénovée du capitalisme, d'une partie des groupements estudiantins de Mai ou des groupuscules d'extrême gauche, ont alors en commun la remise en cause ou le rejet de la centralité de la classe ouvrière. Ainsi, les courants

gauchistes, essentiellement d'obédience maoïste, engagés dans les luttes pour les sans-papiers et cherchant à s'émanciper de la centralité de la question ouvrière, conceptualisent la figure de l'immigré clandestin comme subjectivité politique post-moderne[7]. De la même façon, du côté du ciel des idées, l'école de Francfort, avec Adorno et Horkheimer, déplore l'intégration de la classe ouvrière au capitalisme, à la société de consommation et au *Wirtschaftswunder* allemand, n'y observant aucune velléité révolutionnaire ni aucune dynamique contestataire. Plus radicalement, Foucault, apôtre de la critique du sujet ouvrier comme unique instance de subversion, affirme l'inertie conservatrice de la classe ouvrière, notamment sur un plan dit culturel, où l'homophobie, le racisme et la xénophobie, l'attachement à l'ordre et la conception d'une normalité à respecter et à réaliser, bien plus que la libéralité, la tolérance ou le goût de la transformation et de l'alternative, caractérisent le prolétariat. En témoigne alors le constat de la persistance pérenne de la figure de l'ouvrier conservateur, acquis à un vote de droite, attaché au maintien d'une autorité forte et protectrice et peu enclin à accepter et accueillir la diversité mondaine[8]. Le problème de la subjectivité politique, qui est autant celui de la conceptualisation du politique que de la définition d'une *praxis*, est d'une prégnance croissante ; prégnance que la séquence historique implique directement et qu'elle impose comme question et problématise.

Ces dynamiques ne sont pas simplement de vagues influences jouant sur la création conceptuelle de Deleuze et Guattari. Ils en sont la matrice intellectuelle, le donné auquel ils sont confrontés et réagissent. C'est ici que la recherche de nouvelles subjectivités politiques, plus exactement de nouvelles figures politiques (nomade et schizophrène notamment), de manière à penser la révolution en dehors du prisme ouvriériste, prendra son sens. Les auteurs suivent et reprennent le diagnostic de l'inadéquation et l'inadaptation d'une rhétorique subversive basée sur la construction du politique et des pratiques de luttes autour du sujet ouvrier ; sujet ouvrier – prolétaire, en d'autres termes, en d'autres temps – sur lequel l'ensemble des forces dites anticapitalistes et rejetant l'ordre établit s'étaient jusqu'ici construites.

Enregistrant, non seulement l'effritement du mouvement ouvrier, mais surtout la remise en question et la contestation de sa capacité et sa légitimité à opposer une résistance cohérente et systématisée au capitalisme, Deleuze et Guattari approfondissent la critique de la subjectivité ouvrière, ciblant les fondements du corpus ouvriériste et en réenvisageant entièrement la manière dont la rhétorique procède. De façon quasi-naturelle eu vigueur aux nouvelles velléités politique de

7 BLIN Thierry ; « Les sans-papiers et l'humanisme de l'autre Homme » in *Le Débat*, n°164, mars-avril 2011 : « il fut un temps où l'*immigré clandestin*, source d'enthousiasme pour la révolte gauchiste des années 1970, était constitué comme exemplaire »

8 Nous faisons ici référence aux travaux de René Mouriaux, publié en 1971, rompant avec une vision angélique et fantasmée de la classe ouvrière comme agent intégralement subversif, aux échos contemporains évidents. MOURIAUX René, *L'Ouvrier français en 1970*, Armand Colin, Paris, 1971

l'époque post-soixante-huitard ainsi qu'au nouveau donné auquel le discours critique est nécessairement confronté (régime du capitalisme, problématiques émergeantes, évolutions socio-culturelles), Deleuze et Guattari s'écartent du référentiel classiste typique du marxisme, déniant à la classe ouvrière, au prolétariat, à la fois sa réalité comme ensemble uniforme, son rôle historique et sa caractère ontologiquement révolutionnaire. Conformément à la nouvelle définition donnée du capitalisme, la classe ouvrière ne constitue pas, naturellement, un foyer majeur de subversion. Bien davantage qu'un groupe social homogène, unifié et conscient de lui-même, il s'agit d'une entité artificielle, déjà intégré à l'axiomatique, privilégié par Deleuze et Guattari comme « résultat d'un découpage et plus encore d'une coupure, artificiellement opérée par les organisations ouvrières et socialistes »[9]. Elle est l'outil d'un encadrement, lieu d'application de disciplines, et se fait support, par le biais de son organisation, de relations hiérarchiques. Elle est une injonction au suivisme, un appel mystique à une entité sociale présupposée, qui ne se construit qu'en vertu de son utilité rhétorique et politique. Cette référence se distingue alors comme cadre normatif, incluant des individus et en rejetant d'autres. A rebours donc d'un prolétariat authentiquement révolutionnaire, et en écho évident aux thèses de Tronti, la classe ouvrière est, chez Deleuze et Guattari, partie intégrante de l'axiomatique capitaliste, groupe social fétichisé et instance à part entière de codage des flux, qu'elle contribue à canaliser, à enregistrer et à inclure dans des ensembles fictifs qui sont autant de carcans et d'obstacles au déploiement du potentiel révolutionnaire du désir.

Plus profondément encore, il y a dans l'œuvre de Deleuze et Guattari, une remise en cause radicale de la forme de vie salariale contenue et incarnée dans le prolétaire. En effet, la classe et la subjectivité ouvrière sont pensées comme vecteur d'imposition d'une majorité, restreignant les devenirs individuels et imposant des assignations identitaires. Ainsi, le prolétaire, figure par excellence du dominé, se conçoit, ce que soulignent alors déjà les mouvements tiers-mondistes, féministes, de défense des droits des minorités sexuelles, comme individu masculin, blanc, hétérosexuel, père de famille et salarié, excluant simultanément la femme, l'immigré et le sans-papier, le chômeur ou le précaire. Ce standard structure, par ailleurs, la construction du mouvement ouvrier, à la fois étalon de l'adhésion syndicale et du *membership* partisan ; l'apparition de nouvelles subjectivités constituant alors un facteur de déstabilisation évident des institutions ouvriéristes[10]. Dès lors, Deleuze et Guattari cherchent à décloisonner l'implication politique de l'étalon salarial, mode de structuration principal de la rhétorique marxiste. Le travail, ses conditions

9 GARO Isabelle ; *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : la politique dans la philosophie,* Démopolis, Paris, 2011, p.229

10 Voir, en ce qui concerne les rapports de la gauche et du mouvement ouvrier aux immigrations maghrébine et subsaharienne, MASCLET Olivier ; *La Gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*, La Dispute, Paris, 2006.

ainsi que les processus qu'il accueille (plus-value, dépossession, exploitation et aliénation), y est central et fonde l'action politique (de la conquête des droits salariaux jusqu'à la maîtrise de l'outil de production, en passant par l'amélioration générale des conditions de travail). Il s'agit alors de coaliser les travailleurs industriels (le prolétariat devenant effectif comme conséquence de cette coalition, à la fois organisationnelle et subjective) afin, via des organisations représentatives, qu'ils accèdent au pouvoir et conquièrent l'autorité étatique ; l'objectif étant de renverser les rapports de production et de désaliéner le travail et l'action productive. L'histoire des luttes ouvrières, des "conquêtes sociales", est ainsi parcourue de cette dynamique et structurée par l'étalon salarial. Or, ce qu'anticipe et essaie de théoriser l'œuvre de Deleuze et Guattari, c'est précisément la crise de cet étalon salarial et la possibilité de penser l'implication politique à partir de modes de vie multiples. L'œuvre se distingue ainsi comme prise en compte de « l'effritement du salariat »[11], de son explosion et de son éclatement en tant que norme unique de la forme du travail (encadrement, statuts, contrats) et en tant qu'activité généralisée et incluante (apparition, montée et permanence d'un chômage de masse). C'est à partir de ce donné, et à partir d'une prise en compte lucide et anticipative des mutations des sociétés contemporaines, que Deleuze et Guattari tentent de penser à nouveaux frais les modalités d'une *praxis* politique adaptée et effective.

c) La crise des formes d'engagement et de militantisme classiques

Mettant en question l'hégémonie de la classe ouvrière, Deleuze et Guattari intègrent également l'épuisement des forces qui s'y réfèrent, menant notamment une critique des organisations, partisanes et syndicales, issues du mouvement ouvrier. Naturellement, ce positionnement intellectuel et politique ne se comprend qu'en vertu de l'hégémonie du PCF et du marxisme – du moins tel qu'il y intégré – qui, par ailleurs, détiennent le monopole du discours critique et définissent l'ensemble des perspectives et des modalités d'action révolutionnaires, et c'est en réaction à ce monopole, et à la sclérose politique, conceptuelle et imaginative qui en résulte, que les auteurs essaieront de comprendre autrement le projet révolutionnaire.

En premier lieu, ils développent une critique de la modalité d'action partisane; critique qui fait écho aux évènements de Mai. L'opposition aux partis parcourt et structure les pérégrinations

11 CASTEL Robert ; *Les Métamorphoses de la question sociale*, Folio-Gallimard, Paris, 2000

soixante-huitardes, jusqu'à leur condamnation par un appareil communiste auquel le mouvement ne cesse d'échapper. Une même perspective, résidant dans l'opposition à toute forme d'autoritarisme, à toute forme de hiérarchie rigide et verticale, réunit l'esprit de Mai et les écrits de Deleuze et Guattari. Les évènements expriment en effet le refus de toute réappropriation, de tout encadrement et encastrement, rejetant le discours révolutionnaire traditionnel et l'impératif d'une organisation structurée, centralisée et fermement hiérarchisée. Pareillement, Deleuze et Guattari, s'appliquent à penser l'action politique indépendamment d'une structuration hiérarchique, telle que la constitue alors, et de manière exemplaire, l'appareil communiste français[12]. La critique guattaro-deleuzienne se déploie donc simultanément envers ce dernier et envers la forme partisane, considérée comme telle et prise en elle-même. Prioritairement donc, la critique de l'organisation partisane s'effectue sur un mode libertaire : refus de la discipline exigée, refus de l'exigence partisane de se conformer aux ordres d'une direction centrale, refus d'une structure, finalement, perçue comme obstacle démocratique majeur. Il faut alors avoir à l'esprit la rigidité du PCF, au sein duquel les exclusions sont légion et où aucune hétérodoxie ou voix discordante ne sont tolérées. Proche de celle de Foucault, pour lequel « les partis sont surement l'invention politique la plus stérilisante du XIXème siècle »[13], la ligne guattaro-deleuzienne, opposée à cette verticalité et ce centralisme, est celle d'une confrontation sans fard, et du rejet massif de la conformation, du silence, qu'exige l'institution partisane. La question n'est plus du tout celle du discours développé par l'appareil, aussi révolutionnaire soit-il, mais bien plutôt celle des pratiques effectives développés à l'intérieur de l'organisation, des expérimentations que celle-ci permet ou, à rebours, réprime constamment. Les parcours et engagements politiques des deux auteurs (maintien à l'écart des organisations partisanes pour Deleuze, extrême gauche anti-stalinnienne et dissidente pour Guattari[14]) suivront une trajectoire similaire, toujours loins de l'appareil communiste. Ainsi, la critique est vivace, furieuse :

> « Les organisations de gauche ne sont pas les dernières à secréter leurs micro-fascismes. C'est trop facile d'être anti-fasciste au niveau molaire, sans voir le fasciste qu'on est soi-même, qu'on entretient et qu'on nourrit, qu'on chérit soi-même, avec des molécules, personnelles et collectives. »[15]

Elle a surement deux sources principales. D'une part, elle prolonge la critique de la représentation déjà à l'œuvre dans les premiers écrits deleuziens, visant d'abord les domaines esthétique et cinématographique et s'étendant ensuite, comme conséquence directe, au politique. Celui-ci est alors envisagé de manière sub-représentative ; la représentation se comprenant comme

12 Celui-ci constitue alors une structure extrêmement hiérarchisée, hostile à tout débat interne et arcbouté sur la vulgate marxiste orthodoxe.
13 FOUCAULT Michel ; *Dits et écrits 1954-1988. II. 1976-1988*, Gallimard, Paris, 2001 p. 456
14 DOSSE François ; *Gilles Deleuze Félix Guattari – biographie croisée*, La Découverte, Paris, 2009 p.22
15 *MP*, p.262

hiérarchisation et délégation hétéronome[16]. D'autre part, et c'est là surement la source principale et décisive, elle vise l'effet directement biopolitique des institutions du mouvement ouvrier. Si elles ont pu être force subversive de transformation et incarner, un temps durant, la possibilité d'une sortie du capitalisme, de telles institutions se comprennent, chez Deleuze et Guattari et consécutivement à l'analyse foucaldienne, comme instances d'enfermement et disciplinarisation de la multiplicité. Elles sont les modalités d'une maîtrise des devenirs, et, naissant avec l'entrée des masses en politique, deviennent un moyen, conforme aux techniques disciplinaires, de les encadrer, de restreindre leurs potentialités et de privilégier un devenir hégémonique. Pyramidales, s'organisant selon une base et un sommet, répartissant les individus en cellules, selon des échelons successifs multiples, spécialisant ses membres et cloisonnant leurs activités, les institutions du mouvement ouvrier, partis et syndicats, recoupent intégralement les internats des sociétés de discipline et s'appliquent, dans l'espace politique, à confiner les possibles et à disqualifier toute virtuel, tout dehors, toute différenciation.

Dès lors, une norme partisane est distinguée. Le parti n'est pas seulement agent de développement d'un discours ou d'un réseau de sociabilité. Il inclut une logique, institutionnelle, d'Etat, de laquelle il ne peut dévier, à laquelle il est obligé, ontologiquement, de se conformer. La logique partisane est celle de la conquête du pouvoir, de la conquête de l'autorité institutionnelle étatique : coup d'Etat ou victoire électoral, elle se comprend comme conformation à l'impératif étatique. Là encore, l'attention ne se porte plus vraiment sur la rhétorique développée ici ou là, mais bien sur la donnée formelle, sur la logistique impliquée par le mode d'organisation et son impact sur les devenirs. Soumis à l'impératif et au cadre étatiques, le parti, même ouvertement révolutionnaire, même revendiqué comme tel, et en dépit de discours et de pratiques tenant le haut du pavé de la radicalité, ne peut prétendre à être effectivement *révolutionnaire.* La logique conquérante, d'accaparement de l'autorité souveraine y est antithétique. A rebours, la politique guattaro-deleuzienne situe le projet révolutionnaire en dehors d'une telle logique, en extériorité ontologique à celle-ci, dans une attitude qui s'y refuserait, expérimentant autre chose. Par conséquent, le parti ou le syndicat ne sauraient être une forme de lutte et d'engagement politiques adéquate puisqu'étant, génétiquement, déjà intégrés, déjà soumis à l'impératif et l'injonction de la prise du pouvoir. Le nomade viendra, à ce titre, prolonger l'enseignement, tirant sa dimension subversif du fait de son extériorité au cadre étatique ; le nomadisme incarnant même l'envers du parti et du syndicat, agent de destruction de l'Etat plutôt que de transformation et hostile à toute intégration. La critique guattaro-deleuzienne des institutions du mouvement ouvrier se fonde donc fondamentalement sur l'opposition à l'ordre étatique, au cadre et aux problématiques qu'il impose, amplifiant ainsi la

16 Voir notamment l'analyse qu'en fait Isabelle Garo. GARO Isabelle ; *op.cit.,* pp.206 à 214

dimension polémique de sa confrontation à Marx et rejetant l'ensemble des perspectives privilégiées depuis le XIXe par les organisations revendiquées révolutionnaires :

> « On a beau présenter les deux idées comme des phases successives de la révolution, elles sont trop différentes et se concilient mal, elles résument l'opposition des courants socialises et anarchistes au XIXe siècle. » [17]

Désormais, le projet révolutionnaire est ailleurs, doit s'élaborer autrement.

17 *MP,* p.478 note 54

2. L'élaboration d'une nouvelle subjectivité politique: le schizophrène

a) La politisation de la psychanalyse

Capitalisme et schizophrénie. Les modalités de la problématique politique de Deleuze et Guattari, d'emblée posées, éponymement énoncées, mettent aux prises deux instances, deux références demeurées jusqu'ici presque étanches l'une à l'autre. Leur rapport, largement ignoré et inexploré, saute à première vue comme un mélange des genres incongru, comme une hardiesse intellectuelle défiant les classifications disciplinaires traditionnelles. Pourtant, cette mise en relation esquisse une trajectoire précise parcourant l'ensemble de l'oeuvre : la politisation de la psychanalyse et la critique de sa dimension répressive-autoritaire. Et l'objectif est tout aussi précis. L'inconscient, l'objet psychanalytique ne constituent pas des réalités étrangères à l'agencement et aux dynamiques politiques, mais en sont les produits et les producteurs. La critique de la psychanalyse freudienne et de son « œdipianisme familialiste »[18] (la réduction essentialiste du comportement et du désir à la trinité familiale) constitue le point de départ de la réflexion politique des auteurs. Elle en est le premier geste politique. L'inconscient, le névrosé, et l'objet psychanalytique sont ainsi introduits comme objets politiques, conjointement produits par le politique et productifs politiquement : « La schizo-analyse ne se cache donc pas d'être une psychanalyse politique et sociale, une analyse militante »[19].

Si ce geste n'est pas fondamentalement nouveau – le freudo-marxisme et l'école lacanienne en étant des tentatives plus précoces – la façon dont il est effectué est, elle, particulièrement novatrice. A l'héritage du père freudien se substitue ici l'emploi de la schizophrénie et du schizophrène, grandes ombres du divan psychanalytique. Le schizophrène est le vecteur politisant de la psychanalyse, la figure reliant l'agencement des rapports de pouvoir et le décryptage des « supports »[20] constituant l'individu en tant que tel. Il n'est cependant à considérer dans sa signification traditionnelle. A la connotation péjorative et à la catégorisation comme déviant, institutionnalisées et performatives, Deleuze et Guattari opposent une réappropriation intellectuelle et idéologique du schizophrène, le réinvestissent conceptuellement, en soulignent le potentiel et la signification politiques et en font un personnage directement et ontologiquement politique. Il y a là une posture particulière qui est d'emblée critique, principalement vis-à-vis des institutions psychiatriques, desquelles Deleuze et Guattari rejettent la catégorisation normative. La

18 DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix ; *L'Anti-Œdipe*, Editions du minuit, Paris, 1972, p. 64.
19 *AŒ,* p.103.
20 Nous empruntons ici le terme à Robert Castel. Pour un développement historico-analytique du terme, croisant psychologie, histoire et philosophie, voir CASTEL Robert et HAROCHE Claudine ; *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi,* Fayard, Paris, 2001.

schizophrénie, déviance majeure, presque ciblée comme quintessence de l'anormalité comportementale, est dépossédée de sa dimension destructrice. Appliquée au champ politique, elle devient une attitude – dont on verra qu'elle déborde infiniment l'état psychologique strictement individuel – socialement et collectivement viable, et, puisque politiquement distinctive, significative et opérante.

Les auteurs procèdent ainsi, au travers du schizophrène et de sa politisation, à la critique sévère de la psychanalyse telle qu'elle s'est développé institutionnellement, notamment basée sur la sacralisation du discours freudien – comme par auto-référencement tautologique, où Freud vient se confondre avec l'instance paternelle. Et si la figure schizophrénique est politisante, elle l'est d'abord en vertu de la mise en lumière de la nature politique de la psychanalyse freudienne. « Même dans Œdipe vénérable, il s'agissait déjà de politique »[21]. Immédiatement, la psychanalyse parle de répression et d'encadrement, de processus disciplinaire. Immédiatement, elle est un prolongement de la psychiatrie asilaire et regroupe les pouvoirs dans le médecin, qui exerce sa domination sur le sujet psychanalytique (ainsi objet d'investigation des micro-pouvoirs), en le constituant comme tel[22]. La psychanalyse freudienne, en tant que champ scientifique, en tant que développement et exercice de savoirs (et par conséquent de pouvoirs), correspond déjà à un agencement politique particulier, hiérarchique et coercitif. Elle est un renouvellement formel de la domination et de la relation d'autorité, prenant en charge l'existence et la vie, en opérant, au même titre que l'Etat, la famille ou la classe, une forme de subjectivation aliénante. Et l'incarnation même de ce processus se retrouve entièrement chez le schizophrène, pris dans son acception traditionnelle et institué, par l'institution psychanalytique, comme écart et exception pathologiques à l'unité identitaire du normal, permettant d'y appliquer des rapports de pouvoir. Tel est précisément le rôle politisant du schizophrène : lever le voile sur la nature ontologiquement politique de la psychanalyse, la souligner comme type particulier de relations de pouvoir et lui opposer une subjectivité et une forme de subjectivation différenciées (dont on verra qu'elles ne sont jamais unitaires), anti-autoritaire, assumant le politique et l'identité du désir et du social et concourant à l'élaboration d'une nouvelle modalité d'investissement du politique ; la modalité étant comprise ici à la fois comme manière d'appréhender le politique et de s'y rapporter (en tant qu'entité sociale), et comme manière de le comprendre et de l'envisager, notamment dans sa permanence et sa non-circonscription (en tant qu'instance critique, en l'occurrence les philosophes). Le schizophrène est donc un sujet politique nouveau.

21 *AŒ,* p.119

22 FOUCAULT Michel ; *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1998, p. 607 : « toute la psychiatrie du XIXème siècle converge réellement vers Freud »

b) Le schizophrène: politique et *praxis*

Naissant chez Deleuze et Guattari comme figure politique particulière, volontairement distingué et différencié du sujet ouvrier/prolétaire, le schizophrène implique donc une dimension politique. Il est une catégorie politique, entretenant un certain rapport au politique, le signalant selon une configuration précise et ouvrant des possibles et potentialités, subversives et oppositionnelles, nouvelles. D'où provient d'abord cette dimension politique ? Qu'est-ce qui fonde la nature politique de la catégorie schizophrénique ? En quoi, finalement, le schizophrène est, directement, ontologiquement et nécessairement, impliqué politiquement ? Déjà, comme catégorisation normative, comme subjectivité particulière apte à permettre et légitimer l'intervention de l'institution psychiatrique, la schizophrénie, naturalisée comme déviance dangereuse, doit être comprise comme objectivation politique, dans la mesure où elle est constituée par des relations de pouvoir et, plus précisément, par la répression qu'elle inaugure (le schizophrène remplace, dans le vocable et dans le traitement, l'individu, normal et sain, dès lors que celui-ci est soumis aux procès du « grand enfermement »[23] psychiatrique, dès lors qu'il est *soigné*). Néanmoins, ici, la schizophrénie n'est ni pathologique ni condition du malade mental (et le schizophrène n'est pas cette « loque autistisée produite comme entité »[24]) mais bien présence d'un certain rapport au monde social et aux pouvoirs, au politique, qui le composent. Mieux, elle est ce rapport, ni type individuel, ni état momentané et exprime – en désignant son support physique, ou particulaire – les modalités d'une attitude, les modalités d'une connexion et d'une liaison au monde, aux institutions, aux autres. Elle est une attitude face aux pouvoirs qui traversent, déchirent, dessinent et modulent la réalité, impliquant ainsi la particularité de ce qui nous lie au monde, c'est-à-dire du désir.

Machines désirantes, les existants, chez Deleuze et Guattari, désirent en permanence, et ne font que ça, vivant et éprouvant le monde comme êtres fondamentalement et ontologiquement désirants. Le désir se comprend ici comme puissance d'action et désigne toute expérience vitale, toute pratique du réel, toute relation de l'un à l'autre, du multiple aux autres. Il n'est ni manque, ni besoin mais instance monstrueuse de production, production de productions, et productions de production. La formule est célèbre : « il n'y a que du désir et du social, et rien d'autre »[25]. Tout à la fois produit du monde et produisant le monde, le désir, débordant l'individualité, se comprend à la fois comme schème microscopique de l'action et comme matière de l'histoire, fabriquant le réel et parcourant immédiatement le social.

« La production sociale est uniquement la production désirante elle-même dans des conditions

23 FOUCAULT Michel ; *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1993, p.16
24 *AŒ,* p. 11
25 *AŒ,* p.38

déterminées. »[26]

Naturellement, le schizophrène ne fait pas autre chose, n'éprouvant ni le monde d'une autre manière, ni agissant autrement qu'en désirant. Machine désirante, instance productive, il exprime néanmoins un comportement différent et distingué, principalement en tant que foyer d'une production désirante qui échappe aux mécanismes de pouvoirs à l'œuvre dans les relations intersubjectives et les interactions institutionnelles. Il convient alors de prendre garde à ôter toute dimension statutaire à la catégorie du schizophrène : le désir schizophrénique n'a rien de commun avec un désir ouvrier, ou bourgeois, et ne se fonde sur une identité préalablement présente et instituée. Au contraire, il fonde le personnage et édifie le statut ; le schizophrène n'est pas déjà là mais prend consistance et effectivité à partir d'une production désirante, distinguée en tant que pratique particulière du réel.

La nature, la dimension et l'implication politiques du schizophrène se fondent alors avant tout sur une *praxis* du réel, nécessairement donc fondée sur le désir. Celui-ci n'est pas à l'écart du politique mais le constitue. Infrastructurel, instance immédiate du contact au monde, il le dessine et suggère toujours les possibilités de sa transformation. Le désir est ainsi conçu par Deleuze et Guattari comme ontologiquement révolutionnaire, non parce que voué à la conquête du pouvoir, mais parce que susceptible, toujours, de court-circuiter les dispositifs de pouvoirs et de rompre les ségrégations, de « mettre en question l'ordre établi »[27]. Ici s'insèrent les multiples institutions de contrôle du désir, en premier lieu desquelles la psychanalyse, en tant qu'elle permet, précisément avec Œdipe – essentiellement sur le mode de la culpabilisation, sur fond d'inceste – sa répression et son contrôle. Or, précisément, le schizophrène outrepasse ces institutions : là où la production désirante est habituellement captée et cooptée par les institutions sociales, investie par des relations de pouvoir, stratifiée, vacuolisée, enregistrée et rendue prévisible, etc… le désir schizophrénique, insensible aux stratifications hiérarchiques et aux injonctions hétéronomes, échappe aux dispositifs de répression.

Qu'est-ce qui distingue alors la pratique du réel du schizophrène ? Quelles particularités traversent le désir schizophrénique ? En quoi est-il susceptible de fonder une subjectivité politique subversive et innovante ? Le schizophrène peut être décrit ainsi : il est insensible et non-conforme aux mécanismes et relations de pouvoir formant la réalité capitaliste. La répression du désir, sa modulation, sa catégorisation, sa répétition, la limitation de sa différenciation, bref, son axiomatisation, dessinent un quotidien que le schizophrène, ontologiquement, évite et esquive. En effet, le désir du schizophrène, déterritorialisé, décodé et libéré, met en échec et court-circuite sa

26 *AŒ,* p.38
27 *AŒ,* p.141

propre reterritorialisation, son propre surcodage. L'axiomatique capitaliste affronte avec le schizophrène un flux de désir qu'elle ne peut s'approprier, qu'elle ne peut maîtriser et qu'elle ne parvient pas à surcoder. Le schizophrène est la figure du désir libéré, de l'émancipation des flux de désir vis-à-vis des codes et de l'axiomatique. Nous l'avons précisé, le capitalisme libère les flux de désir et les axiomatise. Il est confronté alors, avec le schizophrène, à une machine désirante, nécessairement décodée donc, qu'il est dans l'incapacité d'axiomatiser et qui, elle-même, rend impossible cette axiomatisation. La schizophrénie exprime ainsi la possibilité d'un désir échappant à l'axiomatique, échappant à toute enclave imposée, étrangère à toute coercition extérieure. Il figure un désir demeurant *révolutionnaire*, dont le potentiel transformatif n'est ni réprimée, ni accaparé, ni mis en échec, mais réalisé et agissant. Il est un flux de désir entièrement épuré, délesté et libéré. La capacité de différenciation, d'une différence qui va différant, ontologiquement accueillie par le désir, se déploie dans la schizophrénie, y trouve matière, y prend consistance et y devient effectif et efficient. C'est donc le rapport au désir du schizophrène, ou, davantage, l'état, le déploiement et la trajectoire du désir schizophrénique qui fondent la particularité du schizophrène, ainsi distingué comme tel, et lui confèrent un caractère et une dimension pleinement subversifs, le constituant donc en force de dévastation potentielle.

La schizophrénie désigne alors, plutôt que le comportement d'un personnage ou l'attitude d'un sujet, cette pratique du réel immédiatement libre et, qui décodée, ne se laisse surcoder, ne se laisse axiomatiser. Elle est donc une ligne de fuite particulière, qui se prolonge, qui n'a de cesse de persévérer comme telle, c'est-à-dire qui n'en finit pas d'en tracer de nouvelles[28]. Ainsi, la schizophrénie pose comme forme d'existence même cette fuite, cette esquisse permanente :

> « Du schizo au révolutionnaire, il y a seulement toute la différence de celui qui fuit, et de celui qui sait fuir ce qu'il fuit, crevant un tuyau immonde, faisant passer un déluge, libérant un flux, recoupant une schize. Le schizo n'est pas révolutionnaire, mais le processus schizophrénique (dont le schizo n'est que l'interruption, ou la continuation dans le vide) est le potentiel de la révolution. »[29]

Ainsi, la modalité de la fuite recouvre la *praxis* schizophrénique. Le schizophrène est en fuite perpétuelle ; fuite des axiomes de pouvoir, fuite des assignations identitaires, fuite des catégorisations et des hiérarchies qu'elles impliquent. On voit ici, dans cette confrontation implicite du schizophrène au sujet révolutionnaire classique, que la fuite, typiquement schizophrénique, distingue une attitude innovante, antagoniste à l'immobilité et l'intégration que cette immobilité

28 En effet, la ligne de fuite ne demeure pour autant qu'elle évolue. Ainsi, le rhizome, tel qu'il est conçu par Deleuze et Guattari, est une forme dont l'existence est incessamment différence, et dont le mode d'être même est la différenciation.

29 *AŒ,* p.415

rend possible[30] et donc ontologiquement différente de l'attitude du sujet ouvrier. La fuite est une percée ; poursuite de la déterritorialisation et court-circuit du surcodage. Le schizophrène ne se laisse enregistré ni canalisé. Il crée de nouvelles terres, investit de nouveaux référentiels d'action, agencent les lignes de fuites, passent de l'une à l'autre. Créant alternatives et possibles différenciés, donnant réalité au virtuel, expérimentant les mondes, il est paradigmatique d'une subversion par la différence, d'une différence qui, en vertu de l'axiomatique capitaliste et d'un procès qui n'a de cesse de réprimer et moduler les stratégies de différenciation, se fait immédiatement subversive et manifeste un caractère menaçant, à la fois remise en cause de l'ordre établi et agent de mutation, force positive de transformation.

Le thème de la schizophrénie, avec la spécificité de son rapport au désir et la pratique du réel qu'elle implique, vient prendre place au sein de la thématique guattaro-deleuzienne de la libération des flux, compris, dès lors, par rapport aux codes et aux axiomes capitalistes, par rapport aux multiples techniques d'enregistrement du *socius,* comme synonyme d'une autonomie entièrement conquise ; Garo affirmant même que, chez Deleuze et Guattari, « le thème postmoderne de la libération des flux vient clairement prendre la place du thème moderne de l'émancipation de l'homme »[31], le premier recouvrant désormais, puisqu'il n'y a que du désir, entièrement le second. Dès lors, le schizophrène se présente comme ce « héros structuraliste »[32] dont fon mention Deleuze et Guattari, dont le désir ne connaît aucune cage de fer, ne se résumant à aucune structure à proprement parler, les parcourant à l'inverse en tout sens, selon des chemins toujours différents et inventés et qui, ainsi, met en échec le capitalisme précisément par cette aptitude. Garo parle alors, à propos du schizo, d'un « héros sans visage »[33]. En effet, et conformément à l'affirmation guattaro-deleuzienne du visage comme fixation identitaire, comme surface, propre et figurée, d'enregistrement (étatique, marchand)[34], la schizophrénie échappe, en écho direct aux technologies biométriques contemporaines et à l'imaginaire fictionnel qu'elles mobilisent, à l'impératif de l'identification faciale et, par conséquent, à toute forme de repérage, toute forme de catégorisation. Plastique, souple, volatil, il est cet électron réellement libre, non pas individu déraciné ou émancipé de toute implication collective, mais entité qui gravite quasi-hasardeusement et qui déploie ainsi des flux de désir non appropriables, non enregistrables, non axiomatisables.

30 On le verra, la fuite, en tant que technique de lutte potentielle, est l'alternative à l'intégration aux diverses puissances (capitalisme, Etat, etc.…).
31 GARO Isabelle ; *op. cit.* p.223
32 DELEUZE Gilles ; *L'Ile déserte et autres textes*, Editions de Minuit, Paris, 2002 p.268
33 GARO Isabelle ; *op. cit.* p.245
34 DELEUZE Gilles et PARNET Claire ; *Dialogues*, Flammarion, Paris, 1996, p.172

c) Schizophrénie et nomadisme: de nouvelles figures subversives

Réussissant à déployer le potentiel révolutionnaire du désir, mettant en échec son appropriation capitaliste et n'ayant de cesse de se différencier, et de différencier cette différenciation même, le schizophrène conceptualise finalement une forme de vie qui, par elle-même, s'oppose au capitalisme, le met en ballotage et est susceptible, profondément, de la menacer. Le nomade occupe une fonction similaire, semblant prendre, entre *L'Anti-Œdipe* et *Mille plateaux*, le relais de la subversivité. Les deux formes comportementales, les deux figures incarnées par le nomade et le schizophrène témoignent ainsi d'une réelle proximité, en tant qu'ils fondent deux pratiques du réel ontologiquement révolutionnaires et capables de nourrir une opposition aux institutions contemporaines :

> « Ce que nous appelons de noms divers : schizo-analyse, micro-analyse, pragmatique, diagrammatique, rhizomatique, nomadologie, cartographie n'a pas d'autres objets que l'étude de ces lignes [*de fuite*], dans des groupes ou des individus. »[35]

Le nomade se conçoit donc également comme quintessence du subversif. Constituant une subjectivité et un mode de subjectivation différenciés, il est, par son devenir même, par ses trajectoires de vie, les terres qu'il investit et les lignes de fuites qu'il trace, *révolutionnaire*. De la même manière que le schizophrène, il est réinvesti conceptuellement et se présente comme instance capable de mettre en échec les relations de pouvoir et stratifications hiérarchiques structurant le développement des sociétés modernes. Ainsi, le schizophrène est, aussi, le nomade ou, plus précisément, est aussi nomade. Réciproquement, le nomade est schizophrène, essentiellement du fait du rapport qu'il entretient à l'espace et qui le définit. En effet, s'enfonçant dans la steppe, ajoutant le désert au désert, le nomade invente un espace *autre*, qui ne se laisse approprier et échappe à toute axiomatique : *nomos*, espace lisse, ouvert, non exploité mais habité, non distribué mais parcouru. Déterritorialisé, il ne se laisse, à titre spatial, reterritorialisé et réassigné à un lieu auquel il devrait demeurer enchaîné et qui constituerait un territoire, milieu d'ancrage ou d'exploitation :

> « Si le nomade peut être appelé le Déterritorialisé par excellence, c'est justement parce que la reterritorialisation ne se fait pas après (…). Pour le nomade, au contraire, c'est la déterritorialisation qui constitue le rapport à la terre, si bien qu'il se reterritorialise sur la déterritorialisation même. »[36]

La proximité est ici évidente, l'identité suggérée. Le nomade applique le procès schizophrénique à l'espace, inaugurant, véritablement, un espace schizophrène, tracé, constitué et créé par la fuite, par le trajet du nomade. Ainsi « le nomade fait le désert, non moins qu'il est fait par lui », invente en se

35 *Ibid.* p.253
36 *MP*, p.473

déplaçant et accomplit, pareillement au schizophrène, les potentialités du virtuel.

Qu'est-ce qui distinguent alors les deux paradigmes ? Comment fonctionne, dans l'utilisation que peuvent en proposer Deleuze et Guattari, leur binarité ? Comment prennent-ils place, globalement, au sein de l'œuvre ? Il semble que le nomade ne trouve sens que dans son opposition, du moins son irréductibilité à la forme et au cadre étatiques. En effet, le nomade paraît grandement tirer son caractère subversif d'un élément précis : il exprime une forme de subjectivité échappant à la capture étatique, à laquelle il est étranger et s'oppose, frontalement. Le nomade se définit alors, fondamentalement, par son extériorité vis-à-vis de l'Etat ; extériorité dont il est constitutif. Il est celui qui n'est pas inclus aux organes étatiques, qui leurs échappe et s'y oppose, les fuit, s'en délie et ne s'y intègre :

> « C'est que l'extériorité de la machine de guerre nomade se révèle partout (…), il faut arriver à penser la machine de guerre nomade comme étant elle-même une pure forme d'extériorité. »[37]

Structurant son mouvement, son déplacement et son rapport à l'espace, cette extériorité distingue et différencie le nomade. L'extériorité vis-à-vis de l'Etat fonde alors l'opposition ontologique du nomade à l'appareil étatique. La machine de guerre, typiquement nomade, se comprend comme force centrifuge, à prétention destructrice, ayant vocation à miner l'autorité, le pouvoir et la domination étatiques, et lui étant antithétique et irréductible :

> « La machine de guerre nomade (…) implique une organisation arithmétique dans un espace ouvert, par opposition à l'organisation géométrique d'Etat qui répartit un espace clos (…) »[38]

Historiquement, cette opposition trouve confirmation dans l'hostilité originelle de l'Etat au nomadisme ; l'extension de l'hégémonie, coercitive et légale, de l'Etat, c'est-à-dire, précisément, de la *souveraineté*, conduit alors parallèlement à la persévérance d'une extériorité nomade, guerrière et dangereuse. Le nomade est donc conçu comme forme de subjectivité qui refuse de se conformer à une subjectivité d'Etat, et à la régularité, la sédentarité et l'activité que celle-ci suppose, ignorant les frontières, à l'intérieur desquelles tantôt il pénètre, tantôt il s'installe mais dont il outrepasse le caractère restrictif et l'injonction à la mobilité réduite[39], ignorant le grand enregistrement mené par l'appareil administratif et les institutions modernes[40] et ignorant la suprématie de l'Etat en tant que structure d'autorité exerçant une coercition continue jugée légitime[41]. Le nomade rejette la

37 *MP,* p.438
38 DELEUZE Gilles et PARNET Claire ; *op.cit.*, p.169
39 « le nomade, l'espace nomade, est localisé, non pas délimité », *MP,* p.474
40 Puisque le « grand enfermement » dont parle Foucault est aussi un grand enregistrement, dont l'idéal est panoptique. Nous renvoyons, pour une analyse fouillée du développement historique et intellectuel de l'Etat statistique, à DESROSIERES Alain ; *La Politique des grands nombres : histoire de la raison statistique*, La Découverte, Paris, 2000.
41 « il y a une opposition du *logos* et du *nomos*, de la loi et du *nomos* (…) », *MP,* p.458

prétention d'une autorité centrale et transcendante à exercer une domination, légale et physique, sur un territoire fixe et normé. L'extériorisation du pouvoir de la société sur elle-même, au travers d'un appareil étatique incarnant la souveraineté collective, est étrangère au nomadisme. Opposé à toute « perpétuation et conservation d'organes de pouvoir »[42] caractéristiques de l'Etat, le nomade constitue la réactualisation contemporaine de la forme de vie primitive, telle que la définit Pierre Clastres, à savoir comme absence de « disposition verticale entre la base et le sommet »[43], de manière à l'instituer en tant que forme de résistance aux hiérarchies et systèmes de domination des sociétés modernes, en priorité celle incombant à la machine étatique. Avec *Mille plateaux*, le nomade devient donc l'agent subversif par excellence, définissant une politique extérieure à l'Etat, ne passant pas par lui, esquivant l'impératif de la prise du pouvoir et de la conquête de l'autorité institutionnelle; les auteurs jouant sur les références qu'évoquent l'homme bleu du désert, le mongol des steppes ou les barbares hunniques[44], qui s'aventurent dans les Empires, qui visitent les royaumes et ne répondent à aucune exigence commerciale ni ne se plient à aucune appropriation étatique.

Ainsi, les référentiels et, par conséquent les préoccupations sous-tendues par les deux figures conceptualisées, diffèrent et sont à distinguer. Le nomade cible principalement la critique de l'appareil étatique et est ainsi à considérer comme prolongement de la critique de l'Etat en tant que processus d'uniformisation coercitive des modes de vie et d'imposition autoritaire de la sédentarité, ayant ainsi vocation à remettre en cause son hégémonie. Le schizophrène prend place au sein d'un cadre relativement différent. Il s'oppose prioritairement, non à l'Etat, mais au capitalisme, qu'il est met ontologiquement en échec – la schizophrénie désignant même cette mise en échec du capitalisme – par un flux de désir non surcodé, non reterritorialisé par l'axiomatique capitaliste. S'il s'agit autant de se schizophréniser que d'épouser un devenir-nomade, le schizophrène, davantage volatil, davantage imprévisible (et en écho à l'imaginaire auquel fait appel son acceptation classique), et la schizophrénie paraissent épouser un cadre de lutte global, rattaché au capitalisme en tant qu'agencement du réel, et pas seulement à la simple machine de codage qu'incarne l'appareil d'Etat.

42 *MP*, p. 441
43 CLASTRES Pierre ; *La Société contre l'Etat : recherches d'anthropologie politique*, Editions de Minuit, Paris, 2011
44 *MP,* p.489

2. De nouvelles coordonnées politiques

a) Le champ des luttes élargi

En niant la pertinence de l'hégémonie, sociopolitique et critique, du prolétariat, Deleuze et Guattari refusent également, conformément à une conception extensive du politique, de restreindre le champ de la lutte et de l'action politiques au seul domaine économique, et à l'organisation de la production. L'œuvre guattaro-deleuzienne rejette la centralité de la question de l'exploitation économique, du moins telle qu'elle est posée et construite par l'analytique marxiste. Par conséquent, la domination subie par le prolétariat, s'il s'agit bien d'un processus qu'il faut combattre et abolir, ne peut être la seule ligne directrice du discours critique. Bien au contraire, la préoccupation de l'émancipation du prolétariat perd, chez Deleuze et Guattari, la centralité qu'elle pouvait avoir dans la rhétorique marxiste, complétée par les problématiques liées aux revendications alors émergeantes et à l'ensemble des nouveaux mouvements sociaux, naissant à partir de Mai 68 et des années 1970. Dès lors, sont pris en compte

> « tous ceux sur qui s'exerce le pouvoir comme abus, tous ceux qui le reconnaissent comme intolérable, peuvent engager la lutte là où ils se trouvent et à partir de leur activité (ou passivité) propre »[45]

Femmes, immigrés, sans-papiers, homosexuels et minorités sexuelles, chômeurs, précaires et travailleurs pauvres, etc.… Ces ensembles identitaires dessinent de nouvelles entités politiques, ayant vocation à s'opposer, non à leur place au sein du mode de production qu'il faudrait transformer légalement, mais aux micro-hiérarchies dont ils sont l'objet, aux microstructures de domination qu'ils alimentent et à un ordre social d'ensemble qui n'a de cesse de constituer des majorités (masculine, blanche, hétérosexuelle, salariale) et d'assujettir les pratiques minoritaires et alternatives.

L'œuvre guattaro-deleuzienne contribue ainsi à inaugurer et ouvrir des perspectives de luttes jusque là ignorées et minorées par l'hégémonie de la classe ouvrière. Prenant acte des dynamiques distinguées dans le capitalisme contemporain et de la crise du compromis fordiste (compromis de classe autour de l'intégration par le salariat), elle ouvre des champs de lutte eux-mêmes décentrés de la question salariale : résistances face aux systèmes de communication, imperméabilité aux stratégies publicitaires, manières de « s'attaquer aux joies du marketing », rejet du « régime d'entreprise »[46]. En resituant le politique, Deleuze et Guattari, resituent, simultanément, les espaces et les champs potentiels de lutte et d'action. Il s'agit désormais de développer une forme d'action

45 DELEUZE Gilles ; *L'Ile déserte et autres textes*, Editions de minuit, Paris, 2002 p.298
46 DELEUZE Gilles, *Pourparlers*, ed. cit. p.247

hostile à la pluralisation et à la molécularisation des processus d'axiomatisation, et à une intégration au plan du capital toujours plus différenciée, mais également s'opposant à une capture étatique renouvelée, à la reproduction et à la réactualisation de hiérarchies sociales, sexuelles ou communautaires rigides, etc... Ainsi, Deleuze et Guattari participent de la grande entreprise de reconceptualisation menée par toute une génération d'intellectuels, se faisant l'écho théorique de ces « luttes transversales » dont parle Foucault[47] et s'y impliquant directement[48]. Ainsi voit-on émerger, en tant qu'évènements politiques, les questions carcérales, des hiérarchies dans le milieu médical, les conditions de vie des sans-papiers, etc.…, déplaçant les interrogations politiques, perçant ses restrictions sémantiques habituelles et formulant de nouvelles terres susceptibles d'accueillir actions et expérimentations politiques.

b) Minorités et devenirs-minoritaires: une alternative au projet révolutionnaire marxiste?

Il s'agit alors, pour les auteurs, de dégager les modalités sociales d'une pratique politique repensée. Le décentrement vis-à-vis du politique institutionnel et partisan, couplé au rejet de la classe ouvrière comme acteur historique et politique unique et hégémonique, nécessite la recherche de nouveaux foyers de subversion, à partir desquels on puisse envisager de transformer l'ordre social capitaliste. Naturellement, les nouvelles luttes contemporaines aux années d'écriture et d'activité de Deleuze et Guattari (décennies 1970 et 1980), constituent un donné structurant et fondateur de cette tentative de reformulation : féministes, homosexuels, immigrés, sans-papiers, malades mentaux, prisonniers deviennent des acteurs politiques à part entière qui, s'il est difficile de les envisager comme sujet politique de substitution, tendent, au moins du point de vue de la parole et de la contestation, à acquérir, et de façon plus importante encore dans les sphères intellectuelles, une importance significative.

Pourtant, et c'est là une innovation de taille, ce n'est pas le critère identitaire qui fait ici référence et constitue source d'action. Le référentiel marxiste défend, lui, une perspective

47 FOUCAULT Michel ; « Deux essais sur le sujet et le pouvoir » in *op.cit.* p.458

48 Ainsi, entre autre, Deleuze participe au Groupe Information Prisons (GIP), milite un temps à la Gauche prolétarienne, maoïste et soutien des luttes des sans-papiers dans les années 1970, s'engage en faveur de la cause palestinienne.

identitaire, en tant qu'il pense l'action politique à partir du critère socio-économique, dont il fait ensuite découler l'action politique (l'ouvrier industriel, prenant conscience de la communauté objective dans laquelle il est inclus et devenant camarade, militant révolutionnaire). Ici, place est faite aux minorités. « Notre âge devient celui des minorités »[49] clament, prophétiquement, Deleuze et Guattari. Qu'est ce qui définit alors la minorité ? Comment se distingue-t-elle ? Comment justifier la dimension subversive du devenir-minoritaire ? Il faut veiller à distinguer la minorité de toute variable quantitative : « Les minorités et les majorités ne se distinguent pas par le nombre. Une minorité peut être plus nombreuse qu'une majorité »[50]. Elle figure bien plutôt un type de devenir, une façon d'être, non conforme, non modelée, et se présente comme un mode de subjectivation alternatif, souterrain, étranger aux grands ensembles et catégorisations statistiques. Elle désigne ces comportements rompant avec les logiques et cadres dominants et hégémoniques, exprimant un devenir différent et échappant à tout procès d'homogénéisation. A rebours, la majorité appartient à la machine capitaliste, qui, elle-même, n'a de cesse de rétablir et d'inventer de nouvelles majorités. La minorité devient ici agent de déstabilisation du fait qu'elle témoigne toujours d'un écart d'intégration et d'assimilation à la logique majoritaire et au cadre normatif. Elle désigne précisément cet écart. Hors classe, hors catégories, hors champ, exclus, *outsiders*, marginaux ; la minorité guattaro-deleuzienne est le paradigme de la non intégration. Cette non intégration renvoie elle-même à l'extériorité vis-à-vis des axiomatiques et incarnent, vis-à-vis d'elle, ces flux désirants qui lui échappent. La minorité est une anti-axiomatique ; production désirante non approprié par la machine sociale et l'antiproduction. Masse flottante, non dénombrable, non échelonnée, elle renvoie, plutôt qu'à un groupe prédéfini et hermétique, à une modalité d'action, à un agencement de désir, à une ligne de fuite potentiellement suivie, à la fois molaire et moléculaire, processus et devenir. Témoignant d'une proximité certaine avec la schizophrénie, du fait de sa tendance à ne pas se laisser reterritorialisé et à déjouer les plans de surcodage et l'axiomatique, le devenir-minoritaire devient, en même temps qu'un enjeu stratégique, de désintégration, un projet politique à part entière puisque jugé capable de fournir une résistance adaptée et efficace à la réalité capitaliste. Ce qui est envisagé ici par Deleuze et Guattari, c'est précisément une opposition, au capitalisme et aux machine sociales de surcodage, par la différence ; celle-ci constituant de fait, une stratégie politique et une technique de lutte dont la fonction est, fondamentalement, de s'opposer, d'affirmer autre chose et de le mettre en exergue comme instrument de mise en échec du procès capitaliste :

« Aussi la question des minorités est-elle plutôt d'abattre le capitalisme, de redéfinir le

49 *MP,* p.586
50 DELEUZE Gilles ; *Pourparlers,* ed.cit. p.235

socialisme, de constituer une machine de guerre capable de riposter à la machine de guerre mondiale, avec d'autres moyens. »[51]

Cette politique de la non intégration (par la différenciation, par la non conformation) dessine l'alternative stratégique guattaro-deleuzienne et annonce alors déjà l'interrogation fondamentale (qui est précisément celle de la non intégration et de la sécession face à l'accélération du processus, recoupant autant les techniques d'action que la tradition dans laquelle l'œuvre s'inscrit[52]).

La thématique minoritaire vient prolonger l'élargissement du champ des luttes et l'enthousiasme pour les contestations émergeantes. Les minorités recoupent alors un ensemble d'agents sociaux hétérogènes : chômeurs, immigrés, sans-papiers, asilaires, schizophrènes, populations nomades, palestiniens, corses, basques, etc.… ; toutes les lignes de déstabilisation, toutes les logiques d'action et de revendication hétérogènes et indépendantes des dualités binaires (bourgeoisie/prolétariat, propriété/travail, nord/sud, normal/anormal…) sont ainsi désignées, acquérant, précisément parce qu'ils esquivent les revendications et plans de lutte classiques, une dimension positive et une fonction subversive. Ainsi, les non-blancs, « étrange concept », ensemble typiquement indénombrable, échappant à toute détermination ethnique, flou, menaçant pour le référentiel occidental, expriment un devenir-minoritaire[53]. Ainsi, les nouvelles formes de travail et les expérimentations politiques et contestataires qui en découlent, sont minoritaires ; ligne de déstabilisation par rapport à la norme salariale permettant de formuler d'autres possibles, d'autres éventualités revendicatives et d'action[54]. Toutes ces minorités, toutes ces marges vis-à-vis d'une majorité à laquelle il faudrait se conformer, et dont l'axiomatique capitaliste exige la conformation, se pensent, chez Deleuze et Guattari, comme élaboration potentielle de nouvelles luttes, de nouveaux répertoires d'action, différenciés du mouvement ouvrier, passant par des stratégies de différenciation et cherchant à esquiver les plans, les champs et les espaces dessinés par l'axiomatique et ses majorités.

51 *MP,* p.590
52 Nous y reviendrons en détail dans IV. 3. Stratégies politiques
53 *MP*, p.587
54 *MP,* p.586

c) Problématisation et politisation : faire émerger le politique

Cette politique des minorités se veut une conséquence directe de la conception guattaro-deleuzienne du politique, et du geste qu'elle privilégie. Elles sont, par elles-mêmes, un décentrement du regard des problématiques et des catégories traditionnelles vers des agents sociaux différents, puisant leur puissance politique dans cette différence. En mettant en avant ces minorités et ces devenirs-minoritaires comme praticiens politiques, Deleuze et Guattari s'attachent ainsi à politiser des questions et des enjeux demeurant habituellement – y compris, voire même, exemplairement, dans le référentiel marxiste – à la périphérie du champ politique. Les minorités sont une manière de politiser les devenirs, individuels et collectifs, en mettant en exergue la fonction politique de la situation minoritaire ainsi que le potentiel subversif qu'elle recèle. Très proche sur ce point de Foucault, et plus largement, d'un renouveau intellectuel assez étendu (jusqu'aux travaux d'alors de Negri sur les *emarginati* et les marges intérieures de la société italienne[55]), Deleuze et Guattari s'emploient à rendre visible l'invisibilité sociale, les marges des sociétés contemporaines ; cette mise en lumière est résolument politique, en tant qu'elle souligne la dimension politique de l'existence de ces marges, en faisant une construction politique et politisant leur existence et leur comportement.

Mais ce positionnement a lui-même une conséquence politique directe : il fait de la problématisation, de la mise en problème et, par conséquent, de la politisation un enjeu immédiatement politique. Nous croyons alors qu'il y a là un mouvement d'ensemble, structurant et fondamental, de l'analytique et de la politique guattaro-deleuziennes ; il s'agit, en permanence, avec un souci toujours renouvelé, de faire émerger le politique. C'est déjà vrai dans l'appréhension du politique, décentrée, détranscendantalisé et ramenée à l'invisibilité et l'insignifiance du quotidien. C'est encore vrai concernant les caractéristiques d'une action politique, qui se voudrait d'inspiration guattaro-deleuzienne ; il s'agit de sortir des référentiels dominants, de poser, de reposer les problèmes et d'interroger la dimension politique des phénomènes, de manière à définir un espace et une temporalité propres échappant aux effets de pouvoir. En effet, et on touche ici surement aux fondements de la critique guattaro-deleuzienne du champ politique aménagé et de la nécessité d'en décentrer l'acception du politique, dès lors que l'éventail des problèmes politiques est imposé et n'est pas lui-même soumis à l'initiative politique de l'ensemble des individus concernés, ceux-ci se retrouvent en face de possibles et de potentialités de vie dont le cadre est déjà formulé, et dont les limites sont déjà imposées, c'est-à-dire, *précisément*, déjà soumis à des effets de pouvoir et à des mécanismes multiples de micro-domination. En privilégiant une conception du politique dans l'objectif de rendre dicible et visible ces effets de pouvoir et de mettre en œuvre des pratiques

55 Voir NEGRI Toni ; *Marx au-delà de Marx*, Bourgois, Paris, 1979.

capables de passer outre et de les mettre en échec, Deleuze et Guattari font ogiquement du questionnement, de la mise en question, des termes de l'interrogation et du problème, de leurs modalités, de leur cadre, etc.… un enjeu d'emblée et intimement politique, un enjeu *déjà* politique. Ainsi, la problématisation, concernant autant les mots utilisés et l'éventail de possibles envisagé que la détermination d'un agenda politique, ne peut être éludé et évite l'écueil d'une restriction des possibles, et constitue donc, ne serait-ce que par elle-même, un geste subversif et apte à permettre diverses expérimentations :

> « Si modeste que soit une revendication, elle présente toujours un point que l'axiomatique ne peut supporter, lorsque les gens réclament de poser eux-mêmes leurs problèmes, et de déterminer au moins les conditions particulières sous lesquelles ceux-ci peuvent recevoir une solution plus générale. »[56]

Naturellement, elle n'est pas corréler à un état de nature, qu'elle incarnerait du fait qu'elle permettrait, ontologiquement, d'échapper à tout mécanisme de pouvoir ; les devenirs confrontés ne viennent pas à être soudainement, ils investissent une histoire, des trajectoires, des habitudes pratiques structurant nécessairement la confrontation collective. Néanmoins, ce geste de problématisation, de politisation, d'interrogation globale et non exclusive, permet une ouverture des possibles, échappant à toute logique disqualificative et esquivant toute dépossession de sens.

Il faut alors bien voir que cette logique de problématisation, de mise en problème autonome et collective a ses implications actuelles et concerne directement les mouvements politiques contemporains. Outre la référence implicite à la figure de l'expert, à l'importance et à la puissance décisionnelles croissantes et jouant comme rempart à l'appropriation publique de nombreuses problématiques socio-économiques, elle se retrouve surtout, de manière presque idéal-typique, au sein des luttes altermondialistes contemporaines, et de leur acte de naissance symbolique, à savoir les évènements de Seattle de 1999 et l'opposition à l'imposition, par l'OMC et de manière supranationale, de nouvelles normes commerciales[57]. Hardt et Negri soulignent ainsi que ce qui a fait sens à Seattle, outre la convergence des groupes contestataires et les doléances exprimées, est la capacité des manifestants à politiser, par leur présence et leur action urbaines, des problématiques demeurées jusque-là étrangères à tout débat collectif et cantonnées à l'expertise économique[58]. La « bataille de Seattle » renvoie alors autant à un conflit urbain qu'à la lutte, symbolique, discursive et médiatique, visant à problématiser, ou, dans le cas de l'OMC et des Etats, à déproblématiser, les problèmes traités (ou qui, du moins, devaient l'être) durant le sommet. Par ailleurs, cette mise en

56 *MP,* p.588

57 BARLOW Maude et CLARKE Tony *; La Bataille de Seattle. Sociétés civiles contre mondialisation marchande*, Fayard, Paris, 2002

58 HARDT Michael et NEGRI Antonio ; *Multitude : guerre et démocratie à l'âge de l'empire*, La Découverte, paris, 2004 pp. 329 à 332

problème autonome est également caractéristique des mouvements actuels, *Occupy* en tête, au sein desquels elle est une priorité[59] et qui, finalement, se sont constitués, notamment pour ce qui est des 99%, sur la base de la politisation de questions jusque là dépolitisées. Il s'agit alors, en suivant Deleuze et Guattari, de se saisir de la problématisation politique, de déterminer de manière autonome l'agenda politique, et de refuser de se conformer aux référentiels de décision et d'action prédéterminés. Cette problématisation, le fait pour les individus de « poser eux-mêmes leurs problèmes », est donc le prélude à l'action politique, à la fois nécessité antérieure et partie intégrante de l'action. C'est alors à partir d'un tel geste, et dans une optique conceptuelle et idéologique foncièrement réévaluée que l'œuvre guattaro-deleuzienne formule des formes potentielles d'action politique.

59 LES INDIGNES ; *Nous Indignés…Occupons le monde*, Les Voix du faire, Paris, 2012

3. Stratégies politiques

a) Changer le monde sans prendre le pouvoir

La formulation de nouvelles façons de s'opposer à l'ordre social et politique établi prend alors acte des transformations contemporaines de cet ordre, admettant l'inefficience des instituions du mouvement ouvrier, de ses modes de revendication et de ses logiques d'action et cherchant à lui opposer une technologie politique innovante. Conséquence directe de la critique de la forme partisane, la politique guattaro-deleuzienne élabore une modalité de contestation et d'action qui se veut étrangère et étanche à tout impératif de conquête de l'autorité étatique. Il s'agit d'éviter, d'esquiver le cadre et la machine étatiques. Ceux-ci ne peuvent garantir d'expérimentation politique authentiquement révolutionnaire ; bien au contraire, ils y constituent un obstacle, toujours en train d'enregistrer les flux de désir et hostile à leur libération. La lecture guattaro-deleuzienne de l'histoire du mouvement ouvrier privilégie cet élément : les forces ouvriéristes échouent à matérialiser le projet révolutionnaire car, génétiquement et selon la ligne marxiste imposée à partir des années 1880-1890 contre les anarchistes, les libertaires et les syndicalistes-révolutionnaires[60], elles s'inscrivent d'emblée dans une logique pleinement étatique, uniquement concentrées sur la conquête et la prise du pouvoir et originellement intégrées à la machine sociale. A rebours, Deleuze et Guattari inaugurent une perspective inverse, situant le projet révolutionnaire comme ontologiquement extérieur au cadre étatique et ne pouvant se dessiner et se réaliser que contre celui-ci. Ainsi, sa« conclusion politique principale est que, désormais, il ne s'aurait s'agir de prendre la pouvoir »[61]. Esquiver la conquête du pouvoir, fuir la logique étatique, dessiner des perspectives de luttes qui s'en échappent radicalement, « changer le monde sans prendre le pouvoir » comme le formule aujourd'hui John Holloway[62] ; tel est le sens, et le premier enseignement stratégique, de la politique guattaro-deleuzienne.

Quel sens peut-on alors donné à une politique qui rejette catégoriquement le recourt et la référence à l'Etat, et refuse d'y voir un agent possible de transformation de la réalité ? En décentrant le politique, en réenvisageant son champ d'application et en le ramenant à la structuration hiérarchique et coercitive de la vie quotidienne, Deleuze et Guattari affirment également celle-ci comme terrain politique, comme espace potentiel de lutte. Davantage, elle devient à la fois enjeu et espace politiques principaux. Etant l'objet même du pouvoir et des techniques de coercition, étant la matière même du procès capitaliste, elle acquiert une importance fondamentale : l'action politique

60 WINOCK Michel ; *Le Socialisme en France et en Europe XIXe-XXe siècle*, Seuil, Paris, 1992 pp.42 à 58 et p.61
61 GARO Isabelle ; *op. cit.* p.231
62 HOLLOWAY John ; *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, Syllepse, Paris, 2008

guattaro-deleuzienne consiste, avant tout, en une biopolitique de la lutte, impliquant une véritable politique du quotidien et nécessitant la politisation des habitudes de vie. A un capitalisme sans dehors, total et permanent n'ayant de cesse de s'approprier les flux de désirs libérés, il faut désormais imposer une résistance totale et permanente, ce que Gorz nomme, dans une perspective proche de celle de Deleuze et Guattari, une « culture du quotidien »[63]. La pratique politique ne peut se restreindre à l'expression publique d'un discours. Elle ne peut se limiter à porter le combat uniquement sur le front de l'emploi mais doit, conformément aux transformations du capitalisme, s'étendre, et prendre en compte l'ensemble de l'existence, l'ensemble du *bios* : vie biologique, coexistence, agencements collectifs, relations intersubjectives, etc.…

> « En revanche, ce que nous avons à faire, c'est arriver à instaurer des liaisons latérales, tout un système de réseaux, de bases populaires. Et c'est ça qui est difficile. »

La micropolitique acquiert ici sa signification et sa puissance, modifiant radicalement la signification du projet révolutionnaire. Celui-ci ne peut désormais être conçu comme plan d'ensemble globalisant, appuyé sur l'idée d'une transformation verticale de la société et structuré autour du vecteur étatique. Il ne peut désormais être crédible et efficient qu'en se détotalisant, qu'en plongeant dans ce monde de la quotidienneté et de la vie immanente.

Il s'agit ainsi, pour Deleuze et Guattari, de privilégier et d'affirmer la politique comme expérimentation, du moins comme sa possibilité. « Expérimentation active »[64], la politique, à l'inverse d'un champ distingué et autonomisé, exprime une possibilité de vie, une puissance créative qui, saisie et réinvestie, permet la bifurcation des devenirs. A la fois coercition et source potentielle d'émancipation, restriction des possibles et création de nouvelles potentialités, elle désigne cette possibilité, malgré le cadre restrictif et les instances de surcodage du désir, d'une libération, d'une expérimentation alternative, du déploiement d'un devenir-minoritaire :

> « Les pouvoirs mènent leurs expérimentations, mais se lèvent aussi des expérimentateurs d'autre sorte, déjouant les prévisions, traçant des lignes de fuite actives, cherchant la conjugaison de ces lignes, précipitant leur vitesse ou leur ralentissement. »[65]

Dès lors, en écho direct aux figures du schizophrène et du nomade, et dans le prolongement de la conceptualisation du devenir-minoritaire, le projet révolutionnaire est réévalué :

> « Pourquoi ne pas penser qu'un nouveau type de révolution est en train de devenir possible, et que toutes sortes de machines mutantes, vivantes, mènent des guerres, se conjuguent, et tracent un plan de consistance qui mine le plan d'organisation du Monde et des Etats ? »[66]

Toujours expérimental, toujours en gestation, il est alors réadapté comme expérimentation de la

63 GORZ André ; *Critique du capitalisme quotidien*, Galilée, Paris, 1973 p.276
64 DELEUZE Gilles et PARNET Claire ; *op.cit.*, Flammarion, Paris, 1996 p.165
65 *Ibid.* p.175
66 *Ibid.* p.176

différence, comme développement de formes de vie différenciées et qui, elles-mêmes, vont en se différant. L'hécceité, le devenir spécifique sont ce projet ; ils en sont constitutifs. Faire la révolution, être révolutionnaire viennent alors à désigner ces différenciations, ces processus de singularisation, de minorisation, de refus des étalons et subjectivités majoritaires. Epouser un devenir-femme, un devenir-non blanc acquièrent, avec Deleuze et Guattari, un caractère et une charge révolutionnaire, non pas seulement comme pratique vaguement culturelle qui viendraient rajouter à une diversité sociale surannée, mais comme élément de déstabilisation qui, par son existence, par sa persévérance et sa signification, remet en cause la majorité, ne s'y conforme pas et la fuit en formulant autre chose, une autre forme de subjectivation. « C'est en utilisant beaucoup d'éléments de minorités, en les connectant, en les conjuguant, qu'on invente un devenir spécifique »[67]. La non-intégration, la dispersion, la fuite sont donc les mots d'ordre de la politique guattaro-deleuzienne. La constitution de nouvelles formes de vie, la multiplication et le foisonnement des processus de subjectivation en sont les objectifs. Les figures du schizophrène et du nomade, réinvestis conceptuellement, en sont, logiquement, les symboles, définissant des heccéités qui mettent en échec les relations de pouvoir et esquivent les stratifications hiérarchiques, se dérobant inlassablement à toute assignation du pouvoir.

La stratégie guattaro-deleuzienne, dans la lignée de la conceptualisation de la minorité comme foyer révolutionnaire, est une stratégie de la différence, de la différenciation, pensées comme moyen de mise en échec des coercitions et permettant de connecter directement projet révolutionnaire et flux de désir intégralement libérés. Au « Que faire ? » léniniste, Deleuze et Guattari répondent par cette stratégie de la différenciation, par cet usage et ce déploiement politiques des devenirs. La micropolitique de la différence, à la fois biopolitique de l'évènement et politisation des devenirs, est l'option guattaro-deleuzienne, dessine un plan de lutte et, précisément, « consiste dans la capacité à faire fond et à se mouvoir depuis l'hétérogène », comme le remarque Lazzarato[68]. L'horizon de la *praxis* politique guattaro-deleuzienne réside alors dans le fait de faire de la vie-même une source et une expérimentation d'alternatives de manière à ne cesser de faire proliférer ce que le capitalisme et les sociétés de contrôle s'appliquent à réprimer et, dorénavant, à moduler.

67 DELEUZE Gilles ; *L'Ile déserte et autres textes*, ed. cit. p.297

68 LAZZARATO Maurizio ; *Les Révolutions du capitalisme,* Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2004 pp.139-140

b) Macropolitique et micropolitique révolutionnaires: la question organisationnelle chez Deleuze et Guattari

Se faisant l'apôtre de la résistance quotidienne et de la politisation de la vie dans son ensemble, la micropolitique guattaro-deleuzienne dévoile de nouvelles modalités d'action susceptibles de pallier au militantisme classique et de rénover la *praxis* révolutionnaire. Pourtant, en dépit de ces innovations, elle semble délaisser la question organisationnelle et y substituer une apologie généralisée de la singularisation, jugée parfois bien maigre vis-à-vis de la puissance avec laquelle le capitalisme pérennise et s'intensifie. La micropolitique guattaro-deleuzienne a en effet pu être perçue, et a par ailleurs été en partie interprétée ainsi, comme renoncement à toute perspective de transformation globale du capitalisme. Ce devenir-minoritaire, cette stratégie de la différence aurait remplacé l'impératif d'une critique sociale ; le discours développé par Deleuze et Guattari se satisfaisant de la défaite et considérant « ces imperceptibles révolutions » comme horizon indépassable de la subversivité. On perçoit rapidement que ce qui fait ici problème, outre le fait que Deleuze et Guattari conçoivent précisément la mise en échec du capitalisme par le biais de vecteurs non institutionnels, c'est la dimension, quelque peu naïve, « spontanéiste et mouvementiste » du propos, pour reprendre les termes de Badiou[69]. Il est vrai qu'il y a chez Deleuze et Guattari, et dans la droite ligne de sa critique des organisations politiques traditionnelles, une évacuation relative de la question organisationnelle ; la nécessité d'une structuration et d'une organisation collectives ferait place aux bourdonnements éparpillés des micro-résistances.

Néanmoins, cette question organisationnelle, qui est aussi celle des institutions, des instances mise en place dans l'optique d'une lutte effective contre le capitalisme et ses implications, n'est en aucun cas absente de la rhétorique guattaro-deleuzienne. C'est même précisément à l'élaboration de nouvelles formes organisationnelles que celle-ci se consacre, avec la conscience de la nécessité et du caractère indépassable d'une telle élaboration :

> « La question d'une révolution n'a jamais été : spontanéité ou organisation d'Etat […]. La question a toujours été organisationnelle : une organisation est-elle possible, qui ne se modèle par sur l'appareil d'Etat (…). »[70]

Deleuze et Guattari le répèteront: le questionnement politique ne peut outrepasser la réflexion organisationnelle, visant les modalités institutionnelles de l'action, son mode de structuration collective et la manière dont a lieu la coopération des subjectivités. Il n'y chez Deleuze et Guattari nul gauchisme agitateur ou spontanéisme béat. Il y a bien plutôt le souci d'intégrer définitivement la question organisationnelle à la réflexion théorique. Ainsi, non seulement l'efficacité, mais

69 BADIOU Alain ; *Logiques des mondes*, Seuil, Paris, 2006 p.44
70 DELEUZE Gilles et PARNET Claire ; *op. cit.* p.174

également la nature révolutionnaire d'un processus a nécessairement trait à son caractère formel, au type d'organisation au sein duquel il se déploie. La critique des institutions du mouvement ouvrier vise ainsi d'abord la forme de ces institutions et la logistique – étatique au possible – qu'elles développent.

Ainsi, la nécessité organisationnelle s'accompagne immédiatement de la volonté, constante et exacerbée, d'éviter toute intégration, toute conformation à l'Etat, au cadre et à la logique étatiques. Le questionnement guatttaro-deleuzien de la forme organisationnelle est fondamentalement lié à cet impératif :

> « On sait bien que le problème révolutionnaire aujourd'hui, c'est de trouver une unité des luttes ponctuelles sans retomber dans l'organisation despotique et bureaucratique du parti ou de l'appareil d'Etat. »[71]

L'ensemble de la problématique guattaro-deleuzienne de l'organisation des expérimentations politiques, de ces « luttes ponctuelles », de ces entreprises de déstabilisation des logiques dominantes, est là : il s'agit de formuler les conditions d'une organisation nouvelle, évitant l'écueil du mouvement ouvrier, étant réticente à son intégration par la machine sociale et permettant une lutte efficace. C'est dans une telle perspective que prend place la conceptualisation de la machine de guerre nomade. Bien qu'on ne sache vraiment où amène cette machine de guerre, comme l'indique, en l'interviewant, Négri à Deleuze[72], il s'agit bien d'une forme organisationnelle alternative, destinée à miner, sans y être intégrée, la coercition et l'hégémonie d'Etat, s'opposant au parti et recelant un potentiel révolutionnaire non démenti. L'appel à des « institutions mutantes »[73] et l'affirmation de la positivité des modèles d'organisation émergeant durant les années 1970 (coordination, communautés autogestionnaires, etc….) sont également à comprendre dans l'optique de sortir de l'échec des instituions du mouvement ouvrier par des modes d'organisation innovants.

Une telle question recoupe évidemment celle du lien entre molaire et moléculaire. Elle ne renvoie alors pas seulement à un agencement collectif puissant et efficace, mais également à la nécessité de concevoir cet agencement selon des modalités souples, permettant l'exercice de la différence et les expérimentations singulières. A ce titre, la question organisationnelle achève, chez Deleuze et Guattari, de marquer son attachement fondamental à l'hétérogénéité du monde social, et à l'impératif de sa préservation, notamment dans sa capacité à être, par elle-même *révolutionnaire*. Il y la à même une pragmatique qui ne dit pas son nom. En incluant, au souci politique, le souci de la différence, le souci de processus de singularisation préservés, Deleuze et Guattari entendent précisément répondre, par l'hétérogénéité, à la logique des sociétés modernes et contemporaines

71 DELEUZE Gilles ; *L'Ile déserte et autres textes,* ed.cit., p.362
72 DELEUZE Gilles ; *Pourparlers*, ed. cit. p.232
73 GUATTARI Félix ; *op. cit*. p.102

(imposition d'une forme de vie unique, sur les plans linguistique, économique, intellectuel, etc…, et essentiellement selon l'avènement du capitalisme et la construction de l'Etat). Pour être subversive et réellement agissante, l'organisation révolutionnaire doit alors nécessairement se constituer comme instance de prolifération des différences.

Conclusion

Réenvisageant la compréhension du politique, focalisé sur l'appréhension des dynamiques historiques et contemporaines du capitalisme et tentant d'y opposer de nouvelles formes de résistance et de nouvelles perspectives de lutte, la philosophie politique de Deleuze et Guattari témoigne d'un souci critique indéniable et radical. Le bouleversement des référentiels politiques traditionnels et la confrontation au marxisme fondent alors un effort d'innovation théorique conséquent. Deleuze et Guattari jettent ainsi les bases d'une grille de lecture des réalités sociales s'appliquant à prendre en compte l'évolution immédiate des modalités politiques des sociétés occidentales.

Typiquement soixante-huitarde, l'œuvre guattaro-deleuzienne systématise le déplacement / décentrement du regard politique, ciblant les pratiques de vie et les affirmant comme données politiques fondamentales. La redéfinition et, finalement la négation en tant que tel, du champ politique, la réélaboration d'une analyse du capitalisme comme appropriation capitalistique du désir, font directement face à la formulation de modalités d'action politique innovantes. Il semble alors que Deleuze et Guattari s'inscrivent à ce titre dans la plus fidèle tradition de la pensée critique, couplant analyse des dynamiques coercitives et hétéronomes en cours et théorisation de manières de s'y opposer, et d'y résister adéquatement et efficacement.

L'originalité du versant politique de l'œuvre guattaro-deleuzienne réside alors dans la mise en relation des ces microstructures de coercition, des états subjectifs et de l'organisation macroscopique de la vie collective. Le politique est à comprendre ainsi. Le capitalisme est analysé comme tel. Le projet révolutionnaire doit prendre en compte cette configuration.

On peut alors se poser la question de la tradition politique au sein de laquelle se situent et s'inscrivent Deleuze et Guattari. Non pas que sa catégorisation idéologique soit une nécessité pour l'exégèse, mais parce qu'une telle question est symptomatique d'une posture et d'une attitude politico-intellectuelles particulières. En prolongeant Mai, en se rappropriant ses thématiques anti-autoritaires, Deleuze et Guattari paraissent esquisser une philosophie politique libertaire, dont l'inspiration anarchiste est marquée. En effet, autant du point de vue des références utilisées, de la critique du marxisme, perçu comme vaste entreprise d'oblitération des mouvances anarchistes du XIXe siècle, que de la perspective et les options d'ensemble privilégiées, la coloration anarchiste, en tant qu'hostilité viscérale et principielle à toute forme de coercition, est indéniable. Deux conséquences peuvent alors être tirés de cet

élément, D'une part, à titre purement historique, il est sûrement le produit de l'attitude de l'appareil communiste, auquel Deleuze, et Guattari, là encore dans la ligné de l'esprit de Mai, ne cessent de s'opposer et vis-à-vis duquel ils se tiendront toujours à distance. D'autre part, cette coloration anarchiste constitue sûrement l'un des éléments explicatifs principaux de la redécouverte et de l'utilisation contemporaines de l'œuvre des deux auteurs. Qu'il s'agisse des théories de la multitude (Hardt et Negri, Virno), des courants post-marxistes (Holloway), de la sociologie urbaine critique (Harvey) de l'altermondialisme ou des activismes contemporains, l'enseignement guattaro-deleuzien est aujourd'hui vivace au sein des pensées et mouvements critiques et est un fondement du renouvellement de l'analyse du capitalisme dans sa version cognitive, modulatoire et néolibérale. Cette alliance objective paraît alors recouvrer une dynamique de fond ; celle de la renaissance et de la réhabilitation progressives de la tradition anarchiste, dont le répertoire d'action tend à être réinvesti dans les luttes contemporaines et qui, intellectuellement, depuis Deleuze et Guattari, Foucault ou Clastres jusqu'à Graeber aujourd'hui, semble se reconstituer.

BIBLIOGRAPHIE

1. Textes de Gilles Deleuze et / ou Félix Guattari

DELEUZE Gilles ; *Nietzsche et la philosophie*, PUF, Paris, 1962

-*Foucault*, Éditions de Minuit, Paris, 1986

-*Pourparlers 1972-1990,* Éditions de Minuit, Paris, 1990

-*L'Ile déserte et autres textes*, Éditions de minuit, Paris, 2002

DELEUZE Gilles, Interview, in *Minuit*, n°24, mai 1977, consultable sur http://www.generationonline.org/p/fpdeleuze9.htm

DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix ; *L'Anti-Œdipe*, Éditions de Minuit, Paris, 1972

-*Mille plateaux*, Éditions de Minuit, Paris, 1980

DELEUZE Gilles et PARNET Claire ; *Dialogues*, Flammarion, Paris, 1996

GUATTARI Félix ; *Les Années d'hivers 1980-1985*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2009

GUATTARI Félix et ROLNIK Suey ; *Micropolitiques*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2007

2. Exégèse

BUCHANAN Ian et THORBURN Nicholas (dir.) ; *Deleuze and Politics*, Edinburgh University Press, Edimbourg, 2009

DOSSE François ; *Gilles Deleuze Félix Guattari – biographie croisée*, La Découverte, Paris, 2009

GARO Isabelle ; *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : la politique dans la philosophie*, Démopolis, Paris, 2011

SIBERTIN-BLANC Guillaume ; *Politique et Etat chez Deleuze et Guattari. Essai sur le matérialisme historico-machinique*, Actuel Marx, Paris, 2013

3. Autres ouvrages consultés

BADIOU Alain ; *Logiques des mondes*, Seuil, Paris, 2006

BARLOW Maude et CLARKE Tony ; *La Bataille de Seattle. Sociétés civiles contre mondialisation marchande*, Fayard, Paris, 2002

BEAU Anne-Sophie ; *Un Siècle d'emploi précaire,* Payot, Paris, 2004

BIHR Alain ; *La Préhistoire du capital. Le devenir-monde du capitalisme*, vol.1, Pages deux, Lausanne, 2006

BLIN Thierry ; « Les sans-papiers et l'humanisme de l'autre Homme » in *Le Débat*, n°164,

mars-avril 2011

BRAUDEL Fernand ; *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVe-XVIIIe siècle tome 1. Les structures du quotidien : le possible et l'impossible*, Armand Colin, Paris, 1980

-*La Dynamique du capitalisme*, Arthaud, Paris, 1985

CASTEL Robert ; *Les Métamorphoses de la question sociale*, Folio-Gallimard, Paris, 2000

CASTEL Robert et HAROCHE Claudine ; *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi,* Fayard, Paris, 2001

CLASTRES Pierre ; *La Société contre l'Etat : recherches d'anthropologie politique*, Éditions de Minuit, Paris, 2011

DESROSIERES Alain *; La Politique des grands nombres : histoire de la raison statistique*, La Découverte, Paris, 2000.

FOUCAULT Michel ; *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1975

-*Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1998

-*Dits et écrits, 1954-1988. II. 1976-1988*, Gallimard, Paris, 2001

-*Naissance de la biopolitique. Cours de 1978-1979*, Seuil-Gallimard, Paris, 2004

GORZ André ; *Critique du capitalisme quotidien*, Galilée, Paris, 1973

GRAEBER DAVID. *Dette : cinq mille ans d'histoire*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2013

FRANK GUNDER André ; « De quelles transitions et de quels modes de production s'agit-il dans le système mondial réel ? Commentaires sur l'article de Wallerstein », in *Sociologie et société*, vol XXII/2, avril 1990

HABER Stéphane; *Penser le néocapitalisme. Vie, capital et aliénation*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2013

HARDT Michael et NEGRI Toni ; *Multitude : guerre et démocratie à l'âge de l'empire*, La Découverte, Paris, 2004

-*Déclaration. Ceci n'est pas un manifeste*, Raisons d'agir, Paris, 2013

HARVEY David ; *Géographie de la domination*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2011

HOLLOWAY John ; *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, Syllepse, Paris, 2008

LAZZARATO Maurizio ; *Les Révolutions du capitalisme*, Les Empêcheurs de tourner en rond, Paris, 2004

-*Expérimentations politiques*, Éditions Amsterdam, Paris, 2009

-*La Fabrique de l'homme endetté. Essai sur la condition néolibérale*, Éditions Amsterdam, Paris, 2011

LEFORT Claude ; *Essais sur le politique XIXe-XXe siècle,* Seuil, Paris, 1986

LOSURDO Domenico ; *Contre-histoire du libéralisme*, La Découverte, Paris, 2013

MARTINEAU Jonathan ; *Marxisme anglo-saxon : figures contemporaines*, Lux, Paris, 2013

MASCLET Olivier ; *La Gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*, La Dispute, Paris, 2006

MOURIAUX René ; *L'Ouvrier français en 1970*, Armand Colin, Paris, 1971

NEGRI Toni ; *Marx au-delà de Marx*, Bourgois, Paris, 1979

NEGT Oskar ; *L'Espace public oppositionnel*, Payot, Paris, 2007

NEZ Héloïse ; « Délibérer au sein d'un mouvement social. Ethnographie des assemblées des Indignés à Madrid », in *Participations* vol .2 (3), 2012

POLANYI Karl ; *La Grande Transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris, 2009

RANCIERE Jacques ; *Aux bords du politique*, Folio, Paris, 2003

WINOCK Michel ; *Le Socialisme en France et en Europe XIXe-XXe siècle*, Seuil, Paris, 1992

ZIZEK Slavoj ; *Organes sans corps – Deleuze et conséquences*, Éditions Amsterdam, Paris, 2003

Index des noms propres :

Althusser, Louis, 6, 27, 32

Badiou, Alain, 91

Balibar, Etienne, 53

Braudel, Fernand, 19, 31, 32, 38, 39

Clastres, Pierre, 31, 80, 95

Dobb, Maurice, 31

Duby, Georges, 31

Dumézil, Georges, 31

Foucault, Michel, 14, 15, 18, 26, 54, 55, 66, 69, 73, 74, 79, 82, 85, 95

Garo, Isabelle, 11, 29, 31, 67, 70, 77, 88

Gorz, André, 54, 89

Graeber, David, 95

Hardt, Michael, 47, 86, 95

Harvey, David, 95

Holloway, John, 81, 95

Lazzarato, Maurizio, 17, 27, 56, 58, 60, 84

Marx, Karl, 5, 6, 7, 16, 23, 27, 29, 36, 39, 41, 44, 53, 54, 64, 65, 70

Négri, Antonio, 6, 47, 78, 86, 95

Polanyi, Karl, 33

Rancière, Jacques, 13, 17, 21

Sartre, Jean-Paul, 6

Sibertin-Blanc, Guillaume, 6, 41, 42, 53

Virilio, Paul, 26

Virno, Paolo, 95

Zizek, Slavoj, 5